

**L'Exécuteur
[223] – Fatal
tandem**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



FATAL TANDEM

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

Don Pendleton

FATAL TANDEM

L'Exécuteur

Vauvenargues

CHAPITRE PREMIER

Le Costa Rica n'a pas à proprement parler d'armée régulière. En revanche, ce petit pays d'Amérique centrale possède au sein de sa Police nationale quelques divisions capables de défendre ses frontières. En plus des forces de police régulières, on peut ainsi découvrir, notamment le long des frontières du Nicaragua et du Panama, des hommes armés de fusils M-16 A-1, vêtus de treillis de camouflage et équipés du meilleur matériel militaire disponible en Amérique centrale. Difficile, voire impossible, de faire la distinction entre ces hommes et des soldats d'une armée régulière. Cette situation particulière fait du super-intendant de la Police nationale du Costa Rica un des hommes les plus puissants du pays.

Mack Bolan et Jaime Pacheco suivirent des yeux le super-intendant Ricardo Toledo lorsqu'il sortit du restaurant de l'hôtel Aurola Holiday Inn. Postés de l'autre côté de la rue, devant le parc Morazan, ils virent distinctement Toledo regarder à droite, puis à gauche. Il laissa tomber sa cigarette et l'écrasa sur le trottoir, sous une de ses chaussures cirées comme des miroirs.

Les deux hommes se levèrent du banc sur lequel ils étaient assis.

— Il a l'air nerveux, observa Pacheco.

— Il y a de quoi, répondit l'Exécuteur, tandis que Toledo tournait sur sa droite et se dirigeait vers le parking. Il sait qu'il est sur le point de se faire tuer.

Les deux hommes suivirent le super-intendant en parallèle, avant de se faufiler à travers la circulation très dense pour traverser l'avenue, alors que leur cible était sur le point de rejoindre le parking. Ils le virent plonger la main dans sa poche pour y pêcher ses clés, regardant une nouvelle fois dans toutes les directions comme il tournait entre deux immeubles, vers les rangées de véhicules stationnés. Sa voiture se trouvait dans la première travée, contre le trottoir.

— Ici ? demanda Pacheco.

— Ça me paraît un bon endroit, observa Bolan. Attendons juste qu'il ait déverrouillé ses portières.

Les deux hommes étaient vêtus de la même manière – blue-jean, casquette de base-ball à longue visière, lunettes de soleil et polo à manches courtes assez amples pour dissimuler des armes, sans pour autant attirer l'attention.

Toledo s'arrêta devant une berline dernier modèle, avec des plaques officielles, et se pencha pour ouvrir sa portière.

— Maintenant ? fit Pacheco dans un souffle.

— Affirmatif, répondit Bolan, avant de lancer : Hé ! Toledo !

Les épaules du super-intendant se relevèrent brusquement. Il se raidit puis, lentement, se retourna.

De sous son polo, le Guerrier fit jaillir à la fois le Desert Eagle .44 Magnum et le Beretta 93-R. Dans le même temps, son compagnon saisit le mini-Uzi qu'il portait à la ceinture. Dans sa main droite, l'Exécuteur pressa la détente du Beretta, en mode triple rafale, et le pistolet vomit dans l'instant un trio de projectiles 9 mm. Derrière Toledo, les vitres de la berline volèrent en éclats.

Le mini-Uzi de Jaime Pacheco se mit alors à danser dans sa main. Des flots de liquide pourpre jaillirent du torse de Toledo, et le super-intendant de la Police nationale du Costa Rica s'agita comme une marionnette au bout de ses ficelles, puis alla rebondir contre sa voiture et glissa au sol.

Derrière les tireurs, une femme hurla. Se retournant, l'Exécuteur vit que des gens s'étaient figés, sur le trottoir. Un vieil homme parut sur le point d'avoir une attaque.

Bien, pensa Bolan. Plus ils auraient de témoins, mieux ce serait.

Un autre homme, toutefois, ne se contentait pas d'assister à l'assassinat. Vêtu d'un short gris, de chaussures de sport et d'un T-shirt « I Love San José », il était en train de filmer avec une évidente excitation ce qui se passait. Un touriste ! Il tombait à pic, celui-là !

Normalement, le film d'une exécution était la pire des preuves à laisser derrière soi. Mais, dans le cas présent, l'Exécuteur considérait ce fait inattendu comme un bonus. Il fallait juste que cela ait l'air vrai. Il devait jouer correctement son rôle pour la caméra.

Visant à côté de la tête du cameraman, il fit tonner à trois reprises le Desert Eagle. Puis le Beretta, exceptionnellement privé de réducteur de son, balança dans un crépitements assourdissant un nouvel essaim d'ogives brûlantes. Tous les projectiles terminèrent leur trajectoire dans le bâtiment qui se trouvait à côté du touriste, pris sous une tempête de poussière et de fragments de béton.

Soudain, le type parut mesurer la réalité de ce qui se passait. Il poussa un hurlement et se mit précipitamment à l'abri.

Quand Bolan se tourna de nouveau vers la voiture de Toledo, Pacheco était auprès du super-intendant. La chemise de celui-ci, sa cravate, son pantalon et sa veste de sport crème étaient imprégnés d'un

liquide rouge sombre. Il avait les yeux ouverts, mais son regard lointain annonçait une mort imminente.

Des pneus hurlèrent sur la chaussée, derrière eux, quand une Nissan Maxima noire s'arrêta dans un dérapage bien contrôlé. Une portière s'ouvrit, et les deux tueurs tirèrent leur victime jusqu'à la voiture.

— Au meurtre ! cria une vieille Hispanique.

Bolan et Pacheco hissèrent Toledo à l'arrière de la Nissan. Pacheco se glissa à son côté tandis que le Guerrier allait s'installer devant, à côté du conducteur. Lequel repartit en trombe alors que l'Exécuteur fermait sa portière et apercevait furtivement le touriste à la caméra qui s'était réfugié dans le renforcement d'une porte et avait recommencé de filmer. Pacheco l'avait lui aussi remarqué.

— Coup de bol, dit-il. On fera peut-être la Une des infos, ce soir.

Derrière eux, ils entendaient déjà les premières sirènes de police.

L'homme au volant de la Nissan était plus âgé que ses compagnons. Mais il émanait de lui une indéniable vitalité tandis qu'il se frayait un chemin dans la circulation, changeant de file et tournant dans les rues avec un savoir-faire évident. Ils avaient parcouru un peu moins d'un kilomètre quand il ralentit, pour reprendre une vitesse normale.

— Tout est prêt, à l'aéroport.

À côté de Pacheco, une autre voix s'éleva :

— Est-ce que je peux m'asseoir, à présent ?

— Je pense, oui, répondit Bolan en se tournant vers l'arrière. Vous avez très bien joué votre rôle, monsieur le super-intendant.

Le visage de Ricardo Toledo était presque aussi ensanglanté que s'il avait vraiment été assassiné.

— Au contraire de mon ami, dit-il en désignant Pacheco du menton, je n'ai pas d'expérience du jeu d'acteur. Mais le fait de savoir qu'une mauvaise performance peut signifier la mort a sans doute de quoi éveiller des talents inconnus chez un homme...

Bolan abaissa le pare-soleil et, dans le miroir qui se trouvait au dos, il vit Pacheco qui aidait Toledo à se débarrasser de ses vêtements souillés. Sous la chemise du super-intendant, il aperçut les poches de faux sang fixées à son torse par du ruban adhésif. Elles avaient explosé par commande électrique en même temps que Pacheco tirait des balles à blanc avec son mini-Uzi. Les deux pistolets de Bolan, eux, étaient chargés avec de vraies cartouches, qui devaient exploser le pare-brise de la voiture et creuser quelques trous dans la carrosserie.

Il y avait une bonne raison pour laquelle l'Exécuteur avait suggéré que l'arme de Pacheco ne balance pas de vrais projectiles. Toledo lui avait confié que Jaime était sans doute le meilleur agent que le Costa Rica ait à offrir en matière d'infiltration, et aussi un type très courageux, mais son peu d'adresse avec les armes était notoire.

Quand ils atteignirent l'aéroport, Toledo s'était entièrement changé.

Les quelques taches rougeâtres qui lui restaient sur les mains, ainsi qu'une petite sur le visage, n'avaient pas d'importance. Ils devaient passer par un terminal privé, où les seuls hommes que le superintendant croiserait appartenaient au Black Warriors Ranch. Et la perruque, le chapeau et les lunettes de soleil qu'il portait à présent lui offriraient un déguisement suffisant pour passer de sa voiture à l'avion.

— Je ne sais pas comment vous remercier, dit-il alors qu'ils arrivaient sur le tarmac.

Il tendit la main par-dessus le siège de Bolan, et le Guerrier la serra.

— Inutile de nous remercier. J'espère simplement que nous allons résoudre rapidement cette affaire, et que votre famille et vous pourrez très bientôt rentrer chez vous.

Le surintendant hocha la tête, avant de se tourner vers Pacheco.

— Ma vie... beaucoup de vies... sont entre vos mains, mon jeune ami.

— Vous pouvez compter sur moi.

La Nissan s'arrêta à cinq mètres d'un Learjet 55C. À travers le pare-brise, le Guerrier aperçut Jack Grimaldi dans la cabine de pilotage. D'autres Black Warriors, lourdement armés sous leurs costumes d'hommes d'affaires, se tenaient près de la portière de l'avion. La femme de Toledo et leurs trois enfants avaient déjà embarqué.

L'Exécuteur se tourna vers l'homme qui conduisait.

— Merci, l'ami, lui dit-il.

— Je vous en prie, répondit le chauffeur, un ancien des Forces Spéciales réactivé pour l'occasion. C'est toujours un plaisir.

L'histoire que la presse reproduirait était assez simple : « Le superintendant de la Police nationale du Costa Rica a été assassiné et sa famille a aussitôt fui le pays pour aller se réfugier à l'étranger. »

Bolan se glissa derrière le volant tandis que Pacheco venait le rejoindre à l'avant. Le Guerrier fit un signe de la main à Grimaldi, qui lui rendit son salut avant de manœuvrer pour quitter le tarmac.

— Et maintenant ? interrogea Pacheco.

— Maintenant ? On a du pain sur la planche.

Bolan était arrivé à l'aube pour prendre part au faux assassinat de Toledo, et il n'avait donc pas eu vraiment le temps de faire connaissance avec Jaime Pacheco. Il ne savait pas grand-chose à son sujet, sinon que, flic dans les services secrets du Costa Rica, il avait reçu une formation renforcée au Ranch et qu'il était récemment parvenu à s'infiltrer dans l'organisation de Francisco Gothe, un trafiquant en objets d'art. Bolan savait aussi qu'il pouvait lui faire confiance, qu'il était doué pour l'infiltration, mais pas pour le maniement des armes. Il s'était intéressé au théâtre avant de se tourner vers la police, et il pouvait se vanter d'avoir obtenu de bons résultats dans les deux domaines. Une étrange combinaison, qui pouvait

toutefois se révéler utile.

Bolan voulait mieux connaître l'homme avec qui il allait être amené à risquer sa vie. Il leur fallait aussi convenir d'une stratégie pour réduire à néant l'organisation de l'homme qui avait mis le contrat sur Toledo – à savoir Francisco Gothe.

Pour leur réunion, le jeune homme avait choisi le restaurant Lukas, un établissement de spécialités locales situé en plein air dans le centre commercial El Pueblo, au cœur du Tournon. Le Lukas était très prisé de la pègre, et le Guerrier espérait qu'on les remarquerait. S'il ignorait encore en détail comment ils allaient s'attaquer à Gothe, il avait déjà son idée. Pour commencer, il fallait que le trafiquant d'œuvres d'art établisse un lien entre Pacheco et lui.

Le jeune homme était parvenu à gagner la confiance de Gothe. Le trafiquant d'œuvres d'art l'avait embauché comme un de ses lieutenants. L'ironie avait voulu que sa première mission consiste à assassiner son vrai patron, Ricardo Toledo.

On venait de leur apporter leurs boissons, un Campari soda pour Pacheco et une bière pour Bolan.

— Surtout, précisa le Guerrier, vous m'arrêtez à la moindre erreur. Si j'ai bien compris, Francisco Gothe est plus ou moins le Parrain du sud du Costa Rica. Sa principale activité connue est le trafic d'antiquités précolombiennes. Mais il serait mouillé dans d'autres activités plus pourries.

Pacheco but une gorgée de son Campari.

— Exact, confirma-t-il. Il fait aussi dans la drogue et les armes, mais je n'ai pas encore trouvé par quelle filière. J'ai eu vent de rumeurs le concernant, lui et le type à qui appartiennent presque tous les navires sur lesquels voyagent ses objets de contrebande.

— Reste que le gros de ses affaires, en tout cas celles auxquelles vous participez, ce sont les antiquités. Les hommes de Gothe ont découvert d'anciens cimetières, probablement de tribus comme les Boruca, les Bribi et les Cabecar...

— C'est tout à fait ça, coupa Pacheco, visiblement impressionné. Je suis moi-même Cabecar.

— Et Gothe utilise la main-d'œuvre locale pour se charger des fouilles, poursuivit Bolan. Dans les tombes, ils trouvent principalement des objets en or et en céramique. Des fétiches et ce genre de choses.

Pacheco, qui avait porté son verre à ses lèvres pour boire, reprit la parole.

— Il n'utilise pas les gens, il les exploite. Il les traite comme il ne traiterait pas des chiens. C'est de l'esclavage dans ce qu'il peut avoir de pire. Les malheureux reçoivent des coups s'ils ne travaillent pas assez vite, et ils sont battus encore plus durement si jamais ils cassent un objet. La nuit dernière, un homme a été fouetté à mort.

Il posa son verre et son visage se durcit.

— J'ai du sang Cabecar, comme je vous l'ai dit. Ces gens sont mon peuple. De toute façon, personne ne mérite d'être fouetté comme le pire des chiens. Sans compter que les antiquités que vole Gothe appartiennent à mon pays. Elles devraient se trouver dans des musées, au lieu d'être planquées chez des collectionneurs véreux, qu'ils soient européens ou américains. Sans vouloir vous offenser..., s'empressa d'ajouter Pacheco, vaguement gêné.

— Je suis américain, mais pas collectionneur d'antiquités volées.

Bolan observa son compagnon. Âgé d'une trentaine d'années, le jeune homme avait une calvitie précoce. Il portait le même jean que durant le faux assassinat de Toledo, dans l'après-midi, mais il avait comme Bolan troqué le polo « baggy » contre un T-shirt, tout aussi ample. Les deux hommes s'étaient aussi débarrassés de leurs lunettes de soleil et de leurs casquettes de baseball. La police fouillait activement la ville à la recherche du cadavre du super-intendant et de ses assassins, et la dernière chose dont Bolan et Pacheco avaient besoin était bien d'être reconnus et arrêtés. Si Bolan avait toujours sur lui le Desert Eagle et le Beretta, Pacheco avait renoué avec son arme de prédilection, un Glock 21.

— Quelle est votre position, chez Gothe ? demanda Bolan après avoir bu une gorgée de bière.

— Je suis plus ou moins sur un pied d'égalité avec ses deux hommes de confiance, Franco Mantana et Julio Lima. Ce qui ne leur a évidemment pas fait plaisir. Mais Gothe dit qu'il a de gros contrats à venir et qu'un lieutenant en plus dans son organigramme ne sera pas de trop.

Le serveur revint pour prendre leur commande. La conversation s'arrêta et reprit dès qu'il se fut éloigné de la table.

— J'aimerais que vous me parliez de l'assassinat de Toledo, dit Bolan.

— Gothe a essayé une bonne douzaine de fois d'acheter Toledo. Sauf qu'on ne l'achète pas. Alors, au bout du compte, il a décidé de le tuer. Par chance, il m'a chargé du meurtre, qui était pour moi comme un rite d'initiation. Mon baptême du feu, si vous voulez. Pour lui, c'était le meilleur moyen de s'assurer qu'il n'avait pas engagé un flic sous couverture. Évidemment, je suis aussitôt allé trouver Toledo. Après tout le temps et les efforts qu'il m'avait fallu pour entrer dans les bonnes grâces de Gothe, nous avons décidé qu'il fallait frapper fort.

— Mais pourquoi est-ce que vous ne vous êtes pas chargé vous-même d'exécuter cette opération ? Votre pays a des unités spéciales. Vous aviez les hommes pour organiser ce faux assassinat.

— C'est vrai. Le problème était de savoir jusqu'à quel point on pouvait leur faire confiance. La fortune de Gothe est immense, et, dans un pays comme le nôtre, il suffit de mettre assez d'argent pour

détourner n'importe quel homme du droit chemin.

— Le Costa Rica n'est quand même pas le Soudan, observa l'Exécuteur.

— Non. C'est même un des pays les plus riches du tiers-monde. Il n'empêche : ici aussi des gens ont faim ; ici aussi il y a de la corruption au sein de la police. Surtout, si l'on descend dans les échelons les plus bas de la hiérarchie, où l'argent manque cruellement. Les salaires sont parfois ridicules. Ajoutez à cela le fait que bon nombre des fonctionnaires les plus haut placés ne sont pas des flics de carrière, mais des types nommés par les politiques, et vous commencerez à avoir une idée de la situation.

— Je commence, en effet.

— Et puis, il y a une chose que je m'efforce de ne jamais oublier quand il s'agit de se fier à d'autres flics – un élément vital quand vous travaillez sous couverture.

Bolan avait déjà sa petite idée sur la question, mais il demanda quand même :

— Quoi donc ?

— Certains hommes veulent toujours plus – et peu importe ce qu'ils ont déjà.

L'Exécuteur hocha la tête. Difficile de dire le contraire. Il y avait même un nom, pour ça : la cupidité.

Le serveur revint avec deux grandes assiettes chargées de tacos, de grillades de porc, de poulet, de picadillos et de corvina grillée.

— Ces messieurs désirent-ils autre chose ? demanda-t-il.

Bolan et Pacheco secouèrent la tête, et il s'éloigna.

— J'étais dans le bureau de Toledo, se souvint Pacheco, et nous ne savions vraiment pas quoi faire. Et puis, j'ai pensé à l'entraînement que j'avais reçu, au Ranch, et au numéro de la hot line, qu'on m'avait laissé en cas d'urgence...

Les deux hommes se mirent à manger en silence.

— Dites-moi une chose, reprit Bolan au bout de quelques minutes.

— Oui ?

— Après que vous avez appelé le Ranch, une solution aussi simple qu'évidente à tout ce problème aurait dû apparaître. Sauf que ça n'a visiblement pas été le cas.

Pacheco fronça les sourcils.

— Laquelle ?

— J'aurais pu prendre l'avion pour la péninsule d'Osa et flinguer Francisco Gothe.

— J'y ai pensé, bien sûr, dit Pacheco. J'aurais pu le faire moi-même. C'était illégal, évidemment, mais je n'y étais pas opposé d'un point de vue moral. Comme je vous l'ai expliqué, Gothe est directement responsable de la mort de nombreux habitants de la région, sans

compter ceux qui se sont mis en travers de son chemin.

Il prit un morceau de corvina du bout de sa fourchette, l'amena à sa bouche et mastiqua.

— En fait, il existe une raison pratique pour laquelle on ne peut pas l'éliminer comme ça — du moins pas encore. L'homme dont je vous ai parlé tout à l'heure, celui qui dirige en sous main la compagnie maritime... Si nous tuons Gothe maintenant, nous ne saurons jamais qui il est.

— Vous n'en avez aucune idée ?

Pacheco secoua la tête, tout en piquant un morceau de poulet.

— Non. Mais on devrait le découvrir. Je sais que Gothe songe à se retirer — il est riche, fatigué, ses concurrents sont redoutables, et il n'est plus tout jeune. C'est lui-même qui m'a confié qu'il voulait prendre sa retraite. Il ne m'a pas précisé où, même si j'ai entendu parler d'une île qu'il aurait achetée.

— Je vois le problème. Il va nous falloir faire durer les choses assez longtemps pour trouver qui est l'autre gus. Mais on ne doit pas non plus se laisser endormir et permettre à Gothe de nous glisser entre les doigts.

— Tout juste, acquiesça Pacheco.

Pour Bolan, le raisonnement du policier était des plus solide, et ce qu'ils devaient accomplir était très clair. Il leur fallait approcher Gothe d'assez près pour découvrir les projets qu'il avait pour sa retraite, mais aussi le nom de son associé. Bolan entendait bien faire payer au prix fort à Gothe le sang qu'il avait sur les mains et tous les crimes qu'il devait avoir commis. Et si le pourri le menait à une autre tête à abattre, l'Exécuteur ne s'en tiendrait pas là.

— J'aimerais que vous m'expliquiez encore deux choses. D'abord, ce que Lima, Mantana et vous faites pour Gothe ? Quelle est votre fonction exacte ?

Pacheco s'essuya les lèvres avec sa serviette.

— Mantana et Lima sont les lieutenants en titre de Gothe, la garde rapprochée du boss. Ils sont en charge de toutes les questions de sécurité. Quand un important cimetière est découvert, ils se rendent sur le site pour suivre les opérations. Mais la plupart du temps, ils envoient des sous-fifres, en général des types du coin disposés à tabasser leur voisin si ça peut leur rapporter un peu d'argent.

— Quoi d'autre ? interrogea Bolan.

— Ils sont le dernier mur de protection entre Gothe et l'illégalité, ajouta Pacheco. Ce sont eux qui se chargent de graisser la patte aux flics et aux hommes politiques. Et ils se chargent des missions « spéciales » qui peuvent se présenter.

— Meurtres ?

— Oui. Et quand une importante cargaison quitte le pays, il y en a

toujours un des deux qui l'accompagne. Parfois même les deux, mais c'est rare.

— Où les antiquités sont-elles livrées ? Et qui les récupère ?

— C'est une société de transports située au Nicaragua qui s'occupe de ça. Je ne sais pas laquelle. Je n'ai pas encore eu le temps d'être dans les petits secrets de nos amis. J'ai quand même pu apprendre que le gros des antiquités part pour les États-Unis et l'Europe – bien que les Japonais semblent très clients pour les figurines en céramique. Et Mantana revient tout juste d'Afrique du Sud, où un client a acheté pour près d'un million de dollars de babioles en or.

— Et à partir de maintenant, vous êtes censé faire la même chose que Lima et Mantana ? demanda Bolan.

Pacheco haussa les épaules.

— D'après ce que je sais, oui. Je me suis fait monter un dossier en béton de petite frappe intelligente, un jeune type plein d'énergie, prêt à tout pour réussir. Mantana est toujours à la recherche d'hommes de main, il m'a contacté et Gothe m'a pris en amitié, je crois. Il ne me traite pas comme Lima et Mantana. Il m'a raconté qu'il comptait réaliser encore un gros coup et prendre sa retraite, puis me passer le flambeau...

— Il vous a dit ça ? demanda l'Exécuteur en fronçant les sourcils.

— Oui. Ce qui n'a rien de complètement improbable. D'un côté, il me teste en me chargeant de tuer Toledo... et de l'autre il m'offre le pactole. Ça n'a rien d'absurde, quand on y regarde de plus près.

— Il ment. Il a tout simplement flairé un type qui peut lui faire du bon boulot et il lui agite une carotte devant les yeux.

— Mais c'est bien comme ça que je l'ai pris, le rassura Pacheco en grimaçant un sourire.

Bolan sortit une liasse de billets de sa poche et paya.

— Bon, une autre question. Vous connaissez des gens dans la presse en qui vous avez une confiance absolue ?

— La presse ? répéta Pacheco, visiblement pris de court par la question.

Comme le Guerrier hochait la tête, il réfléchit un instant.

— C'est comme si vous me demandiez de trouver un avocat honnête ! Mais je crois avoir quelqu'un. Jeronimo Gomez. C'est un type prétentieux, alcoolique, mais on peut se fier à lui – surtout si on lui promet un article en exclusivité.

Bolan se leva, contourna la table et quitta le restaurant, se retrouvant rapidement sur le trottoir. Derrière lui, il entendit Pacheco qui le rattrapait.

— Où allez-vous ? demanda le policier costaricien.

— D'abord, on va appeler votre Gomez et prendre rendez-vous.

— Et ensuite ?

— Ensuite, on va faire en sorte que je puisse postuler pour un travail.
— Quel genre de travail ?
L'Exécuteur sourit.
— Je pense que je tenterais bien ma chance avec Francisco Gothe, moi aussi.

* * *

Jeronimo Gomez avait été quelqu'un d'important à San José, autrefois. Il s'était d'abord fait un nom comme jeune journaliste au Tico Times, le plus grand journal sud-américain en langue anglaise. Dans la foulée, il avait animé une émission radio à succès, et, moins d'un an après, il créait sa propre émission de télé, qui avait crevé le plafond en termes d'audience. Des scandales de toutes sortes composaient le terreau de ce programme, qui lui avait permis de rester au sommet pendant trois années consécutives. Puis, comme pour tant d'autres présentateurs agressifs dont la spécialité est de piéger et d'humilier leurs invités, son charme s'était émoussé, les gens s'étaient fatigués.

Alors qu'ils sortaient du taxi, Pacheco expliqua à Bolan que le goût de Gomez pour l'alcool n'avait rien arrangé. Le bonhomme avait renoué avec son premier emploi, au Times. Et il avait pratiquement fait du Soda de Sol son bureau.

L'établissement se trouvait à proximité du Parc Central. Les sodas, qu'on trouvait un peu partout dans San José, étaient l'équivalent des snack-bars, et on y croisait en général la classe moyenne de la ville, qui venait entre autres s'y restaurer à bon prix. Bolan laissa Pacheco le précéder à l'intérieur et vit un long comptoir tout au fond de la salle. Une corniche courait sur toute la longueur du comptoir, avec une télévision au milieu. À l'antenne, un couple de jeunes gens poussaient des hurlements de joie après avoir gagné une voiture dans un jeu télévisé. Derrière le comptoir, en plus de l'habituel assortiment de bouteilles, il y avait des piles de sandwiches enveloppés, des chips et autres snacks. Sur le côté, un type avec un tablier blanc faisait cuire des steaks hachés destinés à garnir des hamburgers.

Repérer Gomez ne posait pas de problème – il était le seul client de l'endroit, installé vers le fond du bar, à une table ronde, tourné vers la salle. Il les vit et leur fit signe.

Le Guerrier prit rapidement la mesure du bonhomme, ajoutant ce qu'il voyait à ce que lui avait déjà dit Pacheco. La cinquantaine, il était vêtu d'un costume bon marché et coiffé d'un chapeau bleu marine plutôt poussiéreux. Sa veste n'était pas boutonnée, et Bolan remarqua

que la poche intérieure avait été déchirée, puis réparée avec une agrafe. Il avait une assiette de riz et de haricots devant lui, visiblement froide et à laquelle il n'avait pas touché. En revanche, les trois bouteilles de bière posées à côté avaient eu droit à toute son attention.

Gomez avait le nez bourgeonnant, sillonné de vaisseaux sanguins qui menaçaient d'éclater à tout instant. Une forte odeur d'alcool, et pas simplement de la bière, flottait autour de la table quand ils s'y assirent.

La disposition et l'orientation de la table ne disaient rien de bon à Bolan, Pacheco et lui se retrouvant le dos à la salle et à la rue. Mais Gomez semblait bien installé – il devait toujours prendre la même place – et le faire changer ne valait pas la peine.

– Ça faisait longtemps, dit Pacheco.

Il avait parlé en anglais. Bolan s'attendait à de l'espagnol, mais comme Gomez travaillait pour un journal de langue anglaise, il devait avoir une bonne maîtrise de la langue.

– Qu'est-ce que vous avez ? interrogea Gomez sans préambule.

– Pour l'instant, rien, répondit Pacheco. On a besoin d'une faveur.

– Alors, il va falloir vous trouver quelqu'un qui fait ça. Ce qui n'est pas mon cas.

Gomez leva une des bouteilles de bière vides et lança en espagnol :

– Oswaldo ! C'est pour aujourd'hui, ou pour demain ?

Le type qui officiait au gril laissa échapper un grognement.

Pacheco se tourna vers Bolan.

– On pourra vous refiler quelque chose dans une semaine, expliqua le Guerrier. Du sérieux. Mais pour ça, on a besoin de votre aide.

Les yeux chassieux de Gomez se rivèrent quelques secondes à ceux de Bolan.

– C.I.A. ?

C'était une question qu'on avait souvent posée à l'Exécuteur dans des situations comparables. Il secoua la tête. Sur l'écran de la télé, le générique du jeu laissa place à celui d'un bulletin d'informations.

La conversation resta encore en suspens tandis que le type au tablier apparaissait, une bouteille de bière dans chaque main.

– Je t'en ai apporté deux, Jeronimo. Je finis mon service dans cinq minutes. Et tu sais que Juan n'est pas aussi patient que moi...

Gomez eut un grand sourire, et s'empara d'une des bouteilles qu'il siffla à moitié. Il émit un rot retentissant, puis revint à Bolan.

– En tout cas, vous n'êtes certainement pas là pour plonger ni pêcher. Pas si vous traînez avec lui, ajouta-t-il en désignant Pacheco. Alors, vous avez quel genre d'histoire en tête, exactement ?

Pacheco s'éclaircit la gorge.

– Du sérieux, comme il te l'a dit.

Les yeux du journaliste semblèrent s'éclaircir.

– Ça ne serait pas en rapport avec le meurtre de Toledo,

aujourd'hui ?

Bolan hochait juste la tête.

— C'est bien ce que je pensais. J'ai vu le film.

Le Guerrier savait qu'il faisait allusion à la vidéo que le touriste avait filmée. Soit l'homme avait vendu le film à une chaîne de télévision, soit il avait été confisqué par la police. Il fit toutefois mine d'en ignorer l'existence.

— Quel film ?

— Quel film, qu'il demande ! s'exclama l'autre avec un reniflement moqueur. Je vous ai dit que je l'avais vu. Et vous êtes dedans. Vous essayez même de descendre le pauvre crétin qui filmait... ou plutôt vous faites semblant de vouloir le descendre.

Il marqua une pause et pointa le doigt par-dessus la tête de Bolan, vers l'écran de télévision.

— Ça, on pourra en parler après. Regardez vous-même.

L'Exécuteur se tourna sur son siège et découvrit une jeune présentatrice hispanique, assez séduisante, qui situait rapidement les images qui allaient être diffusées. Une seconde plus tard, les images en question apparurent à l'écran.

Le touriste avait commencé à filmer alors que Toledo était déjà à terre. On ne voyait Bolan et Pacheco que de dos, les cheveux cachés sous leurs casquettes de baseball. Jusqu'à ce que Bolan se tourne soudain et tire vers la caméra. On ne voyait pas son visage derrière les lunettes de soleil, et cela allait trop vite pour qu'on puisse l'identifier. Une fraction de seconde après, l'image s'agitait dans tous les sens alors que le cameraman amateur courait se mettre à l'abri.

Bolan n'aurait pas pu en demander plus. La police allait prélever quelques plans fixes du film et réaliser des agrandissements de son visage. Le public ne verrait pas le résultat avant au moins vingt-quatre heures. Et, de toute façon, entre la casquette et les lunettes, les deux tueurs avaient des airs de clones et restaient parfaitement méconnaissables. D'accord, Gomez avait deviné, lui, mais jamais il n'aurait établi de lien si le Guerrier n'avait pas évoqué le sujet. Et le fait qu'il le soupçonne d'avoir tiré vers le cameraman amateur et de l'avoir volontairement manqué ne l'inquiétait pas trop non plus. Qu'un homme participe à l'assassinat du super-intendant de la police, puis traîne avec un flic, avait de quoi éveiller les soupçons du premier journaliste venu...

En résumé, Gomez possédait plus d'informations que n'importe qui d'autre, à l'exception de Bolan et Pacheco, et cela prouvait que l'alcool ne lui avait pas complètement bouffé le cerveau.

— Tout ce que nous attendons de vous, dit Bolan en se retournant vers le journaliste, c'est que vous fassiez savoir à vos lecteurs que l'homme que vous venez de voir – celui qui tire sur la caméra – est

américain.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi, qu'il est américain ? Hé, c'est ma crédibilité, qui est en jeu !

— Je vous dis qu'il est américain, d'accord ? Vous avez ma parole.

— Pourquoi est-ce si important ? interrogea Gomez.

— Ça l'est.

— Et je suis censé croire sur parole un inconnu ? Je suis supposé vous faire confiance quand vous me dites que vous aurez un sujet qui vaut une semaine de mon temps et de mes efforts ?

— Oui, répondit laconiquement Bolan.

Les yeux de Gomez, qui avaient recommencé de larmoyer, considéraient Bolan avec une précision qu'on ne trouvait que chez certains flics, soldats et requins de la presse – et seulement chez les meilleurs.

— D'accord, déclara-t-il enfin. Mais je le fais parce que je pense que vous êtes le tueur de la vidéo. J'aimerais juste que vous répondiez à une question.

L'Exécuteur attendit.

— Vous êtes l'homme sur la vidéo, n'est-ce pas ?

— Exact.

— J'ignore qui vous êtes, mais j'ai de bonnes vibrations, à votre sujet. Je pense que vous êtes réglo, et je pense aussi que si vous aviez voulu exploser la cervelle de l'autre abruti, avec sa caméra, vous l'auriez fait.

Il marqua une pause, et ses yeux tombèrent sur la fiasque qui dépassait de sous sa veste ouverte. Il dut penser qu'il y avait mieux à faire, du moins pour l'instant.

— Vous n'avez pas vraiment assassiné Toledo, ajouta-t-il.

L'Exécuteur scruta le regard du journaliste.

— Non, lui répondit-il. Le Uzi tirait des balles à blanc. Mes deux pistolets étaient chargés avec des cartouches véritables, mais seulement pour faire des trous dans la carrosserie. Pour le sang, on a utilisé les mêmes effets spéciaux qu'au cinéma. C'est une information exclusive – mais j'aimerais que vous la gardiez pour vous une semaine.

Cela dut suffire à convaincre le journaliste que Bolan était à la hauteur, et qu'il y avait en effet un article « sérieux » à la clé. Pour célébrer ça, il sortit enfin sa fiasque, qui devait contenir un alcool fort.

Le barman était hors de vue quand Bolan et Pacheco l'entendirent saluer Gomez, et celui-ci lui souhaiter bonne nuit.

— On peut compter sur vous ? interrogea le Guerrier.

— Dans l'immédiat, je vais insister sur le fait que l'un des assassins était américain. J'invoquerai une source anonyme – ce qui est en partie vrai.

— Et vous garderez pour vous le fait que Toledo est toujours vivant. Jusqu'à ce qu'on vous autorise à livrer l'info.

Gomez secoua la tête.

— Je garde ça pour moi une semaine. C'est notre marché. Une semaine – ni plus, ni moins.

Bolan ne discuta pas. C'était réglo. Et il en aurait de toute façon terminé avec cette mission avant la fin de la semaine.

Un nouveau serveur se présenta à la table.

— Est-ce que vous voulez...

Il s'arrêta au beau milieu de sa phrase quand ses yeux tombèrent sur Jaime Pacheco. Il y eut un moment de silence gêné, pendant lequel les deux hommes se dévisagèrent, puis le barman regarda Bolan. Ses yeux perforèrent le Guerrier, il scruta son visage comme s'il cherchait à en mémoriser tous les détails. Puis, s'éclaircissant la gorge, il en termina avec sa phrase.

— Est-ce que vous voulez autre chose ?

Bolan et Pacheco secouèrent la tête. Gomez, lui, ne manqua pas l'occasion de se faire apporter une autre bière.

Dès que l'homme se fut éloigné, le Guerrier se tourna vers le flic. Il n'eut pas besoin de formuler sa question.

— Juan Escabar. Je l'ai arrêté il y a quelques années de ça, quand je portais encore l'uniforme.

— Pour quoi ?

— Cocaïne. Du moins, pour commencer. Quand on a perquisitionné chez lui, on a découvert qu'il faisait aussi dans la pédo-pornographie. On m'a obligé à me charger aussi de ça.

— Comment ça « obligé » ? répéta Gomez, vaguement incrédule. Vous ne vouliez pas ?

— Ce que je voulais, moi, c'était le buter. Surtout après avoir découvert le nombre de gamines auxquelles il s'en était pris.

— Il ne s'est pas gêné pour m'étudier, observa Bolan. Il est toujours dans la drogue ?

Pacheco haussa les épaules.

— Vous en connaissez beaucoup qui ont réussi à s'en sortir ?

— Et il a des relations, dans le milieu ?

— Aucune idée. Cela faisait des années que je n'avais pas eu de ses nouvelles.

Bolan se tourna vers le bar. Escabar était en train de décapsuler une bouteille de bière. Il vint la poser devant Gomez, évitant avec soin le regard de Bolan, comme celui de Pacheco. Il regagna le comptoir, derrière le lequel il franchit une porte qui donnait sur l'arrière du bâtiment.

— Il vous connaît, il sait que vous êtes flic et il est sur le point d'appeler quelqu'un, dit Bolan. Si on ne l'arrête pas, on risque d'être grillés dans tout le Costa Rica dans moins de dix minutes.

Le Guerrier passa sans bruit derrière le comptoir, Pacheco sur ses

talons. À travers le battant de la porte, Bolan entendit le son archaïque d'un vieux téléphone à cadran rond. Il franchit le seuil et aperçut aussitôt le pourri qui se tenait devant un téléphone payant. Le combiné coïncé entre son épaule et son oreille, il composait un numéro de la main droite.

Dans la gauche, il avait un revolver.

Il leva les yeux vers l'Exécuteur en l'entendant arriver.

Et il tira.

Bolan se jeta au sol une fraction de seconde avant que la balle arrive sur lui, sentant l'ogive passer au-dessus de sa tête, plus qu'il ne l'entendit. Il roula sur la gauche, tout en faufilant sa main gauche sous son T-shirt afin de récupérer le Desert Eagle rangé dans son holster de ceinture. Pacheco, il le savait, se trouvait à un ou deux pas derrière lui. Bolan n'avait entendu aucun grognement ni gémissement, ni aucun autre son indiquant que le projectile qui l'avait manqué avait atteint son compagnon.

Il n'eut pas vraiment le temps de se réjouir de ce petit miracle. Levant les yeux, il vit Escabar qui s'apprêtait à tirer de nouveau et roula sur le côté.

Le revolver de l'autre salaud explosa encore. Cette fois, le projectile frôla le dos de Bolan, déchirant son T-shirt et lui brûlant la peau. Il effectua une rotation à cent quatre-vingts degrés sur le sol, qui lui permit de se retrouver sur le ventre. Il avait amené le Desert Eagle devant lui, son index s'était enroulé autour de la détente et il allait faire feu, quand il s'aperçut qu'Escabar avait disparu. Une porte, juste à côté du téléphone, vint claquer contre le mur.

Bolan prit le temps de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule ; il vit que Pacheco avait été contraint lui aussi de se jeter au sol. Il avait sorti son Glock de sous son T-shirt et le tenait à deux mains, les bras tendus.

— Allons-y ! s'écria l'Exécuteur.

La porte donnait sur une impasse. La nuit était tombée pendant qu'ils se trouvaient dans le soda, et les derniers feux du soleil éclairaient à peine la ruelle étroite. Une odeur d'ordures assaillit les narines du Guerrier, qui vit une silhouette courir vers la rue.

Il y eut un flash de lumière rouge et jaune, suivi presque aussitôt d'un sifflement qui passa à quelques centimètres du Guerrier. Et, immédiatement ou presque, une détonation assourdissante emplit le petit boyau. L'Exécuteur tendit le bras, plissant les yeux pour viser le torse d'Escabar. Mais, alors qu'il s'apprêtait à presser la détente, un jeune couple apparut sur le trottoir, au bout de l'impasse, derrière la silhouette de l'homme armé. Comprenant trop tard ce qui se passait, ils se figèrent et levèrent les mains en l'air.

De nouveau, Bolan fut contraint de suspendre son geste. Les

puissantes balles .44 Magnum risquaient de traverser le corps du pourri et de toucher les amoureux.

L'autre en profita pour disparaître.

La jeune femme poussa un hurlement quand Bolan déboucha soudain de l'allée et s'élança sur le trottoir pour continuer la poursuite. Il leva son arme, mais il y avait du monde, trop de gens sortis profiter de la fraîcheur du soir. Le Guerrier se refusait à prendre le risque de toucher quelqu'un.

Escabar, lui, n'avait pas autant de scrupules. Il prit le temps de s'arrêter et de tirer, à deux reprises, avant de tourner sur la droite. L'Exécuteur dut se plaquer contre le mur du bâtiment qu'il longeait. Les deux projectiles terminèrent leur course dans la brique.

Il s'élança de nouveau et comprit qu'Escabar était revenu sur le trottoir du Soda de Sol. Ils avaient fait la moitié du pâté de maisons et alerté pas mal de gens.

Bolan atteignit le coin. Il s'arrêta et jeta un coup d'œil prudent à l'angle du mur. Comme il s'y attendait, Escabar se tenait devant l'entrée du Soda de Sol, son arme braquée sur lui.

Deux nouvelles détonations claquèrent dans la nuit, qui provoquèrent une véritable panique parmi les passants. Ils se mirent à crier et courir dans tous les sens. L'Exécuteur se recula, puis s'agenouilla avant de regarder de nouveau. Il vit Escabar reculer dans le soda. Il se redressa et longea les vitrines, lentement, son Desert Eagle devant lui.

Il n'avait pas eu le temps de vraiment voir le revolver d'Escabar, et il ignorait donc combien de cartouches l'arme contenait. Cinq, six, voire sept, selon les modèles. Cela signifiait donc qu'il restait à Escabar au mieux une cartouche – au pire, trois.

Soudain, l'Exécuteur eut la certitude de savoir pourquoi Escabar avait décidé de retourner dans le soda. Il devait avoir de quoi recharger son flingue derrière le comptoir. Peut-être même d'autres armes en réserve.

Le Guerrier se tourna vers Pacheco, qui ne l'avait pas quitté d'une semelle.

— Retournez à la porte arrière du soda et couvrez l'impasse.

L'autre hocha la tête et s'éloigna.

La moitié inférieure de la vitrine du Soda de Sol avait été couverte d'affiches diverses, qui empêchaient de voir à l'intérieur. Bolan se baissa et utilisa les publicités pour passer sans être vu. Il leva brièvement la tête, pour scruter la salle et s'assurer qu'elle était vide. Même Gomez avait jugé plus prudent de quitter les lieux.

Parfait.

L'Exécuteur prit une profonde inspiration quand il arriva au niveau de la porte et il se redressa.

— Pose ton flingue et avance-toi les mains levées, Escabar ! lança-t-il.

La réponse mit du temps à venir. Quand elle lui parvint, la voix de l'ancien condamné sonnait comme celle d'une femme effrayée.

— Je vous en prie ! hurla-t-il. Je veux pas retourner en prison. Je vous en prie...

Il pleurait presque. Bolan comprit alors de quoi Escabar avait eu peur, pourquoi il s'était montré aussi véhément pour leur échapper. Il avait de nouveau goûté au vice qui lui avait valu de faire de la prison. Il avait replongé, et il pensait que Pacheco et Bolan étaient venus pour l'arrêter.

Bolan passa la tête dans l'embrasure, et le revolver d'Escabar rugit de nouveau. La balle manqua le Guerrier de quelques centimètres. Il entendit alors plusieurs claquements métalliques qui apportèrent la réponse à la question qu'il se posait quelques secondes plus tôt.

L'arme d'Escabar était vide.

L'Exécuteur se baissa et franchit la porte, précédé par le Desert Eagle. Il aperçut la tête et les épaules du petit truand qui dépassait au-dessus du comptoir. Il cherchait quelque chose derrière la corniche. Escabar vit aussi Bolan, et il réagit au moment où le Guerrier pressait la détente.

Le Desert Eagle produisit une explosion pareille à un coup de canon. Et le projectile qu'il expulsa fila droit vers la tête d'Escabar tandis qu'il se jetait sur le côté. Au lieu de lui faire exploser le crâne, la balle lui arracha presque une oreille. Le blessé se mit à couiner comme un porc et, tournoyant sur lui-même, il alla violemment percuter le mur, derrière le comptoir. Il porta la main à ce qui lui restait d'oreille. Dans son autre main, il tenait le fusil à canon scié qu'il avait récupéré sur la corniche.

Il fit feu, sans réfléchir ni viser, et creusa un gros trou dans le faux plafond, au-dessus de lui. Bolan traversa la salle en quelques enjambées. Et quand l'autre abaissa le canon du fusil vers lui, il tira. La seconde balle qu'expédia le Desert Eagle ne fit pas que lui arracher un morceau d'oreille. Elle lui explosa le crâne comme une pastèque.

Pacheco franchit au même moment la porte qui donnait sur l'arrière, son Glock en main. Il le braqua en hurlant :

— Ne bouge plus !

Puis il vit le visage du pourri, ou du moins le peu qui en restait. Il se tourna vers Bolan, incapable de prononcer le moindre mot.

Dans la rue, des sirènes de police se rapprochaient. Les flics seraient là d'une minute à l'autre. Mieux valait prendre le large rapidement.

CHAPITRE II

L'histoire circulait depuis si longtemps que personne ne songeait plus à la remettre en cause. Francisco Gothe était le fils d'un jeune colonel nazi, Franz Gothe, qui avait fui l'Allemagne de l'après-guerre pour se réfugier en Amérique du Sud. Là, il avait rencontré la jeune et jolie fille d'un membre du gouvernement péruvien – nul ne semblait savoir quel était exactement son poste. Ils étaient tombés amoureux, s'étaient mariés, et leur fils Francisco était né un an plus tard. Dans le même temps, Franz Gothe avait trouvé sa place dans le juteux trafic d'armes de son beau-père...

Passant derrière le petit bar de son bureau, Francisco Gothe étudia les bouteilles alignées sur des étagères, se décidant finalement pour une bouteille de Pernod. Il fit tomber quelques cubes de glace dans un verre, versa deux traits de l'alcool français par-dessus, avant de compléter avec de l'eau.

Il s'avança jusqu'à l'autre extrémité du bar et s'arrêta devant une bibliothèque aménagée dans le coin de la pièce. Au lieu de livres, s'alignaient les plus beaux objets en or et en céramique trouvés par ses hommes au fil des ans. Ces pièces étaient d'une qualité extraordinaire, dignes de musées, songea-t-il avec une grande satisfaction.

Gothe soupira. Il était fatigué. Il avait travaillé dur toute sa vie, et le moment était venu pour lui de prendre son argent et de se tirer.

L'homme que tout le monde croyait pour moitié allemand et pour l'autre péruvien alla se percher sur un des tabourets du bar. Buvant une gorgée de Pernod, il secoua la tête. Un père ancien Nazi ? Une mère proche du pouvoir péruvien ? S'il n'y prenait pas garde, il allait bientôt finir par y croire lui-même. Il ne se rappelait pas trop où était née cette histoire, mais elle lui plaisait. Et comme elle s'était révélée bonne pour ses affaires, il ne l'avait jamais remise en question. Plutôt que de contester les rumeurs, il les avait au contraire alimentées, ajoutant au fil des années des détails mystérieux. Comme cette histoire selon laquelle sa famille possédait des champs de pétrole au Pérou. La mort de sa femme, alors qu'ils étaient tout jeunes. Ou encore le jour où il s'était perdu dans la forêt amazonienne alors qu'il avait cinq ans.

Gothé eut un léger gloussement. C'était son anecdote favorite, qui lui laissait penser qu'il aurait pu devenir un romancier à succès, s'il avait choisi cette voie. « Il s'était éloigné de l'équipe de son père alors qu'ils livraient des armes à la tribu Boro, et il avait marché dans la jungle au hasard, jusqu'à ce qu'il se retrouve finalement dans une cité oubliée, aux richesses incalculables. Mais, effrayé par l'atmosphère fantomatique de la ville abandonnée, il s'était de nouveau enfoncé dans la jungle et avait été recueilli par les hommes de la tribu Boro qui venaient d'acheter des armes à son père. »

Gothé aimait que les personnes les plus influentes du Costa Rica le supplient presque de raconter son aventure. À la fin, il fermait toujours les yeux, secouait la tête et déclarait avec tristesse :

— Je n'avais que cinq ans, et pourtant j'ai su garder pour moi l'existence de cette cité et de son trésor. J'étais loin de me douter que j'aurais complètement oublié où elle se trouvait lorsque je serais en âge d'y retourner...

Et suivait presque inévitablement une tournée de boisson, puis le récit d'une ou deux de ses expéditions de jeune homme pour retrouver la fameuse cité. Gothé avait toujours eu ce don de paraître crédible et sincère quand il mentait, tout en s'amusant de la stupidité de ceux qui le croyaient.

Il posa son verre devant lui. En vérité, il n'avait jamais fichu les pieds au Pérou. Son père était un marin autrichien, et sa mère serveuse dans un café de La Havane. Son père avait quitté Cuba sans savoir qu'il venait de concevoir un fils. On ne l'avait jamais revu. La mère de Gothé était morte alors qu'il était tout jeune, et on l'avait alors envoyé à Miami, où il avait grandi chez son oncle et sa tante.

Un coup de chance, Gothé le savait. Il était aux États-Unis depuis moins d'un mois quand Fidel Castro était arrivé au pouvoir.

Au loin, dehors, il entendit le moteur d'une moto. Pacheco ? Il s'empara de la télécommande située sur le bar, près du téléphone, et pressa le bouton « Power. » La télévision qui se trouvait dans un coin de la pièce s'alluma. Il saisit le combiné du téléphone de son autre main et composa un numéro.

— Amène-toi dans le bureau, Mantana, ordonna-t-il quand on lui répondit. Dis à Lima de venir avec toi.

Et il raccrocha.

Gothé descendit de son tabouret et rejoignit la grande baie vitrée qui donnait sur la route. Le moteur de la moto se rapprochait. Ça ne pouvait être que Pacheco. Le petit nouveau venait au rapport, après le meurtre de Toledo. Comme si un rapport était nécessaire, songea Gothé. Tout le pays, et sans doute une bonne moitié du monde, avait vu la bande vidéo diffusée en boucle sur l'ensemble des chaînes du Costa Rica. Gothé lui-même s'en était fait une copie, en l'enregistrant.

Une petite silhouette apparut au loin, avant de disparaître alors que la route plongeait, hors de vue. La moto fut de nouveau visible un instant plus tard, et continua ainsi de paraître et disparaître au gré du relief.

Quelques secondes plus tard, Mantana et Lima firent leur entrée dans le bureau. Il leur désigna le canapé, et les deux hommes prirent place.

Portant son verre à ses lèvres, il les étudia du coin de l'œil. Les deux hommes avaient accompli du bon travail pour lui. Ils étaient loyaux, fiables, et ils n'hésitaient pas à tuer s'il le leur demandait. Mais Dieu ne leur avait accordé que peu de cerveau, à l'un comme à l'autre, et ils avaient un goût un peu trop marqué pour le sang. Cela allait tant que Gothe avait l'œil sur eux. Il en irait autrement lorsqu'il ne serait plus là.

Il se tourna de nouveau vers la baie vitrée. Il avait besoin de quelqu'un d'intelligent pour boucler ses dernières affaires. Avec Jaime Pacheco, il espérait avoir trouvé l'homme de la situation. Le jeune homme était brillant, il semblait avoir reçu une certaine instruction, et il venait de prouver qu'on pouvait se fier à lui pour faire ce qui était nécessaire. Il était capable d'obéir aux ordres, même s'il s'agissait de tuer, aussi bien sinon mieux que les deux autres.

Il était intelligent – trop peut-être pour les plans futurs de Gothe ? C'était un danger qu'il ne devait pas exclure.

Le rugissement de la moto, dehors, atteignit son maximum, avant de cesser complètement. De loin, Gothe entendit la sonnette de la porte d'entrée. Les talons de Maria, la bonne, claquèrent sur le carrelage de l'entrée. Et, peu après, Pacheco apparut à la porte du bureau.

Gothé leva son verre et sourit.

— Qu'est-ce que tu veux boire ? demanda-t-il.

Du coin de l'œil, il vit que Lima et Mantana fronçaient les sourcils. Il ne leur avait pas proposé un verre. L'oubli était volontaire, bien sûr. Mettre ses employés trop à leur aise n'était jamais une bonne chose. En outre, ses deux dobermans ne méritaient aucune récompense. Ils ne venaient pas d'assassiner le super-intendant de la Police nationale du Costa Rica.

Pacheco lui sourit.

— Une bière, monsieur, s'il vous plaît.

Gothé hocha la tête, autant pour lui-même que pour Pacheco, tandis qu'il retournait derrière le bar et sortait une bouteille du réfrigérateur. En plus de posséder un cerveau, le gamin avait de bonnes manières. Il savait faire preuve de respect. Gothe aimait ça. Tant que ça n'était pas factice, évidemment.

Il avait préparé quelques pièges pour s'assurer que le nouveau n'était pas en réalité un flic infiltré. À présent, il entendait tester sa loyauté.

Il lui tendit sa bière, lui désigna un des fauteuils rembourrés situés

en face du canapé et s'installa lui-même dans l'autre. Il pointa la télécommande vers la télévision. Pour au moins la vingtième fois, il vit Ricardo Toledo mourir. Alors que le super-intendant s'affaissait sur le flanc de sa voiture, il pressa le bouton « Pause ».

— Cela peut sembler stupide, étant donné ce que je vois, mais est-ce que tu as pensé à apporter la preuve que je t'avais demandée ?

— Oui, monsieur, répondit Pacheco.

De sa poche revolver, il sortit un petit étui en cuir qu'il lança vers Gothe. Celui-ci rattrapa l'objet et l'ouvrit aussitôt. À l'intérieur, il découvrit un badge de la Police nationale du Costa Rica, avec une carte d'identification portant la photo de Toledo. Le tout légèrement taché de sang séché.

— Parfait, commenta-t-il.

— Merci, monsieur.

Gothe relança le magnétoscope. Quand la vidéo en arriva au moment où l'Américain se tournait pour tirer vers le cameraman amateur, il pressa de nouveau le bouton « Pause ».

— Tu ne m'avais pas prévenu que tu comptais te faire aider.

Pacheco haussa les épaules.

— Ça s'est décidé au dernier moment. Je connaissais déjà cet homme, expliqua-t-il en désignant l'écran, mais j'ignorais qu'il se trouvait à San José. On est tombés l'un sur l'autre, et il s'est avéré qu'il cherchait du travail. Moi, je venais de repérer l'endroit où je comptais agir, et l'idée d'avoir un peu de renfort m'a traversé l'esprit.

Il s'interrompt, le temps de boire une longue gorgée de bière.

— Tomber sur ce vieux copain m'est apparu comme une providence, reprit-il. Pour une mission aussi importante et délicate, j'ai pensé que je ne prendrais jamais assez de précautions.

Sur le canapé, Lima eut un reniflement méprisant.

— C'était tranquille, comme boulot, déclara-t-il d'une voix qui transpirait la colère et la jalousie. Tu trouves le bonhomme, et tu le flingues. N'importe qui pouvait faire ça. Seul.

Mantana hocha la tête.

— En effet, dit Pacheco. Mais l'homme lui-même n'était pas si facile à approcher.

Et il ponctua sa phrase d'un grand sourire à l'adresse des deux hommes.

Gothe réprima son envie de sourire en voyant de quelle manière se débrouillait sa jeune recrue. Pacheco ne laissait pas les deux autres l'intimider ou le mettre en colère. Ils n'étaient pas à sa hauteur. C'était bon, ça, très bon.

— Et peut-on savoir qui est ce type ? interrogea-t-il. Les journaux parlent d'un Américain.

— C'est exact. J'avais déjà travaillé avec lui. En Colombie. Je savais

que c'était un type sûr. Il m'avait sauvé la vie, là-bas. Et quand nous nous sommes rencontrés, l'autre jour, il avait vraiment besoin de travailler. Il ne m'a pas coûté cher.

— Pas cher pour toi, peut-être ! répliqua Gothe en riant. Mais moi, combien il m'a coûté ?

— Je l'ai raisonnablement payé pour ce qu'il a fait, affirma Pacheco. Si cela vous paraît excessif, vous n'aurez qu'à déduire la somme de ma propre paye.

— Il n'en est pas question. Je te rembourserai. Étant donné la position de Toledo, c'était une sage décision. Tu l'as dit toi-même : on n'est jamais trop prudent.

— L'utiliser eut un autre avantage, souligna Pacheco.

— Lequel ?

— C'est sa silhouette qu'on voit le mieux sur la vidéo. C'est lui que la police va rechercher.

Pacheco marqua une nouvelle pause, le temps de boire une gorgée de bière.

— Vous avez lu le Tico Times, ce matin ? L'article de Jeronimo Gomez ?

— Je l'ai lu, oui, acquiesça Gothe. Il semble avoir été tout de suite convaincu que l'homme était américain. Une seule chose m'inquiète. Où est cet homme, à présent ?

— Il se cache, bien sûr.

— Au Costa Rica ?

— Je n'en sais rien.

Gothé fronça les sourcils. Il n'aimait pas les petits détails laissés au hasard. Mais avant qu'il ait pu commenter, Pacheco poursuivit :

— J'ai pensé préférable qu'aucun de nous ne sache où l'autre se rendait. Si vous jugez que c'était une erreur, je vous prie de m'en excuser, monsieur.

Se penchant en avant, Gothe termina son verre de Pernod.

— Ma seule inquiétude concerne ce qu'il pourrait dire si jamais il est arrêté.

— Il ne dira rien. C'est un dur. Et de toute façon, il n'a pas grand-chose à raconter si jamais la police lui tombe dessus – si ce n'est que, lui et moi, on a flingué Toledo. Il ne sait rien de vous, ni même pourquoi il y avait un contrat sur Toledo.

Pacheco sourit et ajouta :

— Il ignore même mon vrai nom.

Ce gamin était vraiment intelligent. Assez intelligent pour ne pas se fier même aux gens les plus dignes de confiance.

— Et toi, tu sais comment il s'appelle ?

— Mike Benedict.

— C'est vraiment son nom ?

— Possible, répondit le jeune homme. Mais ça m'étonnerait.

* * *

L'exécuteur avait choisi l'hôtel Santuario de Agua, situé juste à l'extérieur de La Palma, pour des raisons bien précises. D'abord, il s'agissait d'un des nombreux établissements qui, en plus de servir de couverture à Gothe, lui permettaient de blanchir l'argent qu'il gagnait avec ses diverses activités criminelles. Ensuite, c'était un endroit fréquenté aussi bien par les touristes que par les habitants de la région, et qui possédait exactement le genre d'atmosphère que recherchait Bolan. Il y avait là quelques familles et des retraités, venus pour le soleil et la mer, mais l'hôtel comptait dans sa clientèle des célibataires, hommes et femmes, qui recherchaient avant tout la compagnie du sexe opposé. Dans ces conditions, un homme seul n'attirerait pas l'attention.

À moins qu'il y ait quelque chose de différent chez cet homme. Or, il y avait quelque chose de différent chez cet homme allongé sur une des chaises longues de la plage. Pas assez différent pour que les gens s'arrêtent et le pointent du doigt, mais assez pour que certains se souviennent de lui.

Et c'était exactement ce que Mack Bolan recherchait.

Il se laissa aller contre le dossier de sa chaise longue et ferma les yeux. Il ne regrettait pas la vie qu'il avait choisie – du reste, il ne l'avait pas vraiment choisie, c'était elle, qui l'avait choisi. Il s'était vu accorder trois dons : le talent, le courage et un sens aigu du bien et du mal. Du talent, à force de travail, il avait fait un réel savoir-faire. Le courage avec lequel il était né avait changé de métal – du fer, il était devenu acier à la suite du drame survenu dans sa famille. Quant à son sens inné du bien et du mal, il ne cessait de devenir plus évident à mesure qu'il combattait les pourris de ce monde.

Bolan porta son regard vers l'océan. Il était avant tout un homme d'action, et l'attente – composante nécessaire de sa guerre – restait la partie la plus délicate. Dans un tel instant, il devait se rappeler que ne rien faire c'était quand même faire quelque chose. Ainsi, en ce moment, son inaction avait une fonction précise. Il cherchait à donner l'impression d'un homme qui en faisait un tout petit peu trop pour se fondre dans son environnement.

Le plan était assez simple. Comme il était l'homme qui avait aidé Jaime Pacheco à assassiner Ricardo Toledo, il était normal qu'il se soit mis à l'écart. Et quel endroit plus logique qu'un hôtel touristique situé loin de San José ? Quel meilleur endroit qu'un hôtel où des dizaines

d'hommes, célibataires, venaient pour rencontrer des jeunes femmes en mal de compagnie ?

Il espérait toutefois se distinguer très légèrement de ses semblables, assez en tout cas pour être sûr que sa présence allait remonter jusqu'à Francisco Gothe.

Il se redressa et marcha vers l'océan, y entrant de manière à avoir de l'eau jusqu'aux chevilles. Des poissons minuscules vinrent lui frôler les chevilles, avant de filer comme des flèches. Le personnel de l'hôtel avait forcément des instructions précises pour signaler toute personne suspecte séjournant dans l'établissement. En faisait-il assez pour attirer leur attention ? Sa marge de manœuvre était faible : il ne fallait pas que Gothe puisse se douter qu'il s'agissait d'un piège. Bolan devait travailler à l'instinct. Et son instinct venait de lui souffler qu'il était temps pour lui de mettre en scène un petit incident.

Il avait été vu à la plage. Très bien. À présent, il devait se faire remarquer un peu partout dans l'établissement. Attirer l'attention d'un des membres du personnel. Et prier pour qu'il passe un coup de fil à Gothe.

Il entra dans le hall et prit l'ascenseur jusqu'au deuxième étage, où se trouvait sa chambre. Il laissa le couteau fermant Spyderco Chinook accroché à son maillot de bain alors qu'il ôtait celui-ci et il les jeta tous les deux sur le lit. Dans sa serviette de bain, il portait un petit pistolet automatique calibre .32 dans un holster Thunderwear, spécialement conçu pour se porter sous la ceinture. Il laissa aussi tomber la petite arme sur le lit et alla prendre une douche.

Une dizaine de minutes plus tard, il enfilait un short cargo kaki et un T-shirt blanc. Le Chinook fut transféré dans le short, puis le Guerrier s'agenouilla pour regarder sous le lit.

Les deux pistolets se trouvaient là où il les avait laissés. Le Beretta 93-R et le Desert Eagle, ses armes standard. Quand il ne les portait pas, le premier sous l'aisselle et le second à la hanche, il se sentait à moitié nu. Mais, ici, il jouait un rôle où les deux pistolets n'avaient pas leur place. Il était Mike Benedict, mercenaire itinérant qui avait connu Jaime Pacheco en Colombie et l'avait récemment aidé à assassiner le super-intendant de la Police du Costa Rica. Un homme dans cette situation ne prenait pas le risque de se faire attraper avec une arme à feu. Du moins, s'il avait une once de bon sens. C'était pareil dans le monde entier : quand un flic se faisait tuer, cela tournait à l'affaire personnelle, pour ses collègues ; et les policiers costariciens saisiraient le premier prétexte pour tuer, plutôt qu'arrêter, le meurtrier de leur super-intendant.

Un mercenaire laisserait donc ses flingues chez lui, dans ces conditions. Sans pour autant sortir sans aucune arme. Les couteaux étaient une tout autre histoire. Surtout dans les pays d'Amérique

centrale.

Le double harnais de chez Survival Sheath Systems était utilisé par les Rangers de l'armée américaine, à Fort Benning. Si la version des Bérêts Verts était dessinée de façon à accueillir une grande lame d'un côté et un tomahawk de l'autre, celui qu'il venait de sortir de son sac, toutefois, était une version customisée pour deux couteaux, adaptée à des situations comme celle dans laquelle il se trouvait. Sous son bras gauche, à la place qu'occupait généralement le Beretta, serait suspendu un couteau de chasse surnommé le « Szabowie ». De l'autre côté, destiné à sa main gauche, et afin de contrebalancer le poids du Szabowie, était rangé un Crossada de chez James Keating. Le Crossada faisait également une trentaine de centimètres de la garde à la pointe de la lame, laquelle avait un double tranchant.

Bolan avait déjà utilisé de nombreuses fois ce type d'armes. Mais ces deux-là, ensemble, constituaient ce qu'il y avait de mieux après un pistolet. Et dans un combat rapproché, elles étaient aussi mortelles.

Le Guerrier les mit en place. Les manches des gros couteaux pendaient juste au-dessous de sa ceinture. Il les cacha sous les pans d'une chemise hawaïenne, qu'il laissa ouverte afin d'avoir un accès plus rapide à ses deux lames.

Quelques minutes plus tard, il quittait l'hôtel, suivant tranquillement le trottoir jusqu'à un bâtiment adjacent à la réception. Il ouvrit la porte, entra et prit de plein fouet l'air glacé. Il faisait sombre, dans le bar de l'hôtel. Dès que ses yeux se furent accoutumés, il découvrit que l'endroit se scindait en deux salles. Dans celle où il venait d'entrer, des boxes couraient le long des murs et des tables occupaient presque tout l'espace restant, à l'exception d'une piste de danse. Le bar s'étirait sur sa gauche, avec, derrière le comptoir, une porte donnant probablement sur la cuisine et le restaurant. À mesure qu'il s'habitua à la pénombre, il vit plusieurs couples, dans les boxes. Ils avaient tous l'air américain, ou au moins anglophone. Il n'y avait pas beaucoup de monde : on était en plein milieu d'après-midi, et les clients étaient plutôt occupés à des activités de plein air.

Bolan alla se percher sur un tabouret, au bar. Il y avait une autre porte, sur le mur opposé, à travers laquelle filtraient des rires et de la musique pop latino. Les voix qu'il entendit parlaient espagnol.

Un type portant une veste blanche, ainsi qu'une perruque de mauvaise qualité, franchit la porte de la cuisine et vint se tenir derrière le comptoir.

— Je peux vous servir quelque chose, monsieur ? demanda-t-il.

— Une bière.

— DosEquis, Tecate ou...

— La Tecate fera l'affaire, coupa Bolan.

L'autre alla s'affairer et rapporta peu après une chope de bière, avec

du sel sur tout le bord et un quartier de citron vert accroché sur le côté. Bolan but une gorgée, avant de se tourner vers la salle.

Même s'il doutait qu'une véritable ségrégation s'exerce ici, il était évident que la salle où il se trouvait avait les faveurs des touristes. Les gens du coin, eux, devaient plutôt se rassembler dans celle d'où parvenait la musique. Le Guerrier sirota sa bière, tout en observant les couples dans les boxes. Il y avait aussi deux jeunes femmes seules, à une table, ainsi qu'un jeune mâle, visiblement à l'affût, assis tout seul de l'autre côté de la salle.

Bolan termina sa bière et en commanda une autre. Jusque-là, aucun membre du personnel n'avait fait attention à lui, il en était à peu près certain. Tout ça ne menait nulle part. Pour que le plan que Pacheco et lui avaient mis au point fonctionne, il fallait absolument que Gothe ait vent de sa présence dans l'hôtel.

Aussitôt que la Tecate se fut matérialisée devant lui, Bolan s'en empara et il descendit de son tabouret pour rejoindre l'autre salle. Il fut surpris d'y découvrir plus d'une vingtaine de clients, tous sud-américains, avec une nette majorité d'hommes. Tout le monde leva les yeux. Et personne ne sembla particulièrement heureux de le voir.

Bolan se fraya un chemin à travers les tables, passant notamment à hauteur d'un type passablement éméché assis en compagnie d'une femme à la beauté remarquable. L'alcoolisé voulut lui glisser quelque chose à l'oreille, mais elle le repoussa de la main, une expression ennuyée sur le visage. Cette expression disparut quand elle leva les yeux sur Bolan.

Le Guerrier trouva un box libre, dans un coin, et il s'y installa, le dos au mur. Dans le box voisin, un vieil homme somnolait. Sa tête dodelinait et ses yeux étaient fermés, ou presque. Si le box suivant était vide, celui d'après était occupé par quatre hommes qui auraient pu jouer comme figurants dans un film de gangsters mexicain. Des moustaches tombantes assez longues, des visages mal rasés et des vêtements qu'ils devaient porter depuis quelques jours. Les deux qui faisaient face à Bolan le fixèrent d'un regard froid.

L'Exécuteur fit mine de ne pas les remarquer. La dernière chose dont il avait besoin, c'était d'un accrochage avec les malfrats du coin.

À moins que...

L'idée s'imposa à lui avec la délicatesse d'un coup de marteau. À l'évidence, le rôle qu'il incarnait jusque-là était trop en deçà. Or, quoi de mieux pour attirer l'attention qu'une bonne vieille bagarre ? Il n'avait aucune envie de s'en prendre à des innocents, mais les deux hommes qui ne cessaient de le reluquer ressemblaient à tout sauf à des enfants de chœur.

Quelques bosses et ecchymoses ne leur feraient pas de mal.

L'Exécuteur prit une nouvelle gorgée de bière et promena son regard

à travers la salle. Et, de nouveau, ses yeux croisèrent ceux de la jeune femme. Le poivrot qui lui tenait compagnie avait renoncé à lui glisser des mots doux à l'oreille. Il était affalé sur la table, la tête posée sur ses bras croisés.

Quand la femme s'aperçut qu'elle avait attiré l'attention de Bolan, elle lui sourit et lui envoya un baiser.

Le Guerrier réprima un rire. Il y avait mille façons de provoquer une bagarre, dans un bar, mais celle-ci était un classique du genre. Il répondit au sourire de sa conquête.

Elle n'attendit pas une minute de plus pour se lever et se diriger vers son box. Le poivrot leva brusquement la tête, surpris, tâchant sans doute de se rappeler où il se trouvait, ce qui se passait, voire même qui il était. Ses yeux vitreux tentèrent de suivre la jeune femme, et il dut la retrouver alors qu'elle se glissait dans le box de Bolan et lui posait une main sur la cuisse.

— Salut, dit-elle.

— Salut, répondit-il.

Il l'étudia rapidement. Elle était plus jeune qu'il l'avait pensé. Et encore plus jolie. Il y avait chez elle assez peu de cette dureté et de cette fatigue qui marquent l'expression des prostituées au fil des années. Il se dégageait de son corps un agréable parfum de savon et d'eau de toilette. Elle avait d'immenses anneaux en or aux oreilles. Elle avait les mêmes pommettes hautes que nombre de femmes costariciennes. Son teint, toutefois, était plus clair que celui du visage tanné par le soleil de Bolan.

— Je m'appelle Rocio, dit-elle.

— Mike.

— Mike et Rocio... Ça va bien ensemble, non ?

Elle battit des cils, et son sourire se fit plus séducteur.

— Tu cherches de la compagnie, Mike ? demanda-t-elle.

— C'est possible, répondit Bolan.

Du coin de l'œil, il surveillait la table de la jeune femme, et il vit le poivrot se redresser tant bien que mal. Le type tituba vers le coin de la salle, trop bourré pour laisser paraître de la colère. Quelque part, malgré son cerveau imbibé d'alcool, il devait se rappeler qu'il était un homme, et qu'on lui avait appris qu'un homme ne se laissait pas piquer sa femme par un autre. Mais le cœur n'y était pas vraiment.

Bolan fronça les sourcils quand il le vit trébucher contre une chaise, tomber sur un genou, puis batailler pour se relever. Jamais il ne pourrait tirer quelque chose de lui. Il allait devoir trouver un autre moyen d'attirer l'attention.

Se tournant vers Rocio, il fit remarquer :

— J'ai l'impression que ton petit ami voudrait que tu reviennes.

— Ricky n'est pas mon petit ami. C'est un ivrogne. Je préfère être

avec vous.

Les yeux brillants, Rocio regarda Ricky s'approcher d'eux en zigzaguant. Deux hommes étaient sur le point de se battre pour elle, et cette idée semblait l'exciter au plus haut point.

Finalement, le dénommé Ricky arriva à leur table, à laquelle il se retint des deux mains. Il balbutia quelques paroles incohérentes. Bolan n'était même pas sûr qu'il s'agissait d'espagnol.

— Laisse tomber, lui dit le Guerrier. Ou bien assieds-toi avec nous et je te paye un verre.

L'autre marmonna. Puis, à une vitesse ridicule, il amena son bras derrière lui et son poing, comme dans un film au ralenti, se dirigea vers le visage de Bolan.

Le Guerrier l'intercepta au vol.

— Retourne à ta table, Ricky.

Et il laissa tomber le poing du poivrot.

L'autre ne se découragea pas pour autant. Mais il prit tellement d'élan, cette fois, qu'il tournoya sur lui-même, perdit son équilibre et alla s'écrouler sur la table la plus proche. Les deux clients installés là furent éclaboussés de bière.

Ils se levèrent aussitôt en lui renversant la table dessus et firent face à Bolan.

Au même moment, les quatre malfrats assis dans leur box se levèrent d'un seul mouvement.

Bolan les imita. C'était plus qu'il n'en demandait. Une petite bagarre aux poings ne ferait pas plus de blessés qu'il n'était nécessaire, et assez de raffut pour remonter jusqu'aux oreilles du propriétaire de l'endroit.

Sauf que les autres ne semblaient pas vouloir en découdre simplement avec les poings. Dans plusieurs mains, il vit brusquement étinceler la lueur glacée de l'acier.

Les règles du jeu venaient de changer à la vitesse grand V. L'un des malfrats, pourvu d'un gros ventre qui débordait par-dessus sa ceinture et tendait une chemise bleue délavée pleine de taches de sueur, fut le premier à partir de l'avant. Il puait la bière et la transpiration. Il tenait un poignard à la lame très effilée.

— Tu penses que tu peux t'en sortir, face à nous tous, gringo ? interrogea-t-il.

— Je pense, oui. En fait, j'en suis même sûr.

La réponse prit l'autre crétin de court.

— Tu sais qui je suis ?

— À première vue, je dirais un gros lard avec un couteau.

Le sourire malfaisant du gros se transforma en un rictus rageur.

— Dites-lui qui je suis ! lança-t-il par-dessus son épaule.

Un grand type maigre comme un clou s'avança.

— C'est Manuel Antonio Montoya, annonça-t-il d'un ton étudié. Le

plus redoutable des combattants de la péninsule d'Osa.

L'Exécuteur ne put réprimer un sourire en entendant la tirade, qui avait dû être répétée un certain nombre de fois. On se serait cru dans une cour de récréation.

— Heureusement que je ne suis pas de la péninsule, observa Bolan. Parce que, dans ce cas, je n'aurais pas une chance, j'imagine.

Montoya poussa un grognement.

— Parce que tu penses que tu as une chance, là, gringo ? lâcha-t-il.

— Ce que je pense, c'est que si tes playmates et toi vous ne rangez pas tout de suite vos joujoux, je risque de perdre mon calme.

Le visage de la brute s'empourpra violemment. Les autres laissèrent échapper des petits soupirs abasourdis. Le gros ne devait pas avoir l'habitude qu'on lui parle comme ça.

— Vide tes poches, gringo, fit-il entre ses dents serrées. J'ai pas envie qu'il y ait du sang sur le fric qui sera bientôt à moi.

L'Exécuteur sourit de nouveau.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie, Manuel ?

La question était si déplacée qu'elle déstabilisa Montoya.

— Il tue les gens, répondit celui qui se trouvait à côté de lui.

Difficile pour Bolan de savoir si c'était la vérité ou du bluff. Il baissa les yeux vers Rocio, qui le fixait avec nervosité. Elle hocha la tête. Il n'y avait plus la moindre lueur d'excitation dans les yeux de la jeune femme. Son petit jeu était en train de virer à l'aigre.

— Manuel..., commença-t-elle en se tournant vers Montoya.

— Ta gueule ! hurla-t-il. Sinon, je te coupe la langue quand j'en aurai fini avec le gringo !

Il revint à l'Exécuteur.

— Je te laisse encore une chance de vider tes poches. À toi de décider ce que tu veux garder : ton fric, ou tes *cojones*.

— Fais ce qu'il te demande, je t'en prie, dit Rocio à Bolan d'un ton implorant.

Bolan ignore son intervention. Sans quitter Montoya des yeux, il secoua la tête.

— Je crois que je vais tout garder, dit-il.

Et croisant soudain les mains devant lui, il se retrouva avec le Szabowie dans la main droite et le Crossada dans la gauche.

Un même hoquet de stupeur échappa aux hommes quand ils découvrirent les lames. Elles étaient assez impressionnantes pour que les deux types de la table voisine laissent échapper leurs propres couteaux et disparaissent.

Un voile d'indécision tomba un instant sur le visage de Montoya. Pour Bolan, cela ne faisait plus aucun doute : Rocio avait dit vrai. L'autre était un tueur doublé d'un sadique. Mais, comme beaucoup de types dans son genre, c'était aussi un lâche. Cela se lisait dans ses yeux.

L'autre se tourna vers un de ses hommes, presque aussi grand et baraqué que Bolan. Il avait un gros couteau de chasse à la main.

— Jorge, règle-moi ça tout de suite, ordonna Montoya. Je n'ai pas envie de perdre mon temps avec lui.

Une lueur mauvaise éclaira le regard du type tandis qu'il s'avavançait, légèrement courbé.

Bolan ne bougea pas.

Jorge commença d'effectuer un demi-cercle, sur sa droite, puis sur sa gauche. Il souriait, ravi, révélant des rangées de dents irrégulières. Il tenait son couteau de la main droite, assez bas. Il fit aller sa lame vers l'avant, à plusieurs reprises, pour titiller Bolan, mais le Guerrier restait immobile.

— Hé, Manuel, lança Jorge, peut-être que je vais moi-même lui couper les *cojones* et les donner à bouffer à mon chien !

Quelques rires fusèrent, mais le cœur n'y était pas. Ils trahissaient de la nervosité plutôt que de l'hilarité.

Finalement, Jorge avança le pied droit et décrivit un grand geste avec son couteau. Bolan interposa le plat du Szabowie, et le choc de l'acier contre l'acier retentit dans tout le bar. L'Exécuteur fit un pas de côté, puis para vers le bas avec le Crossada alors que Jorge revenait à l'offensive avec un mouvement par en dessous. Cette fois, quand les deux lames entrèrent en collision, le Guerrier fit légèrement glisser le Crossada vers l'avant, emprisonnant la lame dans la garde ciselée du couteau de son adversaire. Il tordit l'impressionnante dague, et l'acier de qualité moyenne de Jorge cassa net. L'autre se retrouva avec une arme réduite de moitié.

L'humiliation le rendit fou et il perdit tout contrôle. Avec un rugissement, il s'élança vers l'avant, agitant sa lame écourtée dans tous les sens. Bolan recula de deux pas, puis se baissa brusquement. Un instant, le couteau de chasse mexicain parut figé. Jusqu'à ce que Jorge pousse soudain un hurlement de bête en même temps qu'apparaissaient deux blessures – une sur le dos de son poignet, l'autre à l'articulation du coude. Une fraction de seconde s'écoula avant que le sang commence à jaillir, un infime laps de temps durant lequel Bolan entrevit le blanc de l'os à vif dans les entailles.

Les deux geysers de sang firent jaillir un nouveau cri des poumons du pourri. Son couteau tomba par terre tandis qu'il reculait, horrifié. Sa main gauche se porta à hauteur de son bras droit, avant d'interrompre son mouvement, comme si ce qui restait du bras était trop sacré pour qu'il y touche. Les yeux écarquillés, il fixa l'Exécuteur avec incrédulité.

— Je suggère une pression directe et une visite chez le médecin le plus proche.

Jorge n'était pas le seul à être horrifié. Les autres commencèrent à reculer, en silence. Puis l'un d'eux rangea son couteau dans sa gaine, se

tourna et gagna la porte. Ses copains ne tardèrent pas à l'imiter. Bientôt, il ne resta plus que Bolan, Rocio et Montoya dans la salle.

Montoya se laissa tomber à genoux en même temps qu'il lâchait sa dague.

— J't'en prie, bredouilla-t-il. Je savais pas... je savais pas...

— IU ne savais pas quoi ? Que je n'étais pas une proie facile ? C'est ça que tu veux me dire ?

— Je ne voulais pas...

L'Exécuteur leva le Crossada au-dessus de la tête de Montoya, qui suivit la lame des yeux.

— Non ! hurla-t-il.

L'Exécuteur tourna le Crossada au tout dernier moment. C'est le plat de la lame qui atteignit Montoya entre les yeux, le mettant KO pour le compte.

Bolan marcha jusqu'au comptoir, y récupéra un torchon et essuya les deux couteaux avant de les remettre en place, sous sa chemise. Il avait fait ce qu'il voulait faire. Et il avait la quasi-certitude que l'incident remonterait jusqu'à Gothe.

Alors qu'il quittait le bar, le Guerrier entendit des pas derrière lui. Il jeta un coup d'œil derrière son épaule et vit Rocio qui le suivait. Elle paraissait à la fois choquée, apeurée et aussi intriguée.

Bolan poursuivit son chemin et rejoignit le bâtiment où se trouvait sa chambre. Quand il atteignit la porte de l'hôtel, la jeune femme se trouvait à son côté.

CHAPITRE III

Francisco Gothe pressa plus fortement l'écouteur du combiné contre son oreille.

— *Tu pourrais m'expliquer ?* explosa-t-il.

— Il n'y a pas grand-chose à dire de plus, lui répondit Benito, à l'autre bout de la ligne. Ça s'est terminé alors que ça avait à peine commencé. Mais je peux vous assurer que l'homme était américain. Je ne le connais pas, et pourtant il y avait quelque chose de vaguement familier, chez lui...

Gothe hocha la tête. Il n'en dit rien, mais il savait précisément pourquoi le barman de l'hôtel avait l'impression d'avoir déjà vu ce type. Le gringo avait de bonnes raisons de lui être familier : sa silhouette et son visage – masqué par des lunettes de soleil et la visière d'une casquette de base-ball – étaient apparu d'innombrables fois sur toutes les chaînes de télévision depuis l'assassinat de Toledo. Comme des millions de téléspectateurs, Benito l'avait vu en train de tirer sur Toledo, puis vers l'homme qui tenait la caméra vidéo.

— Merci, Benito, lui dit Gothe. Tu auras une petite surprise, sur ta prochaine fiche de paye.

— Merci, patron, répondit le barman avec excitation. Mais ça n'est pas nécessaire. Cela fait partie de mon job. Et travailler pour vous est un honneur.

Gothe fit la grimace en écoutant ces flatteries éhontées. Avec l'âge, il devenait de plus en plus irritable et se montrait de moins en moins patient avec ce genre de manifestations. Il décida de donner une leçon à Benito.

— Eh bien, si tu insistes... Je te verserai ton salaire habituel. Accepte quand même mes remerciements pour ton travail, d'accord ?

Il y eut un blanc, sur la ligne. Jusqu'à ce que Benito demande d'une voix tout juste audible :

— Je vous en prie, patron. Mais si vous pensez que je le mérite, un peu de... d'argent en plus n'est jamais en trop.

— Alors, tu auras droit à ta récompense, dit Gothe. Mais, Benito... ?

— Oui, patron ?

— La prochaine fois, un simple merci suffira, d'accord ?

— Je comprends, Don Francisco.

Gothé entendit l'autre raccrocher précipitamment, craignant sans doute de perdre encore sa petite récompense. Il raccrocha à son tour. Il n'en était pas sûr à cent pour cent, mais il soupçonnait fortement que l'homme qui avait fait du grabuge dans le bar de l'hôtel et celui que Pacheco avait employé pour l'assassinat de Toledo étaient une seule et même personne.

Si c'était le cas, il avait un problème.

Pourquoi cet abruti n'avait-il pas quitté le pays ? Parce qu'il craignait de franchir la frontière ? S'il avait bien choisi de rester au Costa Rica, il aurait pu garder profil bas jusqu'à ce que les choses se tassent. Une bagarre dans un bar risquait d'attirer l'attention de la police, et tous les flics n'étaient pas à la solde de Gothé. En plus, avec une affaire aussi publique et personnelle que le meurtre de Toledo, beaucoup de choses pouvaient changer. Certains des policiers à sa botte pouvaient soudain décider de changer de camp.

Le boss mafieux observa son visage dans le miroir qui se trouvait derrière le bar. Il se faisait vieux, il était bien obligé de l'admettre. Et il était fatigué. Fatigué de toute cette pression, de tous ces problèmes. Il ne retirait plus la moindre excitation de ses activités. Elle ne fonctionnait plus, la pompe à adrénaline qui lui avait jusque-là permis de traverser les moments de crise. Il n'éprouvait plus que du stress, maintenant.

« Tu as assez d'argent, songea-t-il en fixant son regard ridé. Ou, du moins, cela arrivera bientôt. Il est temps que tu te retires. »

Quel serait le pire scénario ? Que se passerait-il si l'Américain de l'hôtel était bien celui de Pacheco, et si les flics s'intéressaient à lui, avant de l'identifier comme un des assassins de Toledo ? Cela faisait pas mal de « si », d'accord, mais tout de même.

Pacheco l'avait assuré que son copain n'en savait pas assez pour mener la police jusqu'à lui. Il était tout de même permis d'imaginer que les informations qu'il leur donnerait éventuellement s'ajouteraient à d'autres, à des éléments dont ils disposaient déjà, et que la somme de tout cela les mènerait jusqu'à Gothé...

Ce serait un désastre dont il n'avait pas besoin, surtout en cette période de sa vie. Rien ne devait être laissé au hasard.

Il souleva le combiné du téléphone posé sur le comptoir et composa le numéro du Baraquement, le bâtiment où vivait sa garde noire. Mantana répondit à la seconde sonnerie.

— Je veux te voir tout de suite, dit Gothé. Amène Lima et Pacheco avec toi.

Et il raccrocha sans attendre de réponse.

Moins d'une minute plus tard, on frappait à la porte de son bureau.

— Entrez !

Les trois hommes firent leur apparition et le boss leur fit signe de s'asseoir. Il se tourna sur son tabouret pour s'adresser à Pacheco.

— Je viens de recevoir des nouvelles qui me contrarient.

Pacheco fronça les sourcils.

— Lesquelles, monsieur ? Est-ce que je peux vous aider ?

Pour la énième fois, Gothe se félicita d'avoir choisi ce jeune homme. Son premier réflexe était d'agir. Peut-être ce désir était-il dicté par son intérêt personnel plus que par la loyauté, mais au moins ne s'était-il pas mis à s'agiter nerveusement sur son siège – comme Lima et Mantana. Aux yeux du mafieux, cela signifiait que Pacheco n'avait rien à lui cacher.

— Un Américain, un balèze à ce qu'on m'a dit, a été impliqué dans une bagarre, dans le bar d'un de mes hôtels, expliqua-t-il. Il me fait beaucoup penser à ton copain, ce... Benedict. Quel était son prénom, déjà ?

— Mike. Enfin, c'est celui qu'il m'a donné.

Gothe haussa les épaules.

— Tu pourrais me le décrire ? On ne fait que le deviner, sur la vidéo.

— Un balèze, comme vous l'avez dit. Très musclé. Brun, les traits marqués d'un type qui a mené une vie dure.

— Ça ressemble beaucoup à la description que le barman m'a faite. Il a dit aussi qu'il avait vu notre homme sur la plage. Ton Benedict a-t-il des... marques distinctives ?

Gothe nota une légère hésitation chez Pacheco. Bien. Cela prouvait encore une fois combien ce jeune type était intelligent. Il avait déjà compris où la conversation les menait, et il était partagé, pour ne pas dire déchiré. Il était sur le point de passer un nouveau test de loyauté à la Famille.

Il répondit enfin :

— Il a été blessé de très nombreuses fois. Il doit être couvert de cicatrices.

Gothe réprima avec peine son envie de sourire.

— Si c'est bien ton copain, observa-t-il, il ne s'est pas inscrit à l'hôtel sous le nom de Mike Benedict.

— Il n'aurait pas fait ça après l'assassinat de Toledo, observa Pacheco. Vous savez quel nom il a utilisé ?

Ce fut à Gothe d'hésiter. Il avait demandé à Pacheco de lui décrire l'Américain, plutôt que de le faire lui-même, puis de demander confirmation. Il avait agi ainsi pour empêcher Pacheco de rejeter n'importe quelle description afin de protéger son ami. À présent, il avait décidé d'essayer une autre stratégie.

Un nouveau test.

— Il s'est inscrit sous le nom de Michael Blanski, dit-il.

Une expression attristée apparut sur le visage de Pacheco, qui secoua la tête.

— Il utilisait parfois ce pseudo, en Colombie.

Il marqua une nouvelle pause, sembla réprimer un soupir et ajouta :

— C'est lui.

Gothé se sentit vraiment désolé pour son nouveau protégé.

— C'est parfois difficile dans le boulot qui est le nôtre, dit-il. Il nous arrive de devoir prendre des décisions – des décisions qui n'ont rien d'agréable. Mais tu as pris la bonne.

Pacheco avait baissé les yeux, et Gothé attendit un instant avant de poursuivre.

— Tu sais ce qu'il faut faire, n'est-ce pas ?

Lentement, Pacheco leva les yeux.

— J'ai mené de belles batailles avec cet homme, dit-il. Mais oui, je sais ce qu'il faut faire.

— Et tu es prêt à le faire ?

Un fugitif éclair de peur traversa les yeux de Pacheco. Puis il se tourna vers Lima et Mantana.

— Je préférerais que ce soit l'un d'eux qui soit chargé de cette mission.

— Bien sûr que tu préférerais ! répliqua Gothé d'une voix dure. Mais si je te donne l'ordre de régler toi-même ce problème ?

Il n'y eut pas d'hésitation, cette fois. Jaime Pacheco le regarda droit dans les yeux et dit :

— Je lui collerai deux balles dans la tête, puis je lui trancherai la gorge, pour m'assurer qu'il est bien mort. Mais seulement si vous me l'ordonnez. Cet homme est mon ami.

Cette réponse surprit Gothé, qui hocha la tête. Il songea à la manière dont le jeune homme avait répondu à ses questions, un peu plus tôt. Il ne voulait pas lâcher son ami. Mais qui le voudrait ?

— Je crois que tu as déjà passé tous les tests de loyauté nécessaires, déclara-t-il, et il vit alors distinctement le soulagement dans les yeux de Pacheco.

Il se tourna vers le canapé.

— Mantana se chargera de la question.

Un sourire mauvais se forma sur les lèvres du flingueur.

— Avec plaisir, dit-il en se tournant vers Pacheco, l'air triomphant. Et je n'aurai pas besoin d'engager quelqu'un pour m'aider à faire le boulot.

Pacheco évita son regard.

— Occupe-toi de ça tout de suite, ordonna le boss avec un geste de la main vers la porte. Lima et toi vous pouvez disposer, maintenant. Je veux que demain, à la même heure, ce Benedict – ou quel que soit son nom – soit aussi mort que Ricardo Toledo.

Les deux hommes se levaient quand Gothe eut soudain une idée.

— Attendez !

Il repassa derrière le bar et prit sur une des étagères l'étui en cuir que Pacheco avait récupéré sur le corps du super-intendant.

— Je comptais garder ça en souvenir, mais je pense que ce serait mieux que vous le laissiez sur le cadavre de Benedict. Les flics seront ravis de le retrouver.

Il lança le porte-cartes à travers la pièce, et Mantana le récupéra. Les deux hommes quittèrent le bureau sans un mot.

Goth fit signe à Pacheco de le rejoindre et de s'asseoir sur un des tabourets du bar.

— Qu'est-ce que je te sers ?

— Campari. Avec du soda, s'il vous plaît.

Rapidement, le boss remplit à moitié deux verres de Campari, avant d'ajouter un trait de soda avec un siphon. Il les posa sur le comptoir, qu'il contourna pour venir s'asseoir à côté de Pacheco.

— Il faut qu'on parle, tous les deux. J'ai des projets, pour toi. De gros projets.

Le sourire du jeune homme s'élargit un peu plus.

— Je m'en doutais un peu, avoua-t-il. Vos hommes disent que vous allez vous retirer bientôt.

Goth leva son verre et goûta une gorgée de son Campari.

— C'est la vérité. Et alors ? s'exclama-t-il en dévisageant Pacheco. Tu ne cherches pas à me dissuader ? Tu ne me dis pas : « Voyons, patron, vous êtes encore jeune, en pleine santé ! Il vous reste plein de bonnes années devant vous ! » Tu ne me dis pas ce genre de trucs ?

Pacheco rit de bon cœur.

— Vous me croiriez ?

— Non, reconnut Gothe en riant avec lui. Mais Mantana ou Lima, eux, ne se gêneraient pas.

— Encore faudrait-il qu'ils y pensent.

Goth leva son verre, comme pour porter un toast.

— Bien vu, dit-il. Je suis entièrement d'accord avec toi.

Il reposa son verre.

— C'est la raison pour laquelle j'ai besoin de quelqu'un d'autre pour prendre en charge mes affaires. Quelqu'un en qui j'aie confiance et que je ne sois pas obligé de surveiller en permanence pour m'assurer qu'il ne fout pas tout en l'air – qu'il dirige correctement les affaires, ne se fait pas repérer par les autorités et ne me vole pas.

— Autant rester, dans ces conditions, remarqua Pacheco.

— Tu as sans doute raison, mais j'aimerais bien avoir ton analyse de la situation.

Le jeune homme ferma les yeux quelques secondes, comme pour réunir ses pensées, puis se lança :

— Lima et Mantana ne chercheront jamais à vous doubler, déclara-t-il. Pas par honnêteté, mais parce qu'ils vous craignent. Aucun d'eux n'a le moindre sens des affaires, selon moi. Pour tout dire, je pense qu'en moins d'un mois, ils se retrouveraient derrière les barreaux – et vous récolteriez pour votre part plusieurs mandats d'arrêt.

Gothe secoua la tête et gloussa.

— Je crains que ce soit exactement ça, approuva-t-il. Ils sont suffisamment malins pour ne pas me voler... mais pas assez pour diriger la Famille en mon nom. Or, j'ai besoin d'un homme qui soit à la fois digne de confiance et intelligent.

Pacheco but une gorgée de Campari.

— Quelqu'un qui continue de gérer vos affaires pendant que vous serez tranquillement allongé sur une plage, en compagnie d'une volée de jolies filles ?

— Une ou deux suffiront, affirma Gothe en riant. Comme je l'ai dit, je me fais vieux.

Son ton se fit soudain grave.

— Je vais laisser Mantana et Lima rester dans le coup pour l'instant. Il est préférable pour nos projets qu'ils espèrent reprendre le flambeau à ma retraite.

— Une sage décision, commenta Pacheco.

Le boss était à peu près certain que le jeune homme avait noté son emploi de l'expression « nos projets » et non « mes projets ». Il le regarda bien en face.

— Une fois que je serai parti, ce sera à l'homme que je mettrai en place de décider quoi faire de Mantana et Lima.

Les yeux de Pacheco dansèrent malicieusement.

— J'ai dans l'idée que cet homme saura comment se charger d'eux, dit-il.

Le vieux mafieux leva son verre.

— Buons à la santé de cet homme, ajouta-t-il. Car je pense que nous savons tous les deux qui il est.

* * *

L'Exécuteur n'était pas enchanté d'avoir Rocio dans ses pattes. Mais il ne savait pas trop comment s'en débarrasser. Elle était terrifiée par la perspective que Montoya la retrouve et la corrige pour se venger de la volée qu'il avait prise.

Bolan entendit un ronflement léger et jeta un coup d'œil vers la chaise longue voisine de la sienne. La jeune et séduisante Costaricienne était offerte au soleil, les yeux fermés derrière ses lunettes de soleil qui

avaient glissé sur l'arête de son nez.

Ils étaient venus s'installer dans une partie de la plage où il ne s'était pas encore aventuré. Le Guerrier l'avait choisie parce qu'elle permettait d'avoir un point de vue excellent sur la réception et les bureaux de l'hôtel. Le bâtiment était proche de la jungle, mais pas assez pour que quelqu'un y entre sans que Bolan s'en aperçoive. Rocio avait profité de l'endroit pour retirer le haut de son Bikini.

La jeune femme l'avait suivi dans sa chambre après l'incident avec Manuel Montoya et ses sbires. Elle refusait de rester seule, craignant que la brute passe sa colère sur elle dès qu'il aurait repris connaissance. Ses appréhensions n'avaient rien d'infondé, le Guerrier en était conscient. Elle avait été impliquée dans l'affrontement, quoique très vaguement, et un lâche comme Montoya était du genre à retourner contre elle toute sa colère si jamais il la voyait. Bolan avait donc accepté sa présence. De toute façon, ce n'était pas du tout désagréable et, aux yeux des autres, un refus aurait paru suspect.

Elle ouvrit les yeux alors qu'il était encore une fois en train de scruter les environs. Elle se méprit sur ses motifs véritables.

— Je ne pense pas que Manuel reviendra tant que tu es là, dit-elle.

Bolan décida de ne pas la dissuader. Il tenait là un excellent alibi pour être perpétuellement à observer autour de lui.

— On n'est jamais trop prudent, remarqua-t-il.

— D'accord, mais Manuel a vu à qui il avait affaire. Jamais il ne t'affrontera d'homme à homme. C'est peut-être un tueur, un minable, une ordure, mais il n'est pas complètement stupide.

Comme elle n'obtenait aucune réaction, elle changea de sujet.

— Et si tu me parlais de toi ?

Bolan haussa les épaules.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Et toi ? Qu'est-ce que tu fabriquais avec ces poivrots, hier ?

— Normalement, je travaille dans l'autre salle. Avec les touristes. Et l'argent. Mais il n'y avait vraiment rien à faire, hier, alors j'ai changé, pour boire un verre.

Elle se mit à rire.

— *Ta* savais que les boissons coûtent deux fois plus cher dans la salle des touristes ?

— Non. Mais ça ne m'étonne pas.

— Ne me pose surtout pas la question qui te brûle les lèvres.

— Laquelle ?

— Est-ce que je coûte deux fois plus cher dans la salle des touristes ?

Le Guerrier secoua la tête.

— Je n'y avais pas pensé.

— Admettons. Je vais quand même te le dire. En fait, je ne travaille pas dans l'autre salle. Ils n'ont pas de fric. Et ils sont tous du même

acabit que Montoya. Les pires hommes que la Péninsule ait à offrir.

Ils restèrent silencieux quelques minutes. Les yeux tournés vers l'océan, Bolan songea qu'il aimait bien Rocio. Il espérait franchement qu'elle ferait partie de celles, rares, qui parvenaient à s'extraire du business qui la faisait vivre. Il espérait aussi que cela arriverait avant qu'elle s'endurcisse trop, avant qu'elle perde cette étincelle qu'il trouvait si attirante.

Roulant sur le dos, elle ferma les yeux et se tut.

L'Exécuteur, lui, continua de surveiller discrètement les alentours. Il faisait particulièrement attention aux voitures qui allaient et venaient autour du bâtiment de l'administration de l'hôtel. La plupart appartenaient à des clients, qui venaient s'enregistrer ou au contraire quittaient l'hôtel. Mais, de temps à autre, des hommes se montraient, seuls, restaient quelques minutes, puis s'en allaient. Bolan n'avait pas trop d'idée sur ce qu'ils trafiquaient, et à vrai dire il s'en foutait.

Le Guerrier avait d'autres problèmes plus immédiats. À commencer par les flingueurs commandités par Gothe pour le tuer. Ils allaient très bientôt se manifester.

À l'origine, ses projets consistaient à passer la journée sur la plage – aussi loin que possible des touristes innocents qui auraient pu se trouver dans la ligne de tir, si jamais les hostilités se déclenchaient. Mais que faire de Rocio ? S'il la laissait complètement tomber, elle pouvait se retrouver nez à nez avec Montoya. Et si elle restait avec lui, le ou les flingueurs de Gothe pouvaient aussi décider de la tuer. La meilleure solution consistait à la garder le plus longtemps possible à ses côtés, jusqu'à ce qu'il repère les signes d'une attaque imminente. Il se débarrasserait d'elle, alors, avec l'espoir que Montoya la laisserait tranquille jusqu'à ce que les choses se calment. À ce moment-là, ce minable ne représenterait plus qu'une menace négligeable.

Bolan se redressa dans sa chaise longue et laissa tomber une main sur le côté. Sous sa serviette, par-dessus sa chemise, il sentit l'acier du Beretta 93-R.

Le moteur d'une nouvelle voiture qui s'engageait dans l'allée attira son attention. Il regarda dans cette direction. Une voiture de police, noir et blanc, était stationnée juste devant l'entrée. Deux flics en uniforme en descendirent, puis entrèrent dans le bâtiment. Bolan était à peu près certain que cela n'avait rien à voir avec lui, ni avec ce qui s'était passé avec Montoya et ses hommes. D'abord, les deux flics ne semblaient absolument pas pressés – l'un d'eux était même en train de siffloter ; ensuite, des types comme Montoya n'allaient pas se plaindre à la police quand ils se prenaient une dérouillée. Par fierté, et probablement aussi parce les flics lui auraient ri au nez.

Bolan perçut un léger bruit de l'autre côté, et il tourna la tête vers la jungle. Un chien de race incertaine courait après une proie invisible –

un lézard peut-être. Le Guerrier se retourna vers l'hôtel, juste à temps pour voir les deux flics qui ressortaient, avec chacun une enveloppe blanche en main. De là à penser que l'hôtel était un des endroits que Gothe utilisait pour arroser la police, il y avait un pas que Bolan franchit sans se forcer.

Tout en observant les deux flics rejoindre leur véhicule, Bolan se demanda qui le boss du Costa Rica enverrait pour le descendre. Ce serait Lima, Mantana ou Pacheco lui-même. Si c'était Pacheco, ils auraient un problème et devraient trouver un plan de rechange. Vite.

La voiture de police partit. Il ne restait plus à Bolan qu'à espérer que les talents de persuasion de Pacheco étaient aussi efficaces que le prétendait Toledo. L'agent infiltré devait se débrouiller pour que, d'une façon ou d'une autre, ce ne soit pas lui qu'on charge d'éliminer l'Exécuteur.

Une heure passa, durant laquelle Rocio somnola tandis que Bolan continuait de surveiller le parking, la plage et la jungle. Il réfléchissait à la manière dont il allait pouvoir protéger Rocio dans les meilleures conditions, quand son cerveau enregistra soudain une nouvelle information. Il lui fallut un instant pour déterminer de quoi il s'agissait, et durant cet instant il se tourna vers la jungle, s'attendant à voir reparaitre le chien.

Mais il ne vit rien.

Et puis, l'idée fit son chemin, et il comprit de quoi il s'agissait. Une odeur étrange, portée par le vent léger qui soufflait. Une odeur qui n'était pas vraiment à sa place.

Une lotion après-rasage en provenance de la jungle.

Bolan se leva et réveilla Rocio.

— Il est temps d'y aller, dit-il en lui prenant la main.

Elle ouvrit les yeux.

— Je rêvais, murmura-t-elle. De toi.

Le Guerrier jeta un coup d'œil rapide vers la jungle, s'efforçant de paraître aussi naturel que possible.

— Allez, insista-t-il en lui tirant sur le bras pour l'obliger à se lever. Il faut partir, maintenant.

Il lui passa le bras autour de la taille alors qu'elle se rhabillait et commença à la guider vers l'hôtel. Il devait non seulement l'éloigner de la jungle, mais aussi de lui. Il ne craignait plus une balle de sniper – si un tireur s'était embusqué dans les arbres, il aurait déjà tiré. Il pensait plutôt que quelqu'un s'était approché de l'hôtel en passant par la jungle. Le flingueur attendait un moment bien précis. Probablement celui où le Guerrier rejoindrait sa chambre.

S'arrêtant soudain, il se tourna vers Rocio.

— Où est le magasin le plus proche ?

— Il y en a un ici, dans l'hôtel. Sinon, c'est à un kilomètre et demi.

Mais pour...

Bolan sortit de sa poche de pantalon un rouleau de billets, qu'il fourra dans la main de la jeune femme.

— Va nous acheter du vin. Prends du pain et du fromage, aussi, et...

Tu veux quel genre de vin ?

— Aucune importance, répondit vivement Bolan. Celui que tu préfères. Achète tout ce qui te plaira. Surtout, prends ton temps. J'aimerais me doucher et faire la sieste.

Rocio parut déconcertée, et aussi blessée.

— Mais je pensais que...

Bolan n'avait pas le temps de ménager la sensibilité de la jeune femme.

— Vas-y, dit-il en la poussant.

La fille fit quelques pas, avant de se retourner vers lui. Elle avait l'expression d'une fillette en colère.

— Tu... veux bien que je revienne, hein ?

Bolan n'avait pas envie de lui faire de mal, mais ce qui allait se passer risquait de lui être bien plus préjudiciable si elle restait à l'hôtel.

— Non, lui dit-il. Ne reviens pas. Tu es libre.

Il se détourna et se dirigea vers l'hôtel, sans se laisser le temps de voir l'expression de Rocio.

Franco Mantana avait treize ans quand il avait tué un homme pour la première fois.

Un soir, un type était entré chez eux au milieu de la nuit, avait dérobé la petite somme cachée dans la corbeille de fruits, sous l'évier, et il était en train de leur prendre un peu de nourriture quand Mantana s'était réveillé. En le voyant, l'autre lui avait refilé un coup de pied dans les couilles. Ça avait fait mal, mais ça n'avait pas arrêté Mantana. Il avait saisi l'arme la plus proche – une poêle à frire – et il avait tabassé le type. À mort.

Sa mère l'avait retrouvé à quatre pattes dans la cuisine, en train de vomir. Elle l'avait amené à la police, qui avait décidé que l'affaire relevait de la légitime défense. Puis la mère et le fils étaient allés du commissariat à l'église, où un prêtre avait entendu Mantana en confession, avant de lui dire en substance la même chose que les flics – le meurtre n'était pas un péché aux yeux de Dieu. Il n'avait fait que défendre la vie dont le ciel lui avait fait don.

Depuis, Mantana avait tué beaucoup d'autres hommes, et très rarement dans des situations de légitime défense – à moins de faire preuve d'une grande imagination. Lui trouvait toujours une manière de se justifier ainsi, car quelque chose s'était passé la première fois qu'il avait fait couler le sang. Il avait aimé ça. À présent, trouver une bonne raison de tuer un homme ne lui posait plus de problème.

Mantana marchait dans le couloir de l'hôtel avec autant d'assurance que si l'établissement lui appartenait, portant un plateau avec un seau à champagne dessus. Dans la poche de sa veste blanche, celle que portaient les employés de l'hôtel, se trouvait la clé magnétique qu'il avait obtenue à la réception. Et sous sa veste, coincé dans sa ceinture, il avait un 9 mm Kahr Arms, un pistolet ultra compact. Il n'avait aucune intention de l'utiliser, à moins d'y être obligé. Si tout se passait bien, il frapperait à la porte, saluerait l'Américain avec le sourire et lui annoncerait que la direction lui offrait cette bouteille de champagne. Puis il lui demanderait où il pouvait poser le seau. Mantana comptait sur son uniforme pour lui accorder la demi-seconde nécessaire afin de glisser dans le cœur de l'homme la baïonnette qu'il cachait sous le plateau.

Ce serait rapide et net. Avec un minimum de sang. Il n'aurait plus qu'à laisser le champagne, le seau et le mort dans la chambre, fermer la porte et disparaître.

Mais Franco Mantana n'avait pas survécu à la vie qu'il avait menée jusque-là en pensant que les choses se passaient toujours comme on l'espérait. Raison pour laquelle il avait sur lui une arme et la clé magnétique.

Le tueur s'arrêta devant la porte de la chambre et jeta un coup d'œil au petit œilleton qui se trouvait juste au-dessous du numéro. Il prit une profonde inspiration. Il n'était pas vraiment nerveux. Mais avec le soudain afflux d'adrénaline dans ses veines, il avait besoin d'oxygène. C'était exactement la même excitation qu'il avait éprouvée des années plus tôt quand il avait tué cet homme, sauf que ça ne le rendait plus malade. Aujourd'hui, c'était plutôt au niveau du bas-ventre que ça se passait. Il ne bandait quand même pas – et Mantana se refusait d'ailleurs à penser que ce qu'il éprouvait puisse être d'une manière ou d'une autre lié au sexe. Même s'il allait toujours rendre à visite à Regina, une pute, dès que possible après avoir tué un homme... C'était sa façon de célébrer un succès, voilà tout.

Il frappa doucement à la porte et attendit. Aucune réponse. Il frappa de nouveau, plus fort, sans plus de résultat. À la troisième tentative infructueuse, il fit porter tout le poids du plateau sur sa main droite, s'assurant que la baïonnette restait bien en place. Et de la gauche, il récupéra la clé magnétique dans sa poche et glissa la carte dans la serrure. Un voyant vert s'alluma en même temps qu'un cliquetis se faisait entendre.

Prudemment, prêt à se répandre en excuses et à affirmer qu'il avait l'intention de laisser le champagne sur la table, il entra. Les femmes de chambre n'étaient pas encore passées et le lit était défait. Il alla inspecter la salle de bains, vide aussi. Puis il s'approcha des portes-fenêtres coulissantes donnant sur la galerie qui faisait le tour de l'hôtel.

Elles étaient fermées de l'intérieur.

Alors qu'il se retournait vers la porte, une tache rougeâtre sur l'oreiller froissé attira son attention. Il se rapprocha, pensant d'abord qu'il s'agissait de sang. L'Américain avait-il été blessé lors de l'affrontement de la veille ? Si c'était le cas, le barman n'en avait rien dit. Mais en arrivant près du lit, il vit que ce n'était pas du sang. Du rouge à lèvres, plutôt.

Le gringo s'était donc trouvé une fille. Tant mieux pour lui. Mantana espérait qu'il avait passé un bon moment, car ce serait le dernier.

Il sortit de la chambre avec son plateau. Il reprit l'ascenseur et rejoignit la réception, passa derrière le comptoir, puis disparut dans les bureaux qui se trouvaient derrière. Leone Jimenez, le directeur du Santuario de Agua, était toujours là où Mantana l'avait laissé quelques instants plus tôt, à son bureau, et dans le même état – nerveux. C'était la première fois qu'il rencontrait ce type, mais il lui avait tout de suite déplu. À vrai dire, il détestait d'instinct tous les employés de Gothe occupant des postes importants au sein de ses activités légales. Tous savaient ce qui se cachait derrière cette façade, et tous coopéraient quand le légal et l'illégal se chevauchaient. Ce qui n'en empêchait pas certains, comme Jimenez, de détester les intrusions et de jouer les patrons blancs bleus quand Mantana ou Lima se pointaient. Ce genre d'hypocrisie mettait le tueur en rogne. Sans des hommes comme lui, ces abrutis n'existeraient même pas !

Il posa le plateau sur le comptoir et ferma la porte. Puis il entreprit de se déshabiller.

— Tout s'est bien passé ? interrogea Jimenez. Je veux dire... ce que vous aviez à faire ?

Mantana se tourna vers lui tandis qu'il remettait le bermuda et la chemise à rayures qu'il portait en arrivant.

— Il n'y a rien à nettoyer, si c'est ce que tu veux savoir.

Il finit de boutonner sa chemise et lança :

— Ne me pose plus de questions, d'accord ?

— Oui.

Et l'autre commença à pianoter nerveusement avec ses doigts sur le plateau de son bureau. Pour ajouter un peu à son malaise, Mantana le fixa dans les yeux tandis qu'il glissait sa baïonnette dans sa gaine, à sa ceinture, puis son petit pistolet de l'autre côté, sous sa chemise. Jimenez évitait consciencieusement son regard.

— Tu sais où il est ? lui demanda soudain Mantana.

— Qui ?

L'irritation du pourri monta encore d'un cran.

— Tu sais très bien de qui je parle. Ne fais pas le mariole. Hier deux gus au lieu d'un n'est pas un souci, pour moi.

La mâchoire de Jimenez parut se décrocher.

— M. Gothe sera...
— M. Gothe s'en fout ! coupa Mantana. Je t'ai posé une question.
— Je n'ai pas vu l'homme que vous cherchez depuis son arrivée à l'hôtel.

Mantana ignorait s'il devait ou non le croire. Mais il aurait plus vite fait de repérer l'Américain par lui-même qu'en cuisinant ce crétin.

Il quitta le bureau.

Marchant un peu au hasard, il explora le terrain de football, les courts de tennis et les piscines. Il envisagea de descendre jusqu'à la piscine et de marcher le long du rivage, avant de se raviser. Il risquait de se faire remarquer.

Il passa par le parking et rejoignit la route, qu'il suivit sur environ cinq cents mètres avant de s'enfoncer brusquement dans la jungle. La plage n'était pas très loin, et il s'aventura sur le sol constellé de brindilles et de feuilles en s'efforçant de faire le moins de bruit possible. Quand il aperçut le sable noir à travers la végétation, il s'agenouilla.

Il reprit sa progression, jusqu'à ce qu'il arrive presque à la lisière de la jungle. Et il s'arrêta soudain, songeant qu'après une demi-journée de coups pour rien, la chance semblait enfin lui tendre la main. À moins de trente mètres de lui, deux chaises longues venaient d'attirer son attention. Un gringo, un type imposant et musclé, aux cheveux bruns et au corps couvert de cicatrices, était allongé sur l'une d'elles. Sur l'autre, il y avait une fille de type hispanique, même si elle avait la peau assez claire. Elle avait retiré le haut de son maillot, et Mantana reluqua un instant ses seins.

Il savait à présent d'où venait le rouge à lèvres sur les draps. Y avait-il un moyen de flinguer l'Américain et de s'amuser ensuite avec la fille avant d'aller faire son rapport à Gothe ? Il n'aurait même plus à payer pour Regina, alors. Il pourrait...

« Oublie ça ! » songea-t-il pour mettre un terme à l'état presque hypnotique dans lequel il était en train de sombrer. Il devait se concentrer sur le gringo. Sur la manière dont il allait le tuer. Il ne devait surtout pas oublier que les choses bougeaient, autour de Gothe. Celui-ci leur avait présenté sa nouvelle recrue, expliquant cette arrivée par l'aide dont il avait besoin pour étendre ses opérations avant de prendre sa retraite. Mantana comme Lima ne pouvaient pas s'empêcher de se demander si l'un ou l'autre n'avait pas fait quelque chose qui aurait déplu à leur patron. Envisageait-il de remplacer l'un d'eux par le « golden boy », comme ils le surnommaient déjà ?

Mantana vit soudain le gringo se lever et tirer la fille par la main. Ils partirent en direction de l'hôtel. Avant de savoir ce qu'il faisait, Mantana avait tiré le Kahr 9 mm de sa ceinture. Pouvait-il buter l'homme ici et en rester là ? Non. Même s'il n'y avait pas beaucoup de

monde sur cette partie de la plage, les témoins étaient assez nombreux pour livrer une bonne description de lui tandis qu'il rejoindrait sa voiture.

Il vit le couple quitter la plage, puis s'arrêter. Est-ce qu'ils retournaient dans la chambre pour une nouvelle séance de jambes en l'air ? Si c'était le cas, il pouvait revenir à son premier plan, avec une légère modification. Il écouterait à la porte, attendrait qu'ils soient occupés, puis il utiliserait sa clé magnétique pour entrer sans bruit. Avec un peu de chance, le gringo serait dessus, et Mantana lui plongerait la baïonnette entre les omoplates avant qu'il ait senti sa présence.

Bien sûr, il serait obligé de tuer la femme, aussi. Mais peut-être qu'avant...

Non ! Ce serait trop risqué. Il tuerait l'Américain, il tuerait la fille, puis il irait rendre visite à Regina.

Il vit les deux autres s'arrêter au milieu du sable. Le gringo sortit un rouleau de billets de sa poche, le tendit à la fille, avant de lui faire signe de partir. De sa planque, Mantana vit qu'elle n'était pas contente. Elle resta plantée là, comme si elle allait se mettre à pleurer, et l'Américain lui tourna brusquement le dos et s'éloigna.

C'était donc ça, songea Mantana en hochant la tête. La fille n'était qu'une pute. Et l'autre en avait terminé avec elle. Tandis qu'il disparaissait dans l'hôtel, elle se tourna enfin et partit dans une autre direction.

Mantana fronça les sourcils. Et maintenant ? Il était très possible que sa cible rejoigne sa chambre pour y prendre une douche. Peut-être même qu'il y fasse un petit somme. Que devait-il faire ? Aller récupérer un plateau et un seau à champagne au room service, ou essayer de pénétrer dans la chambre pendant que l'autre roupillait ?

Mais le gringo le surprit encore une fois : il sortit de l'hôtel. Mantana le vit explorer des yeux les environs – probablement pour voir si la fille ne s'y trouvait plus –, puis prendre la direction de la *cantina*. Tout devint clair. L'Américain avait dû trouver une excuse ou une autre pour se débarrasser de la pute. Il en avait peut-être assez d'elle et il espérait trouver une autre fille – au bar de l'hôtel, par exemple.

Le tueur décida d'attendre. Bien lui en prit car, au bout de quelques minutes, il vit l'autre revenir avec un pack de six bouteilles de bière dans chaque main et repartir prendre place dans la chaise longue qu'il occupait quelques instants plus tôt.

Un grand sourire étira les lèvres de Franco Mantana. Il n'avait plus qu'à attendre. Attendre que l'autre ait consommé ce qu'il faudrait de bière pour que son cerveau et ses réflexes fonctionnent au ralenti.

Planqué dans la végétation, il s'assit plus confortablement, sortit sa baïonnette de sa gaine et regarda le type ouvrir sa première bière.

CHAPITRE IV

Sa bouteille à la main, Bolan se laissa aller dans sa chaise longue, ni vraiment assis, ni vraiment couché. Une petite empreinte de pied, dans le sable, juste à côté de la chaise voisine, lui fit penser à la femme qui s'y trouvait quelques instants plus tôt. Encore une fois, il se sentit désolé d'avoir malmené Rocio.

Il avait rejoint l'hôtel, après l'avoir quittée, et il en était sorti quelques instants plus tard, pour aller acheter des bières au bar. Le barman, le même que la veille, l'avait aussitôt reconnu. Et le Guerrier aurait juré que sa perruque avait tressailli. C'était sans doute lui qui avait prévenu Gothe. Découvrir que Bolan était toujours vivant devait constituer une sacrée surprise.

L'Exécuteur lui avait demandé deux packs de six bouteilles de Tecate. L'autre s'était exécuté sans discuter. Et Bolan avait rejoint la plage, son plan déjà en tête.

Il avait laissé le Beretta, le Desert Eagle et ses couteaux dans la chambre. Tromper la vigilance de l'homme qu'on avait chargé de le tuer étant illusoire, le Guerrier ne portait que le petit pistolet et le Chinook, et il comptait bien se reposer sur eux. Ils suffiraient. Son arme principale restait son cerveau.

Fermant les yeux, il prit une longue gorgée de bière. Il devait bien jouer son coup, s'il voulait que son plan fonctionne, et, pour cela, il fallait qu'il boive – ou du moins, qu'il donne cette impression. Car il ne pouvait évidemment pas laisser l'alcool altérer ses facultés. Que Gothe ait envoyé Lima ou Mantana n'y changeait rien. Ils étaient l'un comme l'autre des tueurs expérimentés. Son seul atout serait de ne pas être bourré quand son tueur penserait qu'il l'était.

Quand il eut terminé sa bière, il leva la bouteille à bout de bras, la tourna vers le bas et fit tomber les quelques gouttes qui restaient dans sa bouche. Il espérait que le type chargé de le buter était en train de regarder. Le tueur en viendrait inconsciemment à la conclusion que Bolan allait siffler de la même manière la bière suivante. Puis celle d'après. Et encore la suivante...

Bolan fit passer la bouteille de sa main droite à sa main gauche, la

plus éloignée de la jungle, et il la laissa tomber à côté de lui. D'où il se trouvait, il était possible que le tueur l'aperçoive, derrière la chaise longue. Psychologiquement, cela renforcerait l'impression que Bolan buvait.

Déviissant la capsule d'une nouvelle bouteille, il porta celle-ci à ses lèvres et but une gorgée. Il tenait la bouteille de la main gauche, cette fois, et il l'amena sur sa gauche. Il attendit un moment, puis se pencha légèrement en avant pour mettre son corps entre la bouteille et la jungle. Et dans la manœuvre, il vida la bière dans le sable.

Il se laissa aller contre le dossier de la chaise longue et fit mine de boire. Il répéta le mouvement à plusieurs reprises, laissa même échapper un rot. Jusqu'à ce qu'il fasse tomber la bouteille vide à côté de la précédente et en récupère une autre.

Le temps passa ainsi, lentement. Bolan ne buvait jamais plus d'une gorgée de chaque bouteille, avant de la vider dans le sable, qui en absorbait presque aussitôt le contenu.

La fin du second pack arrivait, quand il décida qu'il était temps de passer à la phase suivante de son plan. Après avoir terminé l'avant-dernière bière, il se leva, sur des jambes peu assurées. Titubant ce qu'il fallait, il prit la direction de la jungle, comme s'il avait l'intention d'aller pisser à l'abri des regards. Il se fraya maladroitement un chemin à travers les branches et les plantes grimpantes.

L'odeur de l'après-rasage était plus forte, à présent. L'autre s'était rapproché.

Bolan était persuadé que son ennemi utiliserait une arme silencieuse, comme un couteau ou peut-être une matraque. Il n'était pas question de faire venir les flics dans un hôtel du boss du Costa Rica.

L'ouïe surentraînée du Guerrier perçut un changement : les sons presque imperceptibles qu'il entendait sur sa gauche s'étaient déplacés derrière lui. Bolan s'arrêta et se tint immobile, comme s'il était sur le point de vider sa vessie. Derrière lui, l'ombre qui le filait s'arrêta également, il perçut le bruit de sa respiration. Une profonde inspiration. De celles qu'on prend juste avant d'entreprendre un mouvement puissant. Un type qui était censé avoir vidé deux caisses de bière n'était pas censé le percevoir.

Bolan attrapa le pistolet North American Arms. Il se baissa, tout en se tournant sur le côté, et il sentit quelque chose de plat et de glacé passer à hauteur de son ventre. Il baissa les yeux et vit la lame d'une longue et fine baïonnette.

Réagissant à l'instinct, l'Exécuteur laissa la lame le dépasser, tout en cherchant à tâtons la main qui tenait l'arme. Il sentit la peau, les poils, de grosses phalanges, et il ferma ses doigts sur ceux qui agrippaient le manche de la baïonnette. Il devait être précis dans son geste.

L'homme toujours dissimulé dans l'épais feuillage de la jungle laissa

échapper un grognement de surprise. Bolan leva alors son pistolet, décidé à tirer une balle dans la tête du pourri pour en terminer tout de suite.

Mais le flingueur était trop proche. Le pistolet de l'Exécuteur fut stoppé en plein mouvement ascendant, et Bolan s'aperçut que c'était l'aisselle du tueur qui l'avait coincé. Le type ferma son bras sur la main du Guerrier, l'emprisonnant avec le pistolet.

Il essaya de se dégager, tout en maintenant son autre main fermée sur celle du tueur. Comme il n'obtenait aucun résultat, il poussa de tout son poids vers l'avant et déséquilibra son ennemi. Mais celui-ci, en plus de conserver le petit pistolet coincé sous son bras, attrapa les cheveux de Bolan. Les deux hommes s'enfoncèrent en titubant dans les profondeurs de la jungle.

L'Exécuteur recouvra son équilibre et choisit la plus simple des stratégies. Il se mit à faire de tout petits pas, comme un joueur de rugby dans une mêlée. L'autre le tirait toujours par les cheveux. Bolan fit aller sa tête vers l'arrière, puis, alors que l'autre continuait de l'entraîner, il cessa de résister et poussa au contraire sa tête vers l'avant.

Son crâne entra violemment en contact avec le nez du pourri. Le sang gicla des capillaires explosés, éclaboussant les deux combattants. Le tueur poussa un beuglement, mais ne lâcha pas prise.

Les deux hommes percutèrent soudain un arbre, et le tueur laissa échapper un cri, tandis que ses poumons se vidaient de tout l'air qu'ils contenaient. Cette fois encore, pourtant, il résista. Tirant même avantage de la situation, il rebondit contre l'arbre à la manière d'un catcheur professionnel et força le Guerrier à reculer. Celui-ci essaya bien de lui donner encore un coup de boule, mais l'autre salaud s'y était préparé et il écarta la tête. Les deux hommes luttèrent un court instant, sans qu'aucun prenne l'avantage, jusqu'au moment où l'Exécuteur relâcha sa pression sur la main qui tenait la baïonnette, pesant de tout son poids pour faire passer l'arme devant son torse. Les deux bras du tueur se trouvaient du même côté, à présent, et Bolan prépara un coup de coude dans la clavicule. Il plongea vers l'avant et balança son coude de toutes ses forces.

Un craquement sinistre retentit, aussitôt absorbé par le hurlement de douleur du flingueur.

Bolan changea d'angle et donna du coude, cette fois, sur le nez déjà douloureux du pourri. Profitant de son avantage, il effectua un balayage de la jambe droite et ils tombèrent tous les deux, Bolan au-dessus.

Mais le tueur de Gothe avait des réserves. Il n'avait pas lâché les cheveux de Bolan, et le pistolet de l'Exécuteur était toujours prisonnier de son aisselle. Son visage était effrayant : déformé par la rage et la

douleur, couvert de sang. Bolan tira de toutes ses forces pour libérer son pistolet. Sans résultat. Impossible de dégager sa main, à moins de laisser échapper l'arme qu'elle tenait.

La baïonnette s'approchait dangereusement de ses côtes, et il la détourna. C'était une chance qu'elle ne soit pas trop longue. La pointe n'était pas la menace la plus immédiate, il devait surtout se soucier du tranchant de la lame.

Se penchant en avant, Bolan donna un nouveau coup de tête, puis un autre, avec l'impression que cela ne faisait pas de grande différence. Le nez du tueur avait déjà explosé. Peu à peu, pourtant, l'Exécuteur prit l'avantage sur son adversaire, il mit de plus en plus de poids sur les os et les cartilages broyés. Il sentit les premiers se briser un peu plus sous ses assauts, jusqu'à ce que l'autre laisse soudain échapper un beuglement inhumain, de toute la force de ses poumons.

Et, dans le même temps, sa pression sur la main de Bolan se relâcha.

L'Exécuteur tira, et l'autre se rendit compte de son erreur une fraction de seconde trop tard. Il resserra aussitôt son bras sur l'arme. Ils en étaient revenus au point de départ. Ou presque. Car, à la faveur du relâchement de la pression, le Guerrier avait pu légèrement bouger son pistolet, dont le canon était à présent dirigé vers l'aisselle du tueur.

Il pressa la détente.

La détonation fut en partie étouffée par le bras du flingueur. Bolan se demandait où la balle avait pu aller se loger quand du sang jaillit soudain de l'épaule du tueur, qui beugla encore une fois et laissa complètement échapper la main de Bolan.

Aussitôt, le canon du petit pistolet se retrouva contre la gorge du pourri et le Guerrier pressa de nouveau la détente. Le hurlement se perdit dans un bref et affreux gargouillis, il fut secoué d'un dernier spasme, et ce fut terminé.

Bolan entreprit de fouiller rapidement le cadavre. Il trouva un pistolet Kahr. Il récupéra aussi dans la poche du mort le porte-cartes de Ricardo Toledo – qu'il devait avoir pour mission de laisser sur son propre cadavre, devina le Guerrier. En revanche, aucun papier ou document permettant d'identifier ce salaud.

Il ne savait donc toujours pas s'il avait eu affaire à Lima ou Mantana.

Un peu moins d'une heure plus tard, Bolan se dirigeait vers la réception de l'hôtel.

Abandonnant dans la jungle le cadavre recouvert de végétation, il était allé se plonger dans l'océan. Il était resté dans l'eau un long moment pour se débarrasser du sang qui le couvrait. Son cerveau, pendant ce temps, fonctionnait à plein régime. Il avait espéré trouver sur le tueur un moyen de l'identifier, peut-être même récupérer le numéro de téléphone de Gothe. C'était un élément important pour

passer à l'étape suivante de son plan. Bien sûr, il avait déjà en sa possession ledit numéro. Mais, quand il l'appellerait, le mafieux se demanderait forcément comment il l'avait obtenu. Et le Guerrier ne pouvait pas lui expliquer qu'il le tenait de Pacheco.

Il trouva la solution alors qu'il était dans sa chambre, pour y prendre une douche et se changer – un short kaki, un T-shirt et une veste légère. Comme il n'avait aucune information concernant l'homme qu'il allait rencontrer, il portait son Desert Eagle à l'aisselle, sous sa veste. Mais il était bien décidé à continuer de jouer son rôle et à ne pas utiliser le gros pistolet – à moins que ce soit une question de vie ou de mort. L'intimidation suffirait pour obtenir ce qu'il voulait. Un, voire deux de ses gros poignards pourraient d'ailleurs lui servir. Le récit de l'incident du bar devait avoir déjà fait le tour du personnel de l'hôtel.

Bolan arriva à hauteur du comptoir de la réception. Quand il poussa la petite porte battante qui permettait de passer dans la partie privée, le réceptionniste leva les yeux.

— Désolé, monsieur, mais vous ne pouv...

Sans se soucier de lui, Bolan franchit le seuil et se retrouva dans un couloir. La première porte devant laquelle il passa portait deux panonceaux : « Leone Jimenez. » Et au-dessous : « Directeur. »

Le Guerrier ouvrit la porte.

Un petit homme avec d'épaisses lunettes à monture d'écaille leva les yeux de la pile de factures entassées devant lui. Quand il vit Bolan, sa bouche s'ouvrit en grand.

— Surpris de me voir ? demanda l'Exécuteur en refermant derrière lui.

Comme le type semblait incapable de répondre, Bolan prit place sur un des fauteuils qui se trouvaient en face de lui.

— Ou juste surpris de me voir vivant ? ajouta-t-il en regardant l'autre droit dans les yeux.

— Écoutez, *señor*, je ne sais pas...

— Ferme-la et écoute-moi. Tu vas me faire une faveur.

— Je suis le directeur du Santuario de Agua, bredouilla le gnome d'une voix tremblante. Je pense qu'un de mes employés...

Bolan se pencha en avant et posa les mains sur le bureau.

— Je ne t'ai pas demandé de m'écouter ?

Jimenez se tut.

— Tu vas passer un coup de fil pour moi, expliqua le Guerrier. J'ai bien dit toi, pas un de tes employés. C'est clair ?

Le petit rat resta figé.

— Tu peux parler, maintenant, lui dit Bolan.

Mais tout ce dont Jimenez fut capable, ce fut un hochement de tête.

— Décroche ! lui ordonna Bolan en désignant le téléphone de la tête.

— Et qui voulez-vous que j'appelle ? demanda le directeur d'une

petite voix d'enfant apeuré, tandis qu'il soulevait le combiné.

— Francisco Gothe.

Le visage du malheureux vira au gris.

— Mais je ne con...

— Tu le connais. Cet endroit lui appartient. Appelle-le.

L'autre fit une nouvelle tentative.

— Je vous en prie... Le *señor* Gothe peut se montrer très irascible et...

— Appelle-le !

— Mais...

Bolan se leva d'un bond. Dans le mouvement, le Szabowie apparut dans son poing. La pointe aussi effilée qu'une aiguille décrivit un arc, dont la trajectoire s'arrêta sous le menton du directeur de l'hôtel, et disparut dans les replis de la peau tremblante de son cou, juste au-dessus de son nœud de cravate.

— À moins que tu préfères que je me montre « irascible » avec toi ?

Des doigts tremblants composèrent le numéro tandis que le Szabowie restait en place. Jimenez se trompa et dut s'y reprendre à trois fois.

On lui répondit au bout de quelques secondes.

— Oui, c'est Leone Jimenez, au Santuario de Agua. Je voudrais parler au *señor* Gothe.

Le minus marqua une brève pause, avant d'ajouter :

— Oui, c'est très important.

Bolan retira la pointe du couteau de la gorge du petit homme et il lui fit signe de se rasseoir. Il s'empara du combiné et patienta. Ils durent bien attendre trois minutes, le temps que la personne qui avait répondu aille chercher le chef mafieux. Finalement, une voix qui semblait appartenir à un homme d'un certain âge demanda :

— Jimenez ?

— Erreur, fit Bolan. C'est Blanski. Enfin, c'est le nom sous lequel je me suis inscrit ici. Je crois que vous me connaissez mieux sous celui de Benedict, non ?

Il y eut un moment de silence, au terme duquel Gothe se reprit.

— Oui, bien sûr, *señor* Benedict. Je ne pensais pas vous entendre aujourd'hui.

— Ça, je l'imagine. Ni aujourd'hui, ni demain... ni jamais.

Un autre moment de silence, plus court.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, *señor* Benedict ?

Tout en parlant, Bolan gardait un œil fixé sur Jimenez.

— Pour commencer, vous pouvez rappeler vos chiens. Je vous crois assez intelligent pour vous douter qu'en ce moment même l'un d'eux est parti pour un long voyage...

— Je vois.

— Vraiment ? fit l'Exécuteur. Je l'espère pour vous. Parce que, de

mon point de vue, il n'y a que deux façons de régler cette histoire. Vous suivez mon conseil, et vous laissez tomber... ou bien vous envoyez d'autres hommes. Mais alors, vous allez perdre le meilleur de vos effectifs.

Une fois de plus, le silence s'installa sur la ligne. Et une fois encore, ce fut Gothe qui le rompit.

— Vous vous trompez, Benedict, dit-il.

— Vraiment. Et pourquoi ça ?

— Il y a une troisième façon de régler cette histoire, comme vous dites.

— De quelle manière ?

— Venez travailler pour moi. Je pourrais utiliser un homme avec vos capacités.

Gothe fit entendre un gloussement et ajouta :

— Le fait que ce soit à vous que je parle, et non à l'homme que je vous ai envoyé, me fait penser que je devrais vous recruter. Il y a une place libre dans mon équipe, grâce à vous. Vous êtes intéressé ?

Cette fois, ce fut à Bolan de laisser passer un silence. Il ne voulait pas paraître trop impatient.

— Il faut voir, dit-il enfin.

— Notre relation mutuelle, Pacheco, m'a déjà confié que vous cherchiez du travail, lorsqu'il vous a rencontré à San José.

— N'allez quand même pas vous imaginer que je suis à la rue, et que je vis sous des cartons, dans une impasse sordide. Ce n'est pas le cas.

Bolan prit une inspiration avant d'ajouter :

— Mais je dois pouvoir discuter de votre offre.

— Bien. Retournez dans votre chambre. Je vous rappelle dans dix minutes.

— D'accord, mais ne jouez pas au con, fit Bolan avant de raccrocher.

Les yeux fixés sur Jimenez, il rangea le Szabowie sous sa veste. Puis il se détourna rapidement, avant que le directeur de l'hôtel puisse voir le sourire qui lui démangeait les lèvres.

Jusque-là, tout se passait comme prévu.

La demeure avait une architecture très largement inspirée de celle d'un château médiéval européen et semblait déplacée en pleine jungle, près du parc national Corcorado. Construits dans une pierre brute qui devait provenir d'une carrière lointaine, les trois étages offraient sûrement une surface habitable proche des mille mètres carrés. Bolan s'était arrêté devant le portail de la propriété, les gardes lui avaient fait signe de passer, puis il avait suivi au volant de sa Nissan l'allée de gravier qui conduisait à la maison.

Il portait un pantalon de toile, un débardeur blanc qu'il n'avait pas rentré dans son pantalon, et une chemise hawaïenne. Cette fois, non

seulement il avait son harnais d'épaule avec les deux couteaux, mais était aussi équipé du Beretta et du Desert Eagle, cachés par la chemise.

Il savait qu'il s'aventurerait en territoire hostile, avec une seule certitude : l'endroit serait plein de prédateurs. À part ça, il ne savait pas trop à quoi s'attendre.

Pour la énième fois depuis qu'il avait atterri au Costa Rica, Bolan réprima un soupir. Il avait beaucoup de respect pour des hommes comme Jaime Pacheco, capables de jouer jour après jour des rôles très divers, encore et encore. Pour ce qui le concernait, se livrer à la petite comédie qu'imposait une opération d'infiltration ne le gênait pas, mais cette façon de faire allait contre sa nature. Il était avant tout un soldat. Et si on lui donnait le choix, il préférerait l'approche frontale.

La Nissan de location qu'il conduisait n'était évidemment pas la même qui avait embarqué Toledo deux jours plus tôt. Bolan la stationna dans l'allée circulaire, devant le château. Des hommes vêtus de haillons, dont l'aspect misérable contrastait de façon indécente avec leur environnement luxueux, travaillaient ici et là, dans l'immense propriété. L'un d'eux était perché sur un petit tracteur et tondait la pelouse tandis que d'autres taillaient les buissons fleuris qui décoraient le parc. D'autres encore, qui ne portaient pas d'uniforme mais étaient mieux habillés, devaient être chargés de la sécurité. Comme les hommes postés à côté du grand portail de l'entrée, ils avaient tous des pistolets à la ceinture ; certains patrouillaient autour de la maison avec un fusil à la main.

L'Exécuteur sortit de sa voiture. Un escalier tournant en pierre menait au porche. Tout en gravissant les marches, son œil exercé remarqua la petite caméra de surveillance montée sur le toit – comme il avait remarqué celle qui se trouvait sur la guérite du gardien, à l'entrée de la propriété, puis d'autres réparties le long de l'allée de gravier.

Bolan pressa le bouton de la sonnette et jeta un coup d'œil à la caméra de surveillance, au-dessus de sa tête. Malgré son allure XV^{ème} siècle, l'endroit bénéficiait de la technologie la plus moderne. Francisco Gothe tenait visiblement à sa sécurité.

Une minute s'était écoulée depuis que Bolan avait sonné, quand la porte s'ouvrit sur une ravissante jeune fille vêtue d'un uniforme noir et blanc de femme de chambre. Elle lui sourit, tout en le faisant entrer. Mais le sourire était forcé. Derrière, dans ses yeux, le Guerrier devina une émotion qu'il avait déjà rencontrée des milliers de fois. Ce n'était pas simplement de la nervosité. Ce qu'il lisait dans les yeux de cette fille, c'était la peur absolue.

Elle le guida dans l'entrée pour rejoindre un salon décoré avec goût, grands miroirs anciens, meubles italiens et piano demi-queue. Puis elle l'entraîna dans un jardin d'hiver presque aussi grand qu'une serre. Là,

ils prirent un long couloir, lequel se terminait sur une porte.

— *Señor Gothe* ! appela la jeune fille. Votre invité est arrivé.

— Merci, Maria, répondit une voix, depuis l'intérieur de la pièce. Fais-le entrer, s'il te plaît.

Maria recula, exécuta une petite révérence et fit signe à Bolan d'avancer. Elle avait toujours le sourire. Elle avait toujours aussi peur.

Bolan descendit les deux marches qui permettaient d'accéder à ce qui ressemblait à un bureau. Les murs étaient lambrissés de teck, un bois également utilisé pour le bar aménagé dans un coin de la pièce. Une cheminée en pierre occupait presque tout un mur, du sol au plafond – essentiellement ornementale, quand on songeait au climat costaricien. En face, il y avait deux canapés et plusieurs fauteuils, qui composaient un petit salon. Un homme de type hispanique occupait un des canapés. Pacheco, lui, était assis dans un des fauteuils. Et le troisième homme, qui devait avoir un peu plus de soixante ans, avait pris place dans un autre. Gothe et Pacheco souriaient. Le type sur le canapé, sans doute Lima ou Mantana, ne souriait pas du tout.

Ils se levèrent tous les trois à l'arrivée de Bolan, et Pacheco se dirigea droit sur lui, les bras tendus.

— Mike ! On vous attendait !

Bolan le laissa approcher. Et quand il fut à sa portée, il lui décocha un crochet du droit en pleine mâchoire. Le coup n'était pas assez puissant pour casser un os ou faire perdre connaissance au jeune flic, mais il était assez fort pour l'envoyer au sol.

— Eh bien ! fit Pacheco en s'asseyant par terre et en se frottant la mâchoire.

Bolan s'avança et se pencha pour lui attraper le bras et l'aider à se relever.

— C'est juste pour vous remercier de ne pas m'avoir prévenu qu'on était sur le point de me tuer.

Du coin de l'œil, le Guerrier put voir un mélange de surprise et d'inquiétude sur le visage de Gothe. C'était exactement le but recherché. Bolan jouait toujours son rôle. Or, un type qui s'était fait piéger par quelqu'un qu'il pensait être son ami avait de quoi être en colère. Et puis, même si Gothe pensait qu'ils avaient travaillé ensemble, autrefois, il n'était pas souhaitable pour leurs projets que le trafiquant pense qu'ils étaient trop amis. Cela risquait plutôt de le rendre soupçonneux ; il se demanderait s'ils n'allaient pas à un moment ou un autre comploter contre lui. Non, le mieux était qu'il s'imagine au contraire qu'ils pourraient se tourner l'un contre l'autre, s'ils pensaient y trouver un bénéfice personnel.

Pacheco continuait de se frotter la mâchoire, tout en regardant Bolan.

— Désolé, dit-il. Mais... la Famille, c'est la Famille.

Du coin de l'œil, le Guerrier continuait de surveiller Gothe, qui laissa échapper un gloussement.

— J'aurais fait la même chose à votre place, dit-il.

Le policier costaricien se força à sourire.

— Heureux de voir que vous avez toujours la même droite, commenta-t-il, avant de se tourner vers Gothe. Et la gauche n'est pas mal non plus. J'espère seulement qu'il ne va pas se sentir obligé d'en faire la démonstration sur moi.

Tout le monde se mit à rire, à l'exception de l'homme assis sur le canapé.

Le Parrain s'avança, la main tendue.

— Nous sommes des hommes d'affaires, déclara-t-il. Et notre ami commun l'a dit : « La Famille, c'est la Famille. » Mais nous sommes dans les affaires ensemble, à présent.

Il serra la main de Bolan et poursuivit :

— Mais j'en perds mes manières et j'ai oublié de me présenter. Je suis Francisco Gothe – votre nouvel employeur. Et voici, Julio Lima, ajouta-t-il en se tournant vers le canapé.

Bolan tendit la main vers le tueur. L'autre s'en empara et la serra lentement, avec réticence.

— Et qui est celui que j'ai croisé dans la jungle, une vilaine baïonnette à la main ? interrogea le Guerrier.

— Il s'appelle... enfin, il s'appelait Mantana, répondit Gothe en haussant les épaules. Ce qui est arrivé est malheureux, bien sûr. Mais nous devons continuer, commenta-t-il à l'intention de Lima.

Ses yeux se plissèrent légèrement.

— Je sais que Mantana était ton ami, Julio. Tu dois néanmoins me promettre qu'il n'y aura pas de problèmes entre vous deux.

Et il désigna Bolan d'un mouvement de la tête.

Le Guerrier vit le flingue grimacer. L'autre était visiblement en colère ; il était aussi contrarié, et pas simplement parce qu'il avait perdu son copain. En voyant la facilité avec laquelle on se passait de son pote, il s'inquiétait pour lui-même.

Il se tourna pour faire face à l'Exécuteur.

— Il s'appelait Franco Mantana, déclara-t-il d'une voix neutre. Et il était mon ami. Mais la vie doit continuer.

Pivotant légèrement vers Gothe, il ajouta :

— Il n'y aura pas de problèmes.

L'Exécuteur n'en était pas si sûr. Et il passerait pour un crétin aux yeux de Gothe s'il prenait pour argent comptant les promesses de l'autre.

— Tu en es certain ? demanda-t-il en regardant Lima dans les yeux.

Lima fut pris au dépourvu, et ses sentiments véritables s'affichèrent soudain sur son visage.

— J'ai dit qu'il n'y aurait pas de problèmes, maugréa-t-il en faisant un pas vers Bolan. Mais si tu me cherches...

— Hé là ! fit le boss en s'interposant. Je vous en prie, messieurs. Mantana nous a quittés, et c'est triste. Mais c'est toujours moi qui donne les ordres.

Le trafiquant laissa échapper un gloussement bon enfant, sans doute destiné à détendre l'atmosphère.

— Très bien ! Si vous voulez vous enrichir, vous devez être solidaires.

Bolan fit mine de jeter un coup d'œil autour de lui.

— J'ai l'impression que vous vous en sortez déjà plutôt bien, non ?

Gothé se mit à rire. Puis il se baissa pour ramasser une clochette posée à une extrémité de la table basse.

— Vous allez vous enrichir, dit-il, puisque je vais m'enrichir encore.

Il agita la clochette, avant de la remettre en place et de désigner les canapés et les fauteuils.

— Et si nous nous asseyions ? Maria va venir vous demander ce que vous désirez boire. Mais je vous recommande grandement d'essayer la bière que je brasse moi-même.

Joignant trois doigts, il les porta à ses lèvres.

— C'est un de mes hobbies, et on vient de m'en livrer un fût, hier.

À peine avait-il terminé sa phrase que Maria apparut dans l'embrasure de la porte. Gothé regarda Bolan et Pacheco, qui hochèrent tous deux la tête. Il était évident qu'il ne demandait même pas à Lima ce qu'il voulait. Le flingueur aurait ce que bon semblerait à son patron.

— Quatre chopes de ma bière spéciale, Maria, demanda le boss, et la jeune fille disparut aussitôt.

— Nous avons encore à discuter, *señor*... Benedict ? Blanski ? Quel nom dois-je utiliser ?

— Benedict fait parfaitement l'affaire.

— Très bien. Mais avant de reprendre cette discussion, nous allons attendre que Maria nous apporte nos bières. J'espère que vous avez apprécié votre séjour dans notre hôtel, Benedict...

— C'est un bel endroit, à condition qu'il n'y ait personne pour vous tirer dessus ou vous planter une baïonnette dans le dos.

Gothé eut la bonne grâce de baisser les yeux.

— J'ai entendu parler de ça, oui, murmura-t-il en secouant la tête. Pour le premier incident, je ne suis pas responsable – sauf en permettant à ce genre de personnes de boire dans mon bar.

Il leva les yeux et ajouta :

— Des rebuts de l'humanité. J'ai demandé plusieurs fois à Jimenez de débarrasser l'endroit de ces cancrelats. Il va peut-être falloir que je hausse le ton, avec lui.

Bolan ne vit aucune raison de répondre.

— En tout cas, je suis désolé, poursuivit Gothé. De tels incidents ne

sont pas bons pour la réputation de l'hôtel... Pour ce qui est de l'autre problème, je crains d'en être directement responsable et je vous prie d'accepter mes excuses. C'était une mauvaise idée, j'en conviens. Mais c'est oublié, non ? Vous êtes ici, vivant, et je vais peut-être y gagner un meilleur lieutenant que celui que... j'ai perdu.

Il jeta un coup d'œil à Lima et précisa :

— N'y vois pas une marque d'irrespect, d'accord ?

Il ouvrit la boîte à cigares qui se trouvait sur la table basse.

— Cigare ? proposa-t-il à Bolan.

— Je ne fume pas, répondit le Guerrier.

Gothé hocha la tête, approbateur.

— Notre ami Jaime non plus. Pas plus que moi-même. Ils sont là pour les invités. Est-ce que je peux vous demander une faveur, *señor* Benedict ?

— Appelez-moi Mike. Pour la faveur, je vous écoute.

Gothé se pencha légèrement en avant.

— Mon barman m'a fait comprendre à quel point il avait été impressionné par vos armes. Est-ce qu'il me serait possible de les voir ?

L'Exécuteur sourit. Passant la main sous sa veste, il en tira le Szabowie. Il le fit tourner dans sa main et en présenta le manche à Gothé.

Le trafiquant écarquilla les yeux en découvrant la taille et les lignes élaborées du poignard.

— Et l'autre ? J'ai cru comprendre que vous en aviez utilisé deux...

Bolan sortit le Crossada de sa main gauche et le présenta à son nouveau boss, manche vers l'avant.

— Ça n'est pas très évident de les examiner en même temps, observa le Guerrier. Impossible de leur rendre justice...

Il fit aller le Crossada vers l'arrière et tendit la main qui tenait le Szabowie.

— Excellent, fit Gothé, ravi. Un homme avisé en même temps que plein de talents. Vous avez raison, bien sûr. On ne devrait jamais rester désarmé, ou tendre toutes ses armes à quelqu'un dont on vient de faire la connaissance.

Il rendit le Szabowie à Bolan, qui lui donna le Crossada.

Quand il eut fini de l'étudier, le mafieux rendit la dague.

— Vous me semblez excellent juge en la matière, commenta-t-il. De même que pour...

Il s'interrompit, car Maria venait de revenir avec un plateau en argent. Il y avait dessus un grand pichet de bière et quatre chopes. Elle déposa le tout sur la table basse sans plier les jambes, ce qui fit remonter sa jupe haut sur ses cuisses. La vision fit sourire Gothé. Pacheco regarda. Et les yeux de Lima s'emplirent d'une lueur concupiscente.

La jeune fille s'acquitta consciencieusement du service, veillant à ce que les sédiments de la bière artisanale restent au fond du pichet. Elle tendit un verre à chacun des hommes, puis s'en alla.

Gothé leva son verre pour porter un toast.

— À la réussite de notre association ! lança-t-il, avant de se tourner vers Bolan. Vous ne m'avez pas encore répondu. Cela vous dirait d'en être ?

— Oui, répondit simplement Bolan.

Et les quatre hommes burent.

— Maintenant, parlons travail ! décida le trafiquant en posant son verre près de la boîte à cigares. Je me fais vieux. Et pour être franc, mes loisirs – comme le brassage de la bière – me donnent bien plus de plaisir que mes affaires. Je songe de plus en plus sérieusement à me retirer.

Bolan vit passer une ombre de contrariété sur le visage de Lima, qui resta toutefois silencieux.

— Mais si vous êtes sur le point de prendre votre retraite, pourquoi est-ce que vous engagez de nouvelles recrues ? interrogea le Guerrier.

— La question est logique, approuva le vieux renard. Et pour tout dire, vous ne travaillerez pas longtemps sous mes ordres.

Bolan feignit la colère.

— Je dois comprendre que vous m'avez fait venir jusqu'ici pour un petit boulot temporaire ?

Gothé tendit les mains en signe d'apaisement.

— Laissez-moi m'expliquer. Je pense que vous serez satisfait, lorsque vous m'aurez entendu. J'ai fait part de mon désir de me retirer à un vieil et cher ami. Il exerce des activités... comment dire ? assez comparables aux miennes. Je l'ai aussi informé de mon désir de mener à bien une très grosse affaire avant de passer la main. Dès que j'en aurai terminé, c'en sera fini de cette vie, et de ce pays, pour toujours.

Bolan étudia le visage du trafiquant. Gothe avait l'expression sincère d'un honnête homme d'affaires, et ses manières étaient celles d'un aristocrate latino-américain. Mais sous ce vernis, il n'y avait rien d'admirable chez lui.

— Je vais être direct, dit le Guerrier. Vous comptez laisser tomber tout ça ?

Et il promena un regard éloquent dans la pièce.

Gothé se pencha de nouveau en avant.

— Non. Pas après avoir travaillé toute ma vie pour monter une telle affaire et développer les contacts que j'ai. En fait, ajouta-t-il en souriant, dès que j'en aurai fini avec les prochaines cargaisons d'antiquités et réglé certains détails avec l'ami dont je vous ai parlé, j'ai l'intention de vous laisser la direction des opérations. À vous trois. La direction seulement...

Ses yeux passèrent de Bolan à Pacheco, puis à Lima, avant de revenir sur Bolan.

— Julio, bien sûr, est le plus ancien, et c'est lui qui sera en charge des opérations.

Du coin de l'œil, Bolan vit que le vieux boss avait à présent toute l'attention de Lima. C'était visiblement la première fois qu'il entendait parler de ce projet.

Et il lui plaisait.

— Jaime sera le second dans la hiérarchie, et vous serez le troisième, Mike, poursuivit Gothe. Vous ne serez plus salariés. Vous deviendrez associés. Je resterai majoritaire, avec cinquante et un pour cent ; je vous laisse décider tous les trois de la manière vous vous répartirez les quarante-neuf pour cent restants. Dans tous les cas, je peux vous promettre que vous gagnerez de l'argent comme vous ne l'aviez jamais rêvé.

S'il s'adressait jusque-là aux trois hommes, il se tourna alors vers Bolan.

— Maintenant, dites-moi, Mike, vous ne regrettez plus d'être venu jusqu'ici ?

— Cela ressemble plus à ce que j'attendais, répliqua le Guerrier.

L'autre se mit à rire.

— Je pensais bien que vous verriez les choses ainsi.

Malgré son sourire, son ton comme son visage étaient soudain sérieux, presque fatigués.

Un court moment de silence passa, que vint briser Pacheco.

— Pardonnez-moi, don Francisco, mais je m'interrogeais au sujet de la dernière affaire que vous comptez mener. J'ai l'impression que c'est un gros coup. Un très gros coup. Quand est-ce que notre nouvelle association va commencer ? Avant, ou après ce grand « final » ?

Goth rit de nouveau.

— Je comprends ta question. Officiellement, tout débutera après. Je tiens quand même à préciser que je partagerai avec vous le profit de cette dernière livraison. Ce qui devrait vous permettre de vous retrouver avec un petit peu plus d'un million de dollars américains sur le compte et la banque de votre choix.

Lima donna l'impression d'être pétrifié. Pacheco feignit la surprise. Bolan, lui, resta impassible. Quand Gothe le regarda, guettant une réaction, il finit par hocher la tête. Mais comme Pacheco, il jouait la comédie. Et il espérait se sortir aussi bien de son rôle que le spécialiste en infiltration, car il ne croyait pas une seconde à l'histoire de Gothe.

Le mafieux s'adressa à Lima.

— Eh bien, Julio ? On dirait que tu es en transe. Que croyais-tu ? Que je t'avais oublié ? Que je ne récompenserais pas toutes ces années que tu as passées à mon service ? Quand je partirai, tu seras le seul à savoir

comment me contacter. Jusque-là, j'aimerais que tu te charges de la supervision de tous les sites de fouilles et de l'acheminement des antiquités. Tu connais déjà tout ce qui concerne la production et la sécurité de notre business. Je voudrais à présent que tu commences à passer aux livres et que tu te familiarises avec la gestion. Je serai à ta disposition pour te conseiller, mais aussi pour t'introduire auprès de mes juristes et consultants, les directeurs des hôtels et tous ceux qui font fonctionner les activités de façade.

Lima rayonnait.

— Merci, monsieur ! lança-t-il en criant presque.

Lima était au septième ciel, et pas assez intelligent pour se rendre compte qu'il se faisait avoir dans les grandes largeurs. L'Exécuteur le connaissait depuis moins d'une heure, mais il pouvait déjà dire que ce type n'avait pas les connaissances mathématiques de base, et encore moins les capacités intellectuelles, pour comprendre quelque chose aux livres de comptes d'une entreprise criminelle comme celle de Gothe.

Le trafiquant se tourna vers Bolan et Pacheco.

— Je vais avoir besoin de vous dans un autre domaine. Je voudrais que vous me représentiez dans ce dernier marché et que vous veilliez à mes intérêts.

— Pourquoi ? interrogea Bolan en se penchant vers lui. Vous ne faites pas confiance à votre ami ?

Gothé haussa les épaules.

— Comme vous l'avez démontré en refusant de me confier vos deux couteaux en même temps, on n'est jamais trop prudent.

— J'aimerais vous poser deux questions, si c'est possible, intervint alors Pacheco. Au sujet de notre partenariat, d'abord. Est-ce qu'il inclut les hôtels et autres propriétés immobilières légales aussi bien que le trafic des antiquités ?

— Excellente question, commenta Gothe en se tournant vers lui. La réponse est : oui. Depuis le lieu de ma retraite, je n'ai pas plus envie de m'inquiéter de savoir si tel de mes hôtels a de nouvelles serviettes que de me demander si une pleine cargaison d'objets précolombiens risque d'être saisie par les douanes américaines.

Les yeux de Lima s'écaraquillèrent un peu plus.

— Deuxième question, patron, reprit Pacheco. Sur cette dernière affaire avant votre départ, qu'est-ce que vous attendez exactement de Mike et moi ?

Le visage de Gothe changea d'expression.

— Je vous expliquerai ça le moment venu, dit-il d'un ton sec, avant de jeter un coup d'œil à sa montre. Mais il commence à se faire tard. Julio, je pense qu'il est l'heure pour toi d'aller organiser la séance de fouilles de ce soir, non ?

Lima se leva, toujours boosté par l'idée qu'il serait bientôt le second

plus gros actionnaire dans une des plus grosses affaires de trafic d'antiquités au monde. Sans parler des millions de dollars que rapportaient les placements immobiliers, hôtels ou immeubles de bureaux, et d'autres trafics dont il ignorait encore tout.

— Oui, monsieur, dit-il, et il parut presque sur le point d'effectuer le salut militaire.

Aussitôt qu'il eut quitté le bureau, Gothe baissa les yeux et secoua la tête.

— J'ai déjà parlé à Pacheco, dit-il en s'adressant visiblement à Bolan. Il vous mettra au courant de ce qui se passe vraiment. Mais je suis sûr que vous avez déjà compris que Julio n'est évidemment pas capable d'assumer ce que je lui ai fait entrevoir. D'un autre côté, ainsi que je le lui ai dit moi-même, il m'a bien servi, dans la limite de ses capacités. Je ne vois donc aucune raison de l'inquiéter dans l'immédiat.

Un sourire aux lèvres, il releva la tête.

— En fait, j'avais même l'intention de le récompenser. Pour un petit moment, il va connaître le bonheur d'un homme qui s'imagine qu'il sera bientôt roi.

Bolan affronta le regard du trafiquant, prenant garde à ne rien laisser transparaître de ses sentiments. Gothe ne plaisantait pas. Dans son esprit, il croyait vraiment accorder une merveilleuse faveur à Lima en lui laissant de faux espoirs pendant quelques heures, plutôt que de l'éliminer sur-le-champ.

Le Guerrier s'éclaircit la gorge et changea de sujet.

— Et pour l'affaire qui nous intéresse ? demanda-t-il. De quoi s'agit-il ? Pas d'antiquités, bien sûr. Des armes ou de la drogue ?

— Nous sommes en Amérique centrale, Mike, répondit l'autre en le fixant, une étincelle amusée dans les yeux. Nous faisons les deux. Mais la cocaïne est reine, bien sûr.

Francisco Gothe regarda ses deux nouvelles recrues quitter le bureau, puis il se pencha pour saisir la clochette sur la table basse et il l'agita. Un instant plus tard, Maria entra timidement.

— Oui, monsieur ?

Gothe ne prononça pas un mot. Il se contenta d'un vague coup d'œil vers le plafond. Sa chambre se trouvait juste au-dessus du bureau, et Maria savait ce qu'il attendait d'elle. Le visage de la jeune femme s'embrasa.

— Je vais me préparer, monsieur, dit-elle simplement, les yeux baissés.

Et elle quitta la pièce sans un regard pour Gothe.

Il termina sa bière et observa le verre. Il y avait un petit peu de dépôt, au fond. Ce qui signifiait que Maria n'avait pas fait correctement son travail, lorsqu'elle avait servi. Elle aurait peut-être droit à une fessée, avant qu'ils passent aux choses sérieuses. Il aimait bien ce genre de

préliminaire, pour tout dire, et il soupçonnait sa jeune employée de maison d'y avoir aussi secrètement pris goût.

Il avait eu de nombreuses maîtresses, mais celle-ci était sa favorite. Peut-être parce qu'il la connaissait depuis que sa mère – elle-même une ancienne maîtresse – lui avait donné naissance. Il s'était même demandé durant un temps s'il n'était pas son père. Il avait pu se payer les services d'un laboratoire de San José pour effectuer des tests ADN, et il avait eu la réponse à sa question : non, elle n'était pas sa fille. Il s'en était réjoui à plus d'un titre. Cela signifiait que sa mère ne lui était pas fidèle, et qu'il avait bien fait de s'en débarrasser quand il s'en était fatigué. Et Maria avait pu à son tour devenir sa maîtresse.

Gothé se mit à rire en se rappelant son soulagement lorsqu'il avait appris les résultats du test. Les sentiments coupables qui accompagnaient son attirance pour la jeune fille avaient disparu du jour au lendemain. Il n'avait jamais rien eu d'un tendre. Durant ses années de jeunesse, il avait tué quinze hommes de ses propres mains. Quant aux meurtres qu'il avait commandités, ils étaient trop nombreux pour être comptabilisés. Une demi-douzaine d'anciennes maîtresses étaient enterrées dans la jungle, avec tous ces esclaves paresseux et maladroits qu'il avait fallu punir parce qu'ils n'étaient pas fichus de creuser sans casse sur les champs de fouille.

Mais coucher avec sa propre fille ? Non, Francisco Gothe n'aurait pu s'y résoudre.

Comme il se levait, ses articulations le firent souffrir et il prit tout son temps pour gravir les marches de l'escalier et rejoindre sa chambre. Il lui semblait que tout prenait plus de temps que quelques années plus tôt. Marcher, manger, digérer. Il s'arrêta à la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Maria était couchée sur le lit. Elle avait retiré sa jupe et son chemisier et ne portait plus qu'un porte-jarretelles noir, des bas résille et sa petite coiffe blanche. Cette vision envoya une décharge électrique à travers le corps du vieux mafieux.

— Assieds-toi, Maria, ordonna-t-il.

Elle lui obéit, le visage inexpressif.

— J'ai remarqué du dépôt, dans ma bière, lui dit-il.

Il s'avança jusqu'au lit et lui saisit le menton, pour l'obliger à le regarder.

— Est-ce que tu as été aussi peu attentive avec les verres des autres ?

— Non, monsieur, assura-t-elle. J'ai fait de mon mieux pour...

Le vieux lui sourit.

— Mets-toi à quatre pattes, Maria. Et tourne-moi le dos.

De nouveau, la jeune femme fit ce qu'il lui ordonnait.

Quelques minutes plus tard, Gothe était allongé sur le lit, les mains derrière la tête, et regardait sa jeune employée, qui s'était endormie. Couchée dans une position fœtale, elle lui tournait le dos. Ses fesses

parfaites étaient encore très rouges, mais elle s'en remettrait. Il n'avait pas été obligé de la punir aussi sévèrement qu'il le pensait pour se mettre à bander correctement.

Il se pencha sur elle et la secoua doucement par l'épaule.

— Réveille-toi, Maria ! Tu as du travail. Et moi aussi.

La magnifique jeune fille se leva, s'habilla rapidement et quitta la chambre.

Sans lui adresser le moindre regard.

Est-ce qu'il l'aimait ? se demanda Gothe en la regardant s'éloigner. Il n'était pas certain de savoir ce qu'était l'amour. En tout cas, il savait qu'il l'aimait plus que toutes les filles qu'il avait pu avoir avant elle. Il roula sur le côté et ouvrit le tiroir de sa table de nuit. Il en sortit un petit répertoire, dans lequel il chercha un numéro.

On lui répondit à la quatrième sonnerie.

— Allô ? fit une voix féminine à l'accent nicaraguayen.

— C'est Francisco Gothe, à l'appareil.

Peu après, une voix masculine familière lança :

— Francisco ? Comment vas-tu ?

— Le travail, comme toujours, répondit le mafieux. Et toi ? Comment vont ta femme et tes enfants ?

— Très bien, je te remercie.

— Et ta maîtresse ? interrogea Gothe le plus naturellement du monde.

— Lola ? Toujours aussi belle qu'un paon, aussi excitable qu'un lapin et caustique qu'un piranha, répondit son interlocuteur en riant.

Il y eut une pause, durant laquelle l'homme au bout du fil, un des grands patron de cartel du Nicaragua du nom de Letona, se demanda probablement de qui il devait à son tour s'enquérir. Mais Gothe n'avait ni femme ni enfant. Et Letona ne connaissait pas l'existence de Maria. Le trafiquant tira son ami d'embarras en disant :

— Ici aussi, tout le monde va bien, mon ami.

— Tant mieux, répondit Letona.

À l'autre bout de la ligne, Gothe entendit un léger hoquet. Peut-être le Nicaraguayen souffrait-il de problèmes digestifs, lui aussi. Il ne se faisait plus tout jeune, lui non plus.

Après quelques autres plaisanteries, Letona s'éclaircit la gorge.

— Alors, Francisco, est-ce que tu as pris ta décision ?

— Oui, mon ami, répondit Gothe. J'ai pris certaines dispositions, ici, et tout se passe bien. Je suis prêt à accepter ton offre.

— Excellent ! Tu ne seras pas déçu. Même si tu nous manqueras, ici.

— Je viendrai vous rendre visite de temps à autre.

— J'espère ! Lola a une amie que tu trouverais très à ton goût. Mais, dans l'immédiat, dis-moi : est-ce que tu as pu trouver les hommes qui convenaient ?

— Ça n’a pas été facile. Et il y a quelques heures encore, je n’étais pas sûr d’y arriver. Mes paramètres rendaient le choix plus qu’étroit.

— C’est vrai, acquiesça Letona. Il faut des types intelligents – ce qui n’est pas le cas de Lima et Mantana.

— Non, reconnu le boss du Costa Rica.

Il ne vit pas l’intérêt de signaler au passage que Mantana n’était déjà plus de ce monde. Letona savait qu’il avait prévu de se débarrasser des deux hommes.

— Et les deux types que j’ai embauchés sont plus futés. Plus futés, mais pas perspicaces au point de lire à travers ce que je leur ai dit et de soupçonner que tout ça n’est que du pipeau.

— Tu as toujours fait un excellent menteur, commenta le boss nicaraguayen en riant.

Gothé rit avec lui et précisa :

— Jamais avec les amis. Bien, tout est prêt ?

— Oui. Je te contacterai dans les prochaines vingt-quatre heures pour les détails concernant la cargaison. Tu vas débiter ta retraite avec un sacré pactole.

Letona s’éclaircit la gorge, ajoutant :

— Et je crois que nos avocats en ont fini avec la préparation des documents pour le transfert des hôtels et autres affaires à mon nom.

Cette déclaration amena un nouveau sourire aux lèvres du patron du Costa Rica. Ces détails étaient réglés, en effet. Et là encore, cela lui rapportait une très jolie somme ! Bien supérieure, même, à ce que valaient les biens engagés dans la transaction. Mais Letona achetait en même temps tout le business.

— Il ne nous reste plus qu’un sujet à aborder, dit Gothe. Les deux hommes que j’ai engagés, Pacheco et Benedict, ils vont comme prévu accompagner la cargaison jusqu’à La Nouvelle-Orléans.

— L’affaire est entendue. Mes gars se chargeront d’eux. Et gratuitement.

Les deux hommes raccrochèrent peu après.

Gothé resta un instant assis sur son lit, songeur. Quand il avait déclaré à Pacheco et Benedict qu’on n’était jamais trop prudent, il pensait ce qu’il disait. Ils ignoraient, et pour cause, qu’ils mourraient sitôt après lui avoir fait savoir que la cargaison de cocaïne était arrivée à bon port. À aucun moment, il n’avait été dans ses projets de se lancer dans un partenariat avec des mercenaires de leur espèce. Il vendait toutes ses affaires à Letona.

Ce que celui-ci ignorait, de son côté, c’était que Benedict et Pacheco garderaient un œil sur la cocaïne afin de s’assurer que le Nicaraguayen ne chercherait pas à le doubler. Quand ils mourraient, tout l’argent qui revenait à Gothe aurait été transféré sur un de ses comptes, et il serait trop tard pour que Letona puisse tenter quoi que ce soit.

L'honneur n'existait pas, entre voleurs, Gothe le savait. Et lui-même ne faisait pas exception à cette règle.

CHAPITRE V

Jaime Pacheco suivit son compagnon jusqu'au perron. Les deux hommes s'arrêtèrent au pied des marches. Sur la pelouse, ils virent les jardiniers qui en terminaient avec leurs tâches du jour. Plusieurs des flingueurs qui gardaient la maison à leur arrivée avaient été remplacés.

Juste avant qu'ils ne quittent son bureau, Gothe avait demandé à Pacheco de faire visiter la propriété à son ami Benedict et de l'emmener ensuite dans le bâtiment où il dormirait. Mais, alors qu'ils tournaient au coin de la maison, ils tombèrent sur Lima. Il venait tout juste de finir d'organiser les équipes pour les fouilles de la nuit. Il devait déjà se voir à la place de son patron, car il avançait avec une démarche rappelant celle d'un paon.

Pacheco ne put résister à la tentation.

— Julio ! Gothe voulait que je fasse faire le tour du propriétaire à Mike. Tu ne préfères pas t'en charger ?

L'autre s'arrêta devant eux. Il prit son sourire le plus méprisant et lâcha :

— C'est ton pote. Tu règles ça toi-même.

Il marqua une pause tandis qu'une pensée cheminait lentement dans son esprit.

— Et je te suggère de faire ce que je te dis, dorénavant, ajouta-t-il, avant de les dépasser sans un regard.

Pacheco attendit que le flingueur soit hors de vue pour se mettre à rire doucement.

— Je savais qu'il refuserait, expliqua-t-il à Bolan. Pauvre abruti. Il n'a même pas assez de cervelle pour se rendre compte qu'il est déjà mort.

Ils traversèrent la pelouse pour rejoindre le grand terrain dégagé qui avait été gagné sur la jungle. Pacheco avait entendu parler de l'affrontement au couteau, dans le bar, et il demanda au Guerrier de lui en faire le récit. Il éclata de rire lorsque le Guerrier eut terminé.

— Quand cette histoire est arrivée ici, vous lui aviez carrément coupé le bras, à Jorge. Et la question était de savoir en combien de morceaux ! Vous êtes devenu une légende vivante, dans le coin. J'imagine qu'il y aura même bientôt des chansons à votre sujet.

— Vous connaissez un de ces types ? demanda l'Exécuteur. Montoya, Jorge, ou un des autres ? Je n'ai pas eu l'impression qu'ils étaient directement liés à Gothe.

Pacheco fut sur le point de répondre, mais ils arrivaient à hauteur d'un jardinier qui ratissait la pelouse fraîchement tondue.

— Je sais qui est Montoya, expliqua-t-il dès qu'ils se retrouvèrent à l'abri des oreilles indiscrètes. Mais lui et sa bande ne sont que des minables. Des minables nocifs, tout de même, qui ont à leur actif tous les crimes possibles – vols, viols, meurtres... Ils n'ont en tout cas pas le moindre contact avec Gothe. Il se pourrait qu'ils aient encore moins de cervelle que Lima, précisa Pacheco en se tapotant le crâne.

Ils rejoignirent la piscine privée de Gothe. Une pool house la jouxtait, et le tout était cerné par une clôture grillagée.

— Et une certaine Rocio, ça vous dit quelque chose ? C'est une fille de la région.

— Non, je ne vois pas. Vous n'avez pas son nom de famille ?

Bolan secoua la tête.

— Elle était avec Montoya ? demanda Pacheco.

— Pas vraiment. Même si j'ai eu l'impression qu'ils se connaissaient.

— Tout le monde se connaît plus ou moins, par ici. Vous voulez que je contacte le quartier général et qu'ils cherchent ce qu'ils ont sur elle ?

L'Américain hésita, puis secoua de nouveau la tête.

— Non. Pas pour l'instant. Plus tard peut-être. Je pense qu'elle n'a rien à voir dans cette affaire.

Pacheco allait poser une question, mais il se ravisa. Qui que soit cette Rocio, il sentait dans la voix de Bolan qu'il s'agissait d'une affaire qui ne le regardait pas. Si l'Américain voulait en savoir plus, il le lui ferait savoir.

Quand ils eurent dépassé la piscine, Pacheco fit remarquer :

— Vous savez ce que je me demande chaque fois que je vois un signe extérieur de la richesse de Francisco Gothe ? Je me demande combien de gens ont payé de leur vie pour qu'il se l'offre. J'ai repensé à ce que vous avez dit à San José – que vous pourriez vous contenter de prendre un avion jusqu'ici, de tuer Gothe et d'en finir comme ça. Vous étiez sérieux, n'est-ce pas ? Ce n'était pas une plaisanterie ?

— Non, je ne plaisantais pas.

Pacheco recommença de marcher.

— Je serais bien tenté de faire ça tout de suite. Mais si on flinguait Gothe maintenant, toute l'opération tomberait à l'eau...

— En fait, dit Bolan, nous avons une excellente raison de le garder en vie. On doit trouver son copain, le trafiquant de drogue. Or, pour ça, il nous faut un Gothe vivant. Et puis, en plus de neutraliser ces deux pourris, on ruinera cette dernière « grosse affaire ».

Le jeune flic resta silencieux, alors qu'ils passaient à côté d'une autre

clôture grillagée, celle des courts de tennis. Et le détail qui le tracassait depuis un instant sans qu'il puisse mettre le doigt dessus lui apparut soudain.

— Imaginons que Gothe soupçonne qu'on a vu clair dans son plan — après tout, on n'a aucune preuve de ce qu'il nous raconte, si ce n'est sa parole ! Dans ce cas, il pourrait se demander pourquoi on joue son jeu, pourquoi on le suit en sachant qu'il a prévu de nous éliminer.

— Les gens aiment bien se convaincre que les autres pensent comme eux. Qu'ils ont les mêmes priorités, les mêmes forces et faiblesses. Par exemple, Francisco Gothe se dit qu'il nous a agité assez de dollars devant les yeux pour brouiller notre jugement. Ou alors, il pense que nous jouons notre propre jeu, et que si jamais il ne tient pas sa promesse, on essaiera d'une manière ou d'une autre d'obtenir ce qu'il a fait miroiter. Mais on se fout de ce qu'il pense vraiment. L'important, c'est que, d'une manière ou d'une autre, il a prévu de nous faire flinguer dès que nous aurons fini de surveiller sa cargaison de cocaïne.

Un frisson glacé courut sur les épaules de Pacheco. C'était un angle qu'il n'avait pas envisagé — et son manque de clairvoyance l'effrayait peut-être plus que tout.

Les deux hommes atteignirent les écuries, qui se signalèrent par l'odeur du crottin et, de temps à autre, un hennissement.

— Lima nous posera aussi un problème, poursuivit l'Américain. Il est visiblement persuadé que Gothe va lui remettre les clés de son business, avec nous en prime comme associés : il va donc avoir ses propres raisons de vouloir se débarrasser de nous.

Pacheco hocha la tête. Ça, il y avait pensé.

Le pavillon destiné aux invités s'élevait à une centaine de mètres, au-delà des écuries. C'était une bâtisse construite dans le même style que la maison principale.

Pacheco poursuivit la visite et emmena l'Américain jusqu'aux limites du parcours de golf. Ils se dirigèrent ensuite vers un vaste bâtiment sans style.

— Gothe l'appelle le « Baraquement », expliqua Pacheco.

— C'est là que tout le monde dort ? demanda Bolan.

Pacheco hocha la tête.

— Les ouvriers s'entassaient dans un dortoir. Pour les chefs d'équipes, il y a plusieurs chambres privées. Lima et moi, on a chacun la nôtre.

Ils atteignirent le baraquement, et Pacheco entra le premier. La grande salle commune destinée aux ouvriers se trouvait de l'autre côté du bâtiment, ce qui ne les empêchait pas de sentir à travers les murs une odeur de sueur, de nourriture vaguement avariée et de mort lente. Pacheco s'approcha d'une porte et tourna la poignée.

— C'était la chambre de Mantana, expliqua-t-il. Je pense que vous pouvez la prendre. J'occupe la suivante. Et Lima est de l'autre côté.

Bolan hochait la tête, tout en faisant rapidement des yeux le tour de la pièce à peine meublée – un lit, une table de chevet et une chaise.

— Vous voulez que je vous aide à apporter les affaires qui sont dans la voiture ?

Le Guerrier secoua la tête.

— Alors, je vous laisse.

Dans le regard de l'Exécuteur, il ne voyait pas la moindre trace d'émotion. Plutôt de la détermination. Et le reflet de l'âme d'un homme qui avait toujours vécu en faisant ce qu'il savait être bien.

L'Exécuteur voyageait léger. Il avait planqué la majeure partie de son équipement dans son coffre de voiture avant de se rendre chez Gothe. Le trafiquant et son mystérieux ami versé dans la cocaïne devaient toujours croire que Bolan n'était rien d'autre qu'un mercenaire dont les services étaient à louer, en cavale depuis l'assassinat de Toledo. Il avait donc avec lui tout son armement et seulement quelques vêtements, c'était pratiquement tout ce qu'il avait apporté. Il était certain que sa chambre serait fouillée à la seconde où il la quitterait. Pas question donc d'y laisser le moindre indice pouvant amener Gothe à penser qu'il n'était pas ce qu'il essayait de paraître.

Bolan portait toujours le double harnais sous sa chemise ouverte tandis qu'il fouillait dans son sac de voyage. Le Szabowie et le Crossada lui avaient bien servi, non seulement pour se défendre, mais aussi comme accessoires de démonstration, en quelque sorte. Ils étaient les armes parfaites pour un type en cavale – un type qui ne pouvait pas prendre le risque de se faire arrêter avec des armes à feu... et qui ne pouvait pas non plus se balader sans arme du tout.

À présent, il était temps de passer aux choses sérieuses.

À l'intérieur du sac, il récupéra les trois pistolets et des munitions. Il porterait les flingues sur lui, avec quelques chargeurs. Le holster d'épaule du 93-R et celui qu'il avait à la hanche pour le Desert Eagle ne faisaient que renforcer sa couverture – seuls quelques flingueurs à louer portaient des harnais aussi élaborés, sachant qu'ils devaient être en mesure de sortir leurs armes à n'importe quel moment si les flics se montraient. Mais Bolan se trouvait à présent dans un environnement où Francisco Gothe avait les flics dans sa poche. La discrétion n'avait plus la même force d'obligation.

Mais il y avait dans la valise deux articles qui le trahiraient dans la seconde si jamais ils étaient découverts. De la haute technologie, sortie tout droit des labos du génial Herman « Gadgets » Schwarz, l'ami de longue date et électronicien hors pair. L'Exécuteur s'empara d'une petite boîte noire et l'observa. C'était un accessoire essentiel, dont il ne pouvait pas se passer – heureusement assez petit pour qu'il le garde sur lui en permanence.

Après un dîner, aussi long que prétentieux en compagnie de Gothe Lima et Pacheco, Mack Bolan rejoignit sa chambre. Le morceau de bravoure du festin était un *gallo*, le plat national du pays, que leur avait servi Maria. Le Guerrier avait été surpris de voir la jeune femme venir s'asseoir avec eux à table. Apparemment, elle était plus qu'une simple domestique. Et aux regards que Gothe posait parfois sur la jeune fille, il soupçonnait qu'elle devait avoir sa place dans le lit de son patron. Mais ses yeux obstinément baissés et son attitude un rien embarrassé laissaient penser que leur relation ne l'enthousiasmait pas particulièrement, même si, pour une raison ou une autre, elle l'avait acceptée.

Assis sur son lit, l'Exécuteur songeait au problème qui se posait à lui dans l'immédiat. Il avait besoin de découvrir qui était le partenaire de Gothe dans la grosse livraison de drogue à venir. Pour cela, il avait décidé de se livrer à une petite fouille de la maison, une fois le boss mafieux endormi. Le trafiquant les avait justement informés qu'il avait eu son partenaire au téléphone et que l'opération aurait lieu le lendemain. Bolan et Pacheco n'avaient eu droit qu'à quelques détails. Ils savaient seulement que l'importante cargaison de cocaïne partirait par la mer et qu'ils l'accompagneraient jusqu'à sa destination, puis prendraient l'avion pour revenir au Costa Rica.

Tout en fouillant dans son sac, le Guerrier se demanda comment il allait traverser la propriété sans se faire repérer par un des nombreux gardes armés qui patrouillaient un peu partout. Pour d'évidentes raisons, il n'avait pas pris de combinaison noire. Or, les vêtements qu'il portait étaient trop clairs pour une opération nocturne.

Ce qu'il trouva de mieux, en définitive, fut un T-shirt noir et un blue-jean au denim foncé. Il les enfila sans perdre de temps. Il entendait déjà des ronflements dans la chambre de Pacheco. Du côté de Lima, en revanche, aucun bruit. Prenant très à cœur ses supposées futures responsabilités, le flingueur était allé superviser les opérations de fouilles de la nuit à une cinquantaine de kilomètres de là. Le grand dortoir des ouvriers était lui aussi silencieux. Et si certains des gardes avaient accompagné Lima et ses hommes, certains étaient déjà dans leur chambre. Bolan quitta donc le plus silencieusement possible le bâtiment.

Une fois dehors, il se déplaça à la faveur des zones d'ombre qui se présentaient. Il progressait lentement, à l'écoute du moindre bruit. Le problème était assez simple : il n'était pas sur place depuis suffisamment longtemps pour avoir pu étudier les lieux ni la routine des sentinelles. Il devait donc compter sur la chance, avec l'espoir que ses années d'expérience lui permettraient une nouvelle fois de s'en sortir sans dommage.

Quand il atteignit la piscine, Bolan trouva la porte de la clôture grillagée encore ouverte. Bien. En plus de lui rendre l'accès plus aisé, cela trahissait un certain relâchement chez les hommes chargés de la surveillance – de nuit, en tout cas.

Devant les écuries, l'herbe avait été piétinée par des dizaines de sabots. C'était là que l'Exécuteur se dirigeait au pas de course. Une fois sur place, il se pencha et ramassa de la terre humide à pleines poignées, avant de se l'appliquer sur le visage, le cou et les bras, comme un maquillage de camouflage. Il n'avait aucun moyen de juger du résultat mais, une fois encore, il se reposa sur son instinct.

Un parterre d'orchidées entretenu avec soin se trouvait à une dizaine de mètres de la maison. L'Exécuteur se mit à plat ventre. Il avait discrètement étudié le système d'alarme lors de sa première rencontre avec Gothe, dans l'après-midi, puis un peu plus sérieusement au cours du dîner. Il n'avait rien de particulièrement élaboré – un truc tout simple avec des capteurs de sons et de mouvements. Un léger bourdonnement se faisait entendre quand on ouvrait la porte. Mais ce bourdonnement pouvait se transformer en une sirène assourdissante si un code n'était pas composé rapidement – une trentaine de secondes en général – sur un clavier numérique. Bolan avait repéré le boîtier de contrôle en arrivant : il se trouvait derrière la porte d'entrée. Il ne lui restait maintenant plus qu'à espérer qu'il réussirait à se repérer dans la maison à partir de l'endroit par lequel il avait choisi d'y pénétrer, puis qu'il trouverait le code et le rentrerait sur le clavier avant les trente secondes fatigues...

Ce serait très serré. Et si la chance ne lui souriait pas un minimum, tout son plan risquait de lui exploser à la figure.

Toujours planqué derrière les orchidées, l'Exécuteur étudiait le côté de la maison. La porte d'entrée était le point le plus proche du boîtier de contrôle, et lui laisserait donc plus de temps pour déchiffrer le code. Mais utiliser cet accès avec l'espoir de ne pas se faire remarquer n'était pas la meilleure option. Il devait y avoir des gardes en permanence, de ce côté – des gardes et probablement de la lumière.

Le Guerrier allait se redresser et piquer un sprint jusqu'à la porte qu'il avait choisie un peu plus tôt, sur le côté, quand un bruit l'arrêta net. Il était en appui sur les bras, prêt à se lever, et le bruit se fit de nouveau entendre.

Il l'identifia lorsqu'il l'entendit pour la troisième fois. Des rires. Toujours en appui, les muscles bandés, il attendit. Les rires se rapprochèrent. Les voix qui les accompagnaient devinrent plus distinctes. Et, à travers les orchidées qui lui servaient de paravent, il vit deux types tourner au coin de la maison.

Ils marchaient en titubant légèrement, et Bolan aperçut la bouteille qu'ils se tendaient à tour de rôle. Soudain, alors qu'ils passaient tout

près de la maison, le plus grand donna un coup de coude à son copain.

— Hé, calme-toi ! lui lança-t-il en désignant une fenêtre, à l'étage. Tu vas réveiller le dragon du château !

L'autre rigola, avant de se plaquer une main sur la bouche. Les deux hommes avaient des CAR-1S calibre .223 à l'épaule.

Bolan attendit qu'ils rejoignent l'allée de gravier, probablement pour aller retrouver les gardes qui se trouvaient à l'avant de la maison. Dès qu'il fut certain d'être seul, il se redressa, sauta par-dessus les orchidées, et courut jusqu'à la porte.

Il avait choisi cette porte pour trois raisons. D'abord, à l'exception de la porte d'entrée principale, c'était la plus proche du boîtier central du système d'alarme. Ensuite, elle était en retrait par rapport au reste de la maison, et du même coup légèrement dans l'ombre. Or, Bolan avait besoin d'un minimum de discrétion pour forcer la serrure. Ce qui ne lui prendrait pas trop de temps – et on en arrivait là à la troisième raison qui l'avait amené à choisir cette porte –, puisque celle-ci ne se fermait qu'au moyen d'une simple serrure de sécurité.

Bolan ralentit l'allure à proximité de la porte, plaqua les mains sur la pierre et se glissa dans le renfoncement. S'accroupissant, il se tourna pour inspecter le parc. Il fit de nouveau face à la porte et sortit de sa poche un petit objet qui ressemblait à un banal passe-partout ; en réalité une merveille de technicité, capable d'ouvrir la plupart des serrures, un gadget à la hauteur du génie de l'ami Herman. L'instant d'après, la porte s'ouvrait. Bolan jeta un coup d'œil aux chiffres luminescents de sa montre et se mit en mouvement.

Il s'efforçait de trouver l'équilibre entre vitesse et silence. Fermant la porte derrière lui, il traversa la cuisine et se retrouva dans un couloir qu'il ne connaissait pas. Il lui avait été impossible d'effectuer une véritable reconnaissance de la maison sans éveiller les soupçons – un passage aux toilettes ne lui avait permis d'apprendre qu'une partie de ce qu'il avait besoin de savoir.

Il devrait faire avec.

Il était parti du principe qu'il disposait de trente secondes après l'ouverture de la porte, sans être sûr de rien. Le système de déclenchement de l'alarme était réglé en fonction des personnes et des bâtiments. Cela allait d'une dizaine de secondes à plusieurs minutes.

Le couloir que suivait l'Exécuteur l'amena dans une pièce faiblement éclairée où il découvrit une table de billard et des jeux vidéo. Comme il passait devant une autre pièce, totalement plongée dans l'obscurité, il identifia l'odeur particulière de la levure et comprit que ce devait être l'endroit où Gothe entreposait les tonneaux de sa précieuse bière. Il s'engagea dans la pièce suivante et la traversa, puis jeta un nouveau coup d'œil à sa montre.

Il lui restait vingt secondes.

La porte, à l'autre bout de la pièce, était fermée, et elle l'obligea à ralentir. Il l'ouvrit sans le moindre bruit, et se retrouva dans le jardin d'hiver. Il fut alors capable de s'orienter et fila droit dans le salon. Il était depuis vingt-deux secondes dans la maison.

Il inspira profondément. Il n'y arriverait pas – en tout cas pas si l'alarme était réglée sur trente secondes. Il accéléra encore l'allure. Il avait déjà surmonté des situations qui semblaient encore plus désespérées. Gardant son calme, il sortit la petite boîte noire fixée à sa ceinture tandis qu'il traversait l'entrée jusqu'au boîtier électronique de l'alarme.

Un fil électrique gainé sortait de la boîte, terminé par une ventouse. Il plaqua celle-ci contre le voyant lumineux du boîtier. Avec son pavé numérique, il ressemblait vaguement à un téléphone. Bolan s'attendait à entendre l'alarme d'une seconde à l'autre... tout en continuant d'espérer que son détecteur de code lui donnerait les numéros avant que cela n'arrive.

Les secondes continuaient de s'égrener.

Baissant les yeux sur sa montre, le Guerrier vit que cela faisait trente-cinq secondes qu'il était entré. Gothe s'était-il accordé quarante-cinq secondes ? Possible. Il n'était plus tout jeune, après tout, et sa vitesse de déplacement devait s'en ressentir. Le détecteur de code fit entendre un léger cliquetis, et Bolan songea que cela faisait de toute façon peu de différence. Que ce soit trente secondes ou quarante-cinq, il n'y arriverait pas.

Alors qu'il venait de dépasser les quarante-cinq secondes, justement, il vit que les deux premiers numéros du code avaient été trouvés. Ils étaient affichés sur la façade du détecteur.

Cinquante secondes. Et toujours pas d'alarme.

Le troisième numéro s'afficha sur le petit écran.

Bolan attendit. Il était à présent persuadé que le système avait été programmé pour s'activer au bout d'une minute. Il lui restait donc un peu moins d'une dizaine de secondes. Là encore, ce ne serait probablement pas suffisant.

Et puis, finalement, le dernier chiffre apparut. Le Guerrier s'empressa de composer le code sur le clavier. Il resta ensuite figé, le souffle suspendu, ne sachant toujours pas s'il avait réussi à désactiver le système à temps. Alors que l'idée qu'il y était parvenu se frayait lentement un chemin dans son cerveau, il réfléchissait déjà à la suite de son plan de bataille. Il devait maintenant retrouver le bureau de Gothe, son centre d'opérations, et son ordinateur. D'une manière ou d'une autre, il devait découvrir qui était le mystérieux associé du trafiquant dans la transaction de drogue à venir – et qui, c'était plus que probable, allait probablement lui racheter le reste de ses affaires.

Il était sur le point de partir en chasse quand une main se posa sur

son épaule.

Il s'en fallut de peu que l'adversaire eût la tête tranchée, mais Bolan arrêta son geste quand il découvrit Maria, l'index posé sur les lèvres. La très belle jeune fille ne portait plus son uniforme de soubrette. En fait, elle ne portait rien du tout.

Elle se haussa sur la pointe des pieds pour lui glisser à l'oreille :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Bolan ne savait pas trop quoi répondre. Si la jeune fille était au courant de sa présence, pourquoi n'avait-elle pas averti Gothe ?

En voyant qu'il ne réagissait pas, elle lui prit la main.

— Venez.

Elle le guida à travers la maison. Ils longèrent une fenêtre à travers laquelle passaient quelques rayons de lumière, et Bolan découvrit les zébrures et les bleus que Maria avait sur les fesses. Il n'avait que des soupçons, jusque-là, mais il comprenait maintenant pourquoi Maria semblait toujours aussi nerveuse. En revanche, la raison pour laquelle elle restait avec Gothe demeurait un mystère.

Ils rejoignirent la salle de jeux par laquelle Bolan était passé l'instant d'avant, et la jeune femme ferma la porte derrière eux.

— Il ne vient jamais ici, chuchota-t-elle. On est en sécurité... enfin, s'il est possible d'être en sécurité dans cette maison.

Bolan attendit. Il n'avait pas la moindre idée de ce que la jeune femme avait en tête.

Soudain, elle parut prendre conscience de sa nudité et essaya de dissimuler ce qu'elle pouvait. Sans hésiter, Bolan ôta son T-shirt et le lui tendit.

— Il y a de la boue dessus, dit-il, mais ça devrait aller.

Cette déclaration parut briser la glace. Maria laissa échapper un gloussement, tout en enfilant le T-shirt. Il lui descendait jusqu'au genou.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda-t-elle. À vous voir, on dirait un commando qui s'apprête à donner l'assaut.

Plutôt que de répondre, Bolan posa sa question :

— Et vous ? Qu'est-ce que vous fichez là ? Si vous saviez que j'étais dans la maison, pourquoi est-ce que vous n'avez pas prévenu votre patron ? Mais vous l'avez peut-être fait...

Instinctivement, Maria jeta un coup d'œil vers la porte.

— Le *señor* Gothe dort. Et je ne lui ai pas dit que vous étiez ici.

— Cela répond à une de mes questions. Je vous ai aussi demandé ce que vous fichiez ici, dans cette maison, avec ce type. J'ai vu les marques...

Il baissa les yeux vers ses hanches, avant de les relever.

Maria baissa elle aussi les yeux, mais de honte.

— Je ne peux pas m'en aller. Du moins, pas encore.

Toute la timidité qu'elle avait laissé paraître lorsqu'elle était nue avait disparu.

— Je... j'ai eu une drôle d'impression, quand je vous ai vu, avoua-t-elle. J'ai pensé que vous étiez peut-être l'homme que j'attends depuis si longtemps.

— De quoi est-ce que vous parlez ?

— Vous êtes... différent. Vous n'êtes pas comme Julio, pas comme Mantana — je suis bien contente qu'il soit mort, celui-là, il était effrayant. Vous... vous semblez bon. Je ne peux pas expliquer pourquoi. C'est une impression. Je l'ai déjà eue avec le *señor* Pacheco.

Elle inspira profondément et soupira.

— Je peux vous aider, reprit-elle. Dites-moi ce que vous voulez.

Bolan tendit le bras et il lui prit le menton, l'obligeant à river son regard au sien. Ses paroles pouvaient sembler dures, mais il les prononça avec douceur.

— Vous risquez votre vie, en me protégeant, Maria. Et vous n'êtes pas médium. Avoir l'impression que je semble bon, ça ne me suffit pas. Dites-moi le reste.

Les yeux de Maria brillèrent de colère.

— Le fait que je veuille vous aider ne vous suffit pas ? Le fait que je ne vous aie pas dénoncé à Gothe, qui vous aurait fait exécuter sur-le-champ, ne vous suffit pas non plus ?

L'Exécuteur soupira.

— D'accord, admettons. Mais je sais qu'il y a autre chose, Maria.

Durant un instant, le seul bruit dans la salle de jeux fut le bourdonnement de la climatisation. Puis la jeune fille prit une profonde inspiration et dit :

— Il va vous faire tuer de toute manière. Tous. Le *señor* Pacheco, Lima et vous. Pour Lima, je m'en fiche. Mais le *señor* Pacheco et vous, vous devez partir avant qu'il soit trop tard.

Ce que Bolan soupçonnait se confirmait. Mais le ressentiment avec lequel la jeune femme avait prononcé le nom de Lima intrigua l'Exécuteur.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait, Lima ?

Elle se passa les bras autour du buste, comme si elle était de nouveau nue.

— C'est facile à deviner, non ? murmura-t-elle d'une voix à peine audible.

— Et vous n'en avez pas parlé à Gothe ?

Maria secoua la tête.

— Il aurait dit que c'était ma faute. Et à ses yeux, je serais devenue une marchandise usagée, bonne pour la casse. Il aurait peut-être tué Lima. Mais il se serait aussi débarrassé de moi.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Parce que c'est ce qui arrive à ses maîtresses, quand il en a terminé avec elles.

— Et vous êtes...

La jeune femme parut agacée.

— Évidemment ! Je suis sa maîtresse attirée, et je le resterai jusqu'à ce que je ne l'intéresse plus. Ou peut-être qu'il me tuera en même temps qu'il vous tuera, quand il partira d'ici définitivement.

— Mais comment est-ce que vous savez tout ça ? Il vous dit ce genre de choses ?

D'une manière ou d'une autre, cela ne cadrerait pas avec l'image que Bolan s'était faite de Francisco Gothe.

— Bien sûr que non ! répliqua Maria avec mépris. Il me parle à peine. Je ne suis qu'un jouet, pour lui. Un jouet qui lui permet de satisfaire ses désirs de pervers. Mais je l'espionne depuis toujours. J'écoute aux portes, je fouille dans ses papiers. J'entends des choses. Et cet après-midi, une fois... qu'il en a eu terminé avec moi, il m'a renvoyée. Sauf que je suis restée dans le couloir. Et je l'ai entendu passer un coup de fil.

Bolan attendit qu'elle poursuive. Il était assez content de voir que la peur de la jeune femme s'était transformée en colère.

— Il a revendu toutes ses affaires à un autre homme. Celui avec qui il trafique la cocaïne.

Elle marqua une pause et fronça les sourcils.

Une fois encore, les soupçons de l'Exécuteur se confirmaient. Les faits et gestes de Gothe étaient à présent parfaitement clairs. Il manquait juste un élément à Bolan. Pourquoi Maria lui racontait-elle tout cela ? Il lui saisit de nouveau le menton.

— Je sais qu'il n'y a pas que cela, lui dit-il. Je n'ai toujours pas compris pourquoi vous restez dans cette maison, pourquoi vous couchez avec lui et pourquoi vous vous laissez traiter de cette manière.

— J'ai mes raisons.

— D'accord, mais j'ai besoin de savoir.

Maria hésita. Finalement, elle décida soit qu'elle pouvait faire confiance à Bolan, soit que cela ne changerait rien, de toute façon.

— Parce qu'il a tué ma mère, dit-elle.

— Votre mère ?

— Elle était sa maîtresse, avant moi. Et il y en a eu d'autres, pendant ma jeunesse.

— Attendez un peu. Vous voulez dire que vous avez grandi ici ? Avec lui ? Est-ce qu'il est...

Maria comprit la question avant qu'il l'ait posée.

— Non. Jusqu'à mes seize ans, il a cru que j'étais sa fille et m'a laissée tranquille. Il y avait d'autres femmes dans son lit, qui disparaissaient

toutes quand il s'en fatiguait – comme c'est arrivé un jour à ma mère. Mais aussi loin que remontent mes souvenirs, il s'est toujours intéressé à moi... de très près. C'est un monstre.

Des larmes se formèrent dans ses yeux.

— Il m'a fait faire...

Elle fut incapable d'aller plus loin. Bolan l'enlaça et la serra contre lui un instant. Elle se laissa aller, pleura, avant de s'écarter.

— Si je suis restée, c'est parce que j'espère un jour me venger. Venger ma mère. Je savais qu'un jour ou l'autre quelqu'un se présenterait, qui m'aiderait.

— Vous pouvez parler de vengeance, si vous voulez, Maria. Pour moi, il s'agit de justice. Et je vous aiderai.

Il baissa les yeux sur ceux de la jeune femme.

— Mais pour ça, il faut d'abord que vous m'aidiez, vous.

Elle avait recouvré le sourire. Les larmes avaient cessé de couler.

— Pour commencer, j'ai besoin d'aller faire un tour dans le bureau de Gothe.

— Pourquoi ça ?

— Je dois découvrir avec qui il a monté cette grosse transaction de drogue.

La jeune femme haussa les épaules, et un sourire malicieux étira ses lèvres.

— Si c'est tout ce que vous avez besoin de savoir, pas besoin d'aller dans le bureau de Gothe. Je peux vous le dire, moi, et tout de suite. Il s'appelle Letona. Ramon Letona. C'est le propriétaire de la compagnie maritime qui assure l'acheminement de toutes les antiquités de Gothe hors du pays. Et c'est un homme très important au Nicaragua.

CHAPITRE VI

Une fine écume blanchâtre coiffait les petites vagues que *l'Evangelina* fendait en progressant sur l'eau. Un équipage de huit hommes manœuvrait ce quatre-mâts d'un autre temps. Vêtus d'un uniforme inspiré de celui des marins du XIX^e siècle, ils parcouraient le pont en permanence, réglant les voiles pour tirer le meilleur parti des vents modérés qui balayaient le golfe du Mexique.

Pour un œil non exercé, ils ressemblaient à des marins embauchés pour une croisière de plaisance, à qui on avait demandé de revêtir des costumes d'époque afin de donner à cette promenade un style rétro.

En fait de marins, il s'agissait surtout de tueurs.

Près d'une vingtaine d'autres flingueurs, de toutes nationalités, étaient vêtus comme des touristes, shorts, polos et casquettes de baseball. Eux aussi jouaient un rôle : celui des clients de la croisière. Le fait qu'il n'y ait aucune femme à bord avait sans doute un peu étonné les officiels du port, mais ce genre de questions n'entraient pas dans leurs prérogatives.

Les hommes de *l'Evangelina* n'étaient certes pas là pour s'amuser. Cette croisière était un voyage d'affaires. Des affaires d'un genre spécial, puisqu'elles portaient sur des tonnes de cocaïne entreposées dans les cales du quatre-mâts. Les autorités portuaires avaient signé les documents relatifs au départ du voilier sans même se soucier d'aller inspecter l'intérieur. C'était du reste une affaire entendue pour le capitaine de *l'Evangelina*, puisqu'il ne s'était pas trop soucié de cacher la drogue. Les sacs de cocaïne étaient simplement stockés contre les cloisons des cales, sous des pans de toile goudronnée.

Bolan et Pacheco, en jean et T-shirt, se tenaient contre le bastingage, côté bâbord. Quelques heures plus tôt, ils étaient passés dans le canal du Yucatan, entre Cuba et le Mexique, naviguant assez près du second pour apercevoir au loin les côtes de la péninsule. Le bateau, qui fonctionnait à la fois sous voiles et sous moteur, conservait une bonne allure. Dans une heure environ, ils atteindraient La Nouvelle-Orléans.

Après lui avoir révélé l'identité de Ramon Letona, Maria avait guidé

Bolan jusque dans le petit bureau de Gothe. Là, sur l'ordinateur du trafiquant, le Guerrier avait trouvé d'autres informations concernant le bonhomme.

Roman Letona utilisait les entreprises de Gothe non seulement pour se créer une image de légitimité, mais aussi pour blanchir de l'argent. Une rapide recherche Internet avait permis à Bolan de constater que Letona, un Nicaraguayen, était propriétaire de la Central American Development Company. La C.A.D.C. achetait des terres à bas prix, avant de construire dessus des propriétés privées, des clubs de vacances, des hôtels ou des bâtiments industriels. La société avait deux filiales encore plus intéressantes aux yeux de l'Exécuteur – la Costa Rica Import and Export, basée à San José, et la Dolphin Cruises Inc. L'*Evangelina* faisait partie de la flotte de la Dolphin. Bien entendu, il ne s'agissait là que des informations officielles concernant les affaires légales du patron mafieux.

Bolan observa une baleine blanche passer tout près d'eux, comme pour les surveiller avant de plonger.

En résumé, Letona avait l'organisation idéale pour se livrer au trafic de drogues, d'armes, d'antiquités – et de tout ce qui, de manière générale, pouvait être l'objet d'un trafic. Les profits de Gothe étaient injectés dans ses hôtels tandis que ceux de Letona allaient nourrir les caisses de la C.A.D.C. Dans le même temps, la société de développement de Letona continuait de construire – le dernier projet en date étant un grand ensemble immobilier destiné à des retraités américains. Il faisait ainsi de fréquents voyages aux États-Unis, sous prétexte de rechercher de nouveaux investisseurs, mais ses séjours étaient sans doute aussi une excellente opportunité de rencontrer ses contacts pour la revente de la drogue.

L'Exécuteur regarda vers le pont, distraitement, et s'aperçut qu'un des hommes d'équipage l'observait. Dès que leurs yeux se croisèrent, l'autre détourna le regard. Bolan songea que Pacheco et lui n'avaient pas reçu un accueil très chaleureux – c'était le moins qu'on puisse dire. La plupart des types qui se trouvaient à bord étaient habitués à travailler ensemble, ils se connaissaient. Et ils étaient tous payés par le même homme – Ramon Letona. Les deux nouveaux visages qu'on leur imposait brisaient leur routine. Ce genre d'imprévu rendait nerveux, dans le boulot dangereux qui était le leur.

En plus de la menace que constituaient les autorités, américaines et costariciennes, les pirates qui sillonnaient le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes constituaient un autre risque sérieux. Ils étaient souvent eux-mêmes trafiquants de drogue, et ils ne manqueraient pas l'occasion de s'attaquer à l'*Evangelina* si jamais ils entendaient parler de sa cargaison. À bord, tous les hommes gardaient un œil vers l'horizon, à l'affût de la moindre embarcation suspecte.

Tous les passagers, qu'ils soient hommes d'équipage ou faux touristes, portaient un pistolet. Les bosses légères, sous leurs polos, n'avaient pas échappé à Bolan. Un peu plus tôt, alors qu'il était allé faire un tour à l'intérieur du bateau, il avait aperçu d'autres armes, plus conséquentes, dans la cale avant. Des fusils automatiques, des pistolets-mitrailleurs et même quelques fusils à pompe, tous rangés dans une petite pièce protégée par une grille. C'était une vieille tradition de la mer que de conserver les armes les plus puissantes hors de portée de l'équipage. Le confinement et la promiscuité prolongés pouvaient échauffer sérieusement les esprits.

L'homme d'équipage qui observait Bolan et son compagnon sortit une cigarette de sa poche et il l'alluma avec un briquet dont la modernité contrastait avec son costume. Il se détourna, puis s'éloigna. Sur l'eau, la baleine reparut, avant de plonger de nouveau en soulevant une grande gerbe d'eau avec sa queue. Bolan consulta sa montre. Son plan était simple. Dans les trente prochaines minutes, il avait l'intention d'éliminer, à l'exception de l'équipage, la quasi-totalité des trafiquants qui se trouvaient à bord du quatre-mâts. Si les choses se passaient bien, il se retrouverait avec ce qu'il fallait d'équipage pour amener *l'Evangelina* à bon port, à savoir La Nouvelle-Orléans. Il se débarrasserait d'eux juste avant d'arriver. Si les choses se passaient moins bien, Pacheco et lui devraient se débrouiller eux-mêmes, uniquement au moteur.

Un plan basique, du moins dans sa conception. Car, dans sa réalisation, il se révélait plus complexe. À cause des forces en présence, d'abord : Bolan et Pacheco étaient à quatorze contre un. Pour réussir, ils devraient observer un timing précis au quart de seconde près. Il leur faudrait avoir des nerfs d'acier et peut-être aussi bénéficier de la chance que donnent la surprise et une longue expérience du combat.

Un détail contrariait le Guerrier : Pacheco. Toledo lui avait confié que le jeune policier ne craignait rien, qu'il était un vrai crack en matière d'infiltration, mais, qu'avec les armes, il était beaucoup moins brillant.

L'Exécuteur, lui, savait qu'il était pour sa part meilleur que n'importe quel homme, avec n'importe quelle arme. Ça n'était pas de la vanité de sa part – simplement les faits. Mais sa confiance en lui ne l'empêchait pas d'être réaliste. Il y avait au total vingt-huit hommes à bord, tous armés. Si on partageait ces effectifs entre Pacheco et lui, cela faisait quatorze hommes pour chacun. Les choses ne seraient évidemment pas aussi simples. Ce serait à lui d'assurer la quasi-totalité du travail, en faisant appel à toutes ses ressources stratégiques. Sans quoi le policier costaricien et lui serviraient de festin aux poissons du golfe tandis que *l'Evangelina* irait tranquillement livrer sa mortelle cargaison à La Nouvelle-Orléans.

À côté de lui, le jeune flic consultait sa montre.

L'Exécuteur hocha la tête. Pacheco savait ce qu'il avait à faire. Le jeune homme s'humecta nerveusement les lèvres, avant de s'écarter du bastingage et de traverser le pont. Une fois passée la grand-voile, il emprunta l'échelle qui permettait de descendre dans les entrailles du quatre-mâts.

Bolan attendit, les mains sur la rampe du bastingage. Derrière lui, il entendait les hommes aller et venir. Certains étaient engagés dans des conversations à voix basse, dont un des sujets récurrents devait être Pacheco ou lui-même, il en était à peu près sûr. Le capitaine, un moustachu d'environ quarante-cinq ans qui s'était simplement présenté sous le surnom d'Eagle Jack, avait expliqué au reste de l'équipage que les deux nouveaux étaient là pour veiller aux intérêts d'un nouvel investisseur. C'était tout – on n'avait d'ailleurs pas dû lui en expliquer plus.

Les deux types les plus proches du Guerrier, toutefois, ne parlaient ni de lui ni de Pacheco. L'un d'eux, un gros type qui portait un débardeur blanc tendu par son ventre proéminent, tapota les fesses de son copain et lui lança :

— Tu veux que je te dise, Hector ? Plus ça va, plus je te trouve mignon.

L'autre, surpris par le geste, sursauta violemment, soulevant l'hilarité des hommes qui les regardaient. Il devait avoir moins de trente ans, et les familiarités de son copain ne l'amusaient visiblement pas.

— Dans tes rêves, connard ! répliqua-t-il en essuyant l'arrière de son pantalon, comme s'il s'était assis dans la boue.

D'autres rires fusèrent.

Ils s'éteignaient lentement quand le visage de Pacheco apparut soudain au sommet de l'écoutille venant des cales. Il semblait inquiet.

— Eagle Jack ! cria-t-il aussi fort qu'il put. Capitaine, venez vite !

Bolan observa la réaction du moustachu, qui se trouvait tout à l'avant du quatre-mâts. Quand il se retourna, il paraissait plus agacé qu'inquiet.

Pacheco agita les bras pour attirer un peu plus l'attention sur lui.

— Vite, capitaine ! J'ai l'impression qu'il y a une sacrée voie d'eau, en bas !

L'annonce n'affola pas du tout Eagle Jack, et suscita même quelques ricanements chez certains de ceux qui avaient entendu. En vieux loup de mer expérimenté, le capitaine savait que si *l'Evangelina* avait pris l'eau, il l'aurait tout de suite senti. Le bateau se serait légèrement enfoncé dans l'océan, il se serait comporté différemment. Ce que Bolan lut sur le visage d'Eagle Jack tandis qu'il passait tranquillement sous la voile de misaine, ce fut l'expression d'un homme fatigué de se retrouver avec des emmerdeurs inexpérimentés. Il était possible

qu'Eagle Jack soit un marin de métier plutôt qu'un trafiquant de drogue à plein temps. Bolan considéra cette hypothèse. Oui, c'était possible, et dans ce cas, ses boulots épisodiques avec ces bandes de flingueurs – qui n'y connaissaient sans doute pour la plupart pas grand-chose en matière de bateaux – ne devaient pas être une partie de plaisir.

Mais que le capitaine soit un trafiquant à temps partiel ou à plein temps ne faisait pas de différence pour l'Exécuteur. Eagle Jack savait ce qu'il faisait. Il savait ce qui se trouvait dans les cales de son navire. Il était donc coupable. Et il devrait payer pour son crime, comme les autres.

Bolan s'écarta du bastingage et se dirigea vers l'échelle.

— Vous voulez que je descende avec vous pour jeter un coup d'œil ? proposa-t-il au capitaine.

Eagle Jack le regarda des pieds à la tête et eut un reniflement méprisant. Il logeait visiblement Bolan à la même enseigne que les autres – un marin d'eau douce.

Ignorant la proposition du Guerrier, il se tourna vers le gros type au débardeur et son copain.

— Quincy, Williams, vous venez avec moi. Juste au cas où il y aurait un début de vérité dans tout ça.

Et il se glissa dans l'écouille.

Bolan recula pour laisser les deux autres emprunter l'échelle à la suite de leur capitaine.

N'ayant rien d'autre à faire, tous les hommes présents sur le pont regardaient. Bolan savait qu'il devait laisser un peu d'avance au trio pour qu'ils ne l'entendent pas arriver par-derrière. Il attendit une trentaine de secondes. Puis il regarda les hommes qui, sur le pont, l'observaient toujours, et il haussa les épaules, l'air de dire : « Après tout, je n'ai rien de mieux à faire. » Et il passa l'écouille à son tour.

Dès qu'il fut invisible depuis le pont, il sortit de sous sa chemise le Beretta 93-R.

Pacheco entendit Eagle Jack marmonner tandis qu'il descendait l'échelle, puis passait à côté d'une des nombreuses piles de sacs de cocaïne stockés dans la première cale. Malgré sa nervosité, il s'émerveilla une fois encore de l'incroyable audace de l'équipage. Tout ce qu'ils avaient fait pour dissimuler un peu la drogue, c'était de poser des bâches dessus. Ils étaient assez arrogants pour croire qu'on ne fouillerait pas le bateau avant leur départ de San José. Quelqu'un devait palper, c'était la seule explication. Dès qu'il en aurait terminé avec cette mission, et après le retour de Toledo à San José, Pacheco envisagerait une mission d'infiltration au sein des autorités portuaires.

Derrière lui, le jeune homme entendait le pas de trois hommes. Eagle

Jack, bien sûr, mais aussi Quincy et Williams. Si Eagle Jack avait un type hispanique, Pacheco n'avait pas réussi à reconnaître son accent – vaguement brésilien. Les deux autres devaient être américains ou canadiens. En cet instant, ils chuchotaient et gloussaient, se foutant probablement de lui et de l'affolement qu'il avait feint.

Ça allait très bien à Pacheco, qui ne recherchait absolument pas le respect de ces types. Si le plan de Benedict fonctionnait, ils n'en avaient de toute façon plus pour longtemps à vivre. Mais allait-il fonctionner ? Pacheco l'espérait. Tout ce que l'Américain avait tenté jusque-là avait réussi – même ce qui semblait impossible sur le papier.

Il poursuivit son chemin vers la cale arrière, suivi des trois hommes. Benedict avait prévu de leur laisser quelques secondes d'avance, avant de les suivre. Mais si, pour une raison ou pour une autre, il restait coincé là-haut, le jeune flic se trouverait dans de sales draps. Eagle Jack et les deux autres aurait vite fait de se rendre compte qu'il n'y avait rien dans la cale qui ressemble de près ou de loin à une voie d'eau. Alors, forcément, il y aurait des questions.

Il s'arrêta juste après être entré dans la cale et se retourna, comme s'il voulait permettre aux autres de le rattraper. C'était surtout le moyen de gagner deux secondes de plus.

L'Américain et lui comptaient éliminer autant d'hommes que possible avant que les autres aient conscience de ce qui se passait. Aussi, en plus de son Glock, il avait sous sa chemise un Ruger semi-automatique calibre .22 équipé d'un réducteur de son. Le Ruger n'était pas l'arme idéale pour le combat à venir, surtout quand on était comme lui un tireur moyen. Mais il devrait faire avec.

Les trois autres le rattrapèrent et Pacheco guetta les pas de l'Américain. Ils n'étaient malheureusement toujours que trois, derrière lui. Son moral s'en ressentit un peu. Il s'enfonça dans la cale et vit que les ficelles qui tenaient en place une des bâches, sur les sacs de cocaïne, s'était défaite. Il s'en approcha et entreprit de refaire le nœud, lentement. À l'exception d'un coin, tout au fond, la cocaïne masquait les cloisons de la cale.

— Mais qu'est-ce que tu fous ? lui demanda Eagle Jack. Tu ne m'as pas dit qu'il y avait une voie d'eau ?

— Il y en a une, confirma Pacheco en continuant de se battre avec le nœud. Mais ce truc ne tenait plus et j'ai pensé que je...

Le capitaine l'interrompt.

— Nom de Dieu ! À la façon dont tu t'es amené sur le pont, j'ai presque cru que Moby Dick nous avait bouffé une partie de la coque. Allez, laisse ces sacs, maintenant !

Pacheco continua de manipuler la ficelle, jusqu'à ce que l'autre s'exclame :

— Je t'ai dit de laisser ça ! On s'en occupera plus tard. Maintenant,

montre-moi où est cette foutue avarie !

Se tournant vers lui, Pacheco se composa une expression légèrement contrite.

— Oui, oui, je vais vous montrer, dit-il lentement, comme s'il était soudain embarrassé.

Il repartit vers le fond de la cale et s'arrêta de nouveau.

— Je... je commence à penser que j'ai peut-être un peu exagéré. Comme je vous l'ai dit, je... je n'ai pas trop l'habitude des bateaux.

Il parlait d'une voix aussi traînante que possible, pour gagner du temps, priant et espérant au terme de chaque fraction de seconde gagnée qu'il allait enfin voir apparaître Benedict.

— Pour être honnête, l'océan m'a toujours rendu nerveux, poursuivit-il. Je ne sais pas nager et...

— Tu vas la fermer, maintenant, et me montrer cette foutue voie d'eau ! beugla Eagle, visiblement à bout de patience.

Pacheco vit sa main descendre vers sa ceinture et passer sous son pan de chemise. Une bosse éloquent se devinait dessous.

— J'ai pas aimé la façon dont on m'a imposé votre présence, ce matin, et je ne vous fais aucune confiance, à ton copain et à toi. Et même si tu es réglo et qu'il y a vraiment de l'eau, ici, je crois bien qu'on va vous donner une petite correction. Je n'aime pas être dérangé.

Pacheco vit alors une ouverture, une autre chance de grappiller quelques précieuses secondes supplémentaires.

— Je suis désolé, capitaine. Je ne voulais pas vous déranger. Si j'avais su que...

— Montre-moi où est cette putain d'avarie ! hurla Eagle Jack.

Sa main ressortit de sous la chemise avec un Colt Commander calibre .45 en acier nickelé. Le canon resta braqué entre le nez et la lèvre supérieure de Pacheco.

Le jeune flic comprit qu'il ne pouvait pas pousser l'autre plus loin. Benedict ne s'était pourtant toujours pas montré. Il décida de tenter un dernier coup, en priant pour qu'il y gagne quelques secondes et non une balle dans la tête. Hochant la tête, il se tourna et se dirigea vers un coin de la cale et une zone dégagée derrière un autre empilement de sacs de cocaïne.

Où, il le savait pertinemment, il n'y aurait pas d'eau, pas la moindre trace d'avarie.

Où il risquait de mourir, déchiqueté par les balles des trois salauds.

À mi-chemin, il joua sa dernière carte. Avec un art consommé de la comédie, il fit mine de trébucher contre un objet imaginaire et s'étala de tout son long.

— Mais qu'est-ce que tu fous, bordel ? gronda Eagle Jack, dans son dos. Et à quoi tu joues, au juste ? S'il y avait une avarie là-bas, il y aurait de l'eau partout !

Toujours sur le ventre, Pacheco entendit le son d'un cran de sûreté qu'on dégageait. Le cliquetis retentit de façon assourdissante dans la cale.

Il n'y avait plus moyen de gagner du temps. Plus d'espoir non plus que son partenaire arrive à temps. Pacheco devait gérer seul une situation désespérée : car non seulement il se retrouvait à un contre trois, mais les autres avaient déjà sorti leurs armes.

Il allait mourir.

Un flot de colère inonda alors les veines du policier. S'il devait mourir, il mourrait comme un homme. En se défendant. Passant la main sous son polo, il trouva la crosse du Ruger. Il sortit le pistolet en même temps qu'il roulait brusquement sur le dos.

L'Exécuteur descendit les degrés de l'échelle aussi silencieusement que possible, sachant que les sons étaient amplifiés, sous le pont. Comme la veille dans la maison de Gothe, il lui fallait trouver le juste compromis entre vitesse et discrétion. En allant trop vite, il risquait de faire du bruit et d'alerter les autres de sa présence. Mais s'il était trop lent, Pacheco devrait gérer seul la situation. Dans les deux cas, le policier costaricien risquait d'y passer.

Bolan se pencha légèrement, le Beretta serré dans sa main droite, tandis qu'il longea la cocaïne dissimulée sous des bâches. Équipé de son réducteur de son, le sinistre 93-R était braqué devant lui, vers le sol, selon un angle de quarante-cinq degrés. Il était aussi équipé d'un guidon de visée et d'un cran de mire luminescent qui ne lui seraient pas d'une grande utilité. L'Exécuteur avait survécu à de trop nombreuses batailles pour penser qu'il aurait le temps de les utiliser. Il pointerait le Beretta et il presserait la détente, c'était tout.

Se tenant au plus près des cloisons de la cale, il arrivait près de l'écoutille d'accès à la cale arrière, quand il entendit des voix. Les mots étaient encore indistincts. En revanche, il ne percevait aucun bruit de pas, et il comprit que les quatre hommes s'étaient arrêtés.

L'Exécuteur accéléra l'allure autant qu'il pouvait raisonnablement le faire. Tous les plans avaient leurs forces et leurs faiblesses, et la faiblesse de celui-ci résidait précisément là : le timing laissait une très faible marge d'erreur. Il devait arriver là-bas avant qu'Eagle Jack et les autres sentent qu'il y avait une embrouille. Puis Pacheco et lui devaient les abattre sans leur laisser tirer un seul coup de feu. Sous peine de donner l'alarme.

Alors qu'il atteignait l'écoutille, il entendit Eagle Jack lancer :

— Mais qu'est-ce que tu fous, bordel ? Et à quoi tu joues, au juste ? S'il y avait une avarie...

Il n'en fallut pas plus à l'Exécuteur pour comprendre qu'il était hors délai.

Il fonça à travers l'écoutille sans plus se soucier du bruit qu'il pouvait faire. En réalité, il espérait que les autres allaient l'entendre et se désintéresser un instant de Pacheco. Cela donnerait au Costaricien une fraction de seconde supplémentaire pour passer à l'action.

Dès qu'il se retrouva dans la cale, Bolan put évaluer la situation. Le jeune flic était par terre, sur le ventre, et s'apprêtait à rouler sur le dos. Eagle Jack, Quincy et Williams se tenaient au-dessus de lui, un pistolet à la main.

En l'entendant, les trois hommes se tournèrent vers l'Exécuteur.

Du pouce, Bolan avait déjà positionné son sélecteur de tir en mode coup par coup. Il pointa le canon entre les yeux d'Eagle Jack en même temps qu'il pressait la détente. Le 93-R éternua, une seule fois, et un trou apparut au milieu du front du capitaine.

Absorbant le léger recul du pistolet qui éjectait la douille vide, l'Exécuteur déporta à peine son arme sur la droite. Williams tenait un énorme revolver, un Taurus Raging Bull. Le Beretta s'immobilisa, et Bolan pressa de nouveau la détente. Cette fois, l'ogive brûlante fila droit dans le torse du pourri, transperçant le débardeur blanc avant d'aller faire des ravages dans ses organes vitaux.

Alors qu'Eagle Jack et Williams ne s'étaient pas encore écroulés, l'Exécuteur déplaça encore légèrement le Beretta. Quincy essayait de lui braquer dessus le Browning High-Power qu'il tenait à deux mains.

Le troisième projectile de l'Exécuteur pénétra sous le menton du jeune flingueur et lui transperça la gorge. Un geyser rougeâtre jaillit de la veine jugulaire sectionnée. Les jambes de Quincy se déroberent, et les trois hommes, comme des quilles, s'effondrèrent presque ensemble. D'abord le capitaine, puis Williams, et enfin Quincy. Ils heurtèrent le plancher de la cale presque à la même seconde.

L'Exécuteur reporta son attention vers Pacheco. Le policier était à présent sur le dos, penché en avant, tenant son Ruger à deux mains. Les yeux écarquillés, il croisa le regard de Bolan.

— Ça va ? lui demanda le Guerrier.

Il avait chuchoté les mots, car ils étaient très loin d'en avoir terminé. Pas question d'alerter les hommes sur le pont.

Il fallut une bonne seconde au jeune homme pour répondre.

— Ouais, fit-il en hochant la tête. Ça va.

— Alors que fabriquez-vous par terre ?

— Une ruse. Pour gagner du temps. Je...

D'un geste, Bolan évacua le reste de l'explication. Ça n'avait aucune importance. Il attendit que Pacheco se relève. Et comme il ne bougeait pas, il lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Le jeune flic secoua la tête.

— Rien. C'est juste que je n'avais jamais vu un truc pareil. Vous avez

massacré ces trois types en moins de temps qu'il m'en aurait fallu pour presser la détente une seule fois... Vous avez l'intention de tous les éliminer comme ça, ou vous pensez m'en laisser un ou deux ?

Comme il s'était redressé sur les genoux, Bolan tendit le bras pour l'aider à se lever.

— Ce que vous allez faire, pour l'instant, c'est remonter et faire descendre d'autres hommes. Vous leur expliquez qu'Eagle Jack a besoin d'eux.

— C'est à ma portée. Combien il vous en faut ?

Bolan fronça les sourcils, songeur.

— Dites-leur qu'il faudrait cinq hommes pour aider, en bas.

— Cinq ? Vous êtes sûr ?

— Cinq, répéta Bolan.

Pacheco haussa les épaules.

— J'imagine que vous savez ce que vous faites...

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, vers la cale avant.

— Et si on récupérait d'abord les fusils ?

— Vous avez la clé ?

— Non. Mais on pourrait faire sauter le cadenas avec le Beretta. Il est relativement silencieux.

L'Exécuteur hocha la tête.

— On pourrait, oui, acquiesça-t-il. Le problème sera alors de rendre les fusils silencieux. Vous avez un moyen ?

Ce fut au Costaricien de hocher la tête.

— Je comprends. C'était une idée stupide. Désolé.

— Pas complètement stupide, assura Bolan. On en aura sans doute besoin plus tard. Je vais m'en occuper pendant que vous serez là-haut.

Pacheco sourit, visiblement ravi que son idée soit prise au sérieux.

— Encore une question, dit-il. Combien de temps allons-nous jouer à ce petit jeu – moi qui les fais descendre et vous qui les... descendez ?

— Tant que ça marchera, répondit Bolan.

Il désigna l'échelle.

— Allez-y.

Tandis que Pacheco quittait la cale, Bolan entreprit de tirer les cadavres sur le côté. Il n'avait aucun endroit où les cacher, et ce n'était de toute façon pas ce qu'il cherchait. Il avait juste besoin qu'ils soient hors de vue quand de nouveaux venus franchiraient l'écouille. En découvrant leurs copains morts, ils marqueraient une pause qui leur donnerait, à son compagnon et à lui, une seconde de plus pour passer à l'action.

Dès qu'il en eut terminé avec les corps, le Guerrier passa en vitesse à côté de l'échelle pour rejoindre la cale avant. À travers la grille, il put voir les divers fusils bien rangés dans leur râtelier de bois. La porte était simplement fermée par un cadenas, et il suffit d'une balle du

Beretta pour le faire voler en éclats.

Les fusils automatiques – il devait y en avoir une vingtaine, tous des Colt M-16 A-1 – étaient à l'évidence là pour faire face en cas d'une attaque de pirates. Les pistolets-mitrailleurs, eux, pouvaient être utilisés si un navire assaillant se rapprochait suffisamment. Les deux types d'armes étaient faits pour tirer depuis le bateau, mais ils n'avaient rien d'idéal en cas de fusillade à bord – leur puissance de pénétration risquait de provoquer de gros dégâts sur des équipements. L'Exécuteur porta son regard au bout du râtelier, où étaient rangés plusieurs fusils à pompe. Ils étaient les plus appropriés pour le genre de bataille qu'il s'appropriait à mener.

L'Exécuteur s'empara donc de deux fusils à pompe Remington. Les chargeurs étaient pleins, mais les chambres vides. Dans une grande caisse de bois, près du râtelier, le Guerrier trouva des boîtes de munitions, ainsi que des cartouchières garnies destinées aux fusils. Chargé de ses nouvelles acquisitions, il ferma la porte derrière lui et rejoignit le milieu de la cale.

La bâche qui recouvrait les sacs de cocaïne près de l'échelle était maintenue avec des ficelles légèrement détendues. Bolan en profita pour poser les fusils et les munitions sur les sacs, avant de remettre la bâche par-dessus.

Il retourna dans la cale arrière et prit position dans le coin gauche. Il sortit un chargeur plein de sa poche et le substitua à celui qui se trouvait dans le Beretta. Il hésita un instant, les yeux fixés sur le sélecteur de tir du pistolet. Triple rafale, ou coup par coup, comme précédemment ? Il décida de ne rien changer. Une pression sur la détente, une balle. Non seulement le Beretta serait plus difficile à contrôler en mode rafale, quand il lui faudrait passer d'une cible à l'autre, et il risquait en plus de gaspiller des munitions. Sans parler du facteur temps. Et même si, cette fois, Pacheco serait opérationnel, Bolan se doutait que, sur les cinq hommes, il lui faudrait en abattre au moins trois.

Deux minutes environ s'étaient écoulées, quand Bolan entendit des voix et des pas qui se dirigeaient vers lui. Il n'avait pas précisé à Pacheco de passer devant, lorsqu'il reviendrait, espérant que l'autre aurait l'intelligence d'y penser tout seul. Étant donné la disposition de la cale, c'était la seule stratégie valable. Là encore, il n'aurait qu'une minuscule poignée de secondes avant que les flingueurs se rendent compte que quelque chose ne tournait pas rond. Si jamais le policier se trouvait à l'arrière, ces quelques secondes seraient perdues. Il leur restait alors la possibilité de prendre les pourris dans un feu croisé, mais les lieux étaient si exigus qu'ils risquaient de se tirer dessus.

Bolan inspira profondément. Il était appuyé contre une des piles de sacs de cocaïne, sur la droite, et faisait face à l'écoutille. Si Pacheco

entraînait le premier, il empêcherait les autres de voir à travers la petite ouverture. Et lorsqu'il apercevrait l'Exécuteur, contre la cloison, il irait naturellement prendre position sur la droite, s'écartant du passage pour laisser les autres entrer. Il pourrait alors en partie cacher les cadavres, sur le plancher, et si les autres entraient à une allure normale, il leur faudrait entre une et deux secondes pour saisir la situation. Ils découvriraient aussi Bolan en entrant, bien sûr, mais s'il gardait le Beretta caché, ils n'avaient pas trop de raison de s'affoler.

Alors que les pas s'approchaient, il se tourna légèrement et fit descendre le Beretta de façon à le cacher derrière sa jambe. Il leva son autre main comme s'il était en train de remettre en place la bâche couvrant les sacs de cocaïne. Du coin de l'œil, il vit Pacheco baisser la tête alors qu'il franchissait l'écoutille. Comme Bolan l'avait espéré, il passa sur la droite.

Moins d'une seconde plus tard, un type baraqué portant un T-shirt noir et un short de tennis blanc se baissa à son tour pour entrer dans la cale arrière. Il gémit en se redressant, portant la main dans le bas de son dos. Juste derrière lui venait un des hommes d'équipage, avec son uniforme de marin anglais. Lui ne semblait pas souffrir de problèmes de dos, et dès qu'il se retrouva dans la cale, ses yeux tombèrent sur les cadavres que lui cachait en partie seulement Pacheco.

— Qu'est-ce que...

Le Beretta apparut dans un mouvement vif. Tirant à la hanche, Bolan atteignit le marin anglais au torse, deux fois. Le type n'était pas encore tombé que le Guerrier avait déjà braqué le 93-R sur le type en short blanc. Deux autres balles perforèrent le T-shirt noir et ressortirent en laissant dans leur sillage deux geysers rougeâtres.

Les trois autres flingueurs que Pacheco était censé lui avoir amenés n'étaient toujours pas entrés dans la cale. Se décalant vers le milieu pour regarder à travers l'écoutille, l'Exécuteur vit son équipier sortir son Ruger, prolongé d'un réducteur de son, et viser à travers l'ouverture en tenant son pistolet à deux mains. Le petit pistolet sursauta à peine quand il balança deux balles dans le torse et le visage d'un flingueur portant une chemise en madras délavé. Le type avait commencé de tirer un pistolet SIG-Sauer de sa ceinture, et la troisième balle de Pacheco toucha le flingueur lui-même, avant de ricocher. Mais les deux précédentes avaient déjà accompli leur travail.

Le type s'écroula, et Bolan songea que si Pacheco n'était pas le meilleur tireur de la planète, il n'était pas non plus le pire.

Le Guerrier visa soigneusement par-dessus l'épaule de Pacheco un type d'une cinquantaine d'années avec une barbe blanche et des cheveux coupés en brosse. Une 9 mm à pointe creuse frôla l'oreille du policier costaricien et transperça le nez du flingueur. Pacheco tressaillit en s'apercevant après coup combien le projectile de Bolan était passé

près de lui.

Le dernier des cinq hommes avait tiré un Glock de sous sa chemise. Mais alors qu'il regardait à travers l'écoutille et découvrait le Ruger et le Beretta braqués sur lui, il perdit tous ses moyens. Laissant tomber son arme, il ouvrit la bouche pour crier, tout en commençant de se retourner pour fuir.

Des balles 9 mm et calibre .22 fusèrent simultanément des deux armes. Celle de Bolan l'atteignit à la tempe, lui arrachant une bonne moitié du visage. D'un plus petit calibre, celle de Pacheco le perfora au côté et s'engouffra sous sa chemise, dans la région des côtes. Le type alla rejoindre ses copains. Mort, comme eux.

Le policier se tourna vers l'Exécuteur. Le corps saturé d'adrénaline, il respirait avec peine et avait les yeux écarquillés.

— Au moins, dit-il avec ce qui ressemblait à un sourire, vous m'avez laissé faire un carton, cette fois !

Bolan s'inquiétait un peu pour le policier costaricien. En quinze secondes, il avait été confronté à un déchaînement de violence qui dépassait ce que la plupart des flics voyaient durant une vie. Ses yeux grands ouverts étaient curieusement dilatés. Ils n'en avaient pas fini, pourtant, et l'Exécuteur n'avait vraiment pas besoin que son partenaire pète les plombs.

Il lui tapota l'épaule.

— Bon boulot, dit-il. La situation nous est moins défavorable. On en a déjà éliminé huit sur vingt-huit.

Pacheco gloussa doucement.

— Ouais, on n'est plus qu'à dix contre un, maintenant. J'imagine que je dois remonter et en faire descendre d'autres ? ajouta-t-il d'un ton soudain las.

— On n'a pas d'autre solution. Et ce serait vraiment idiot d'abandonner alors qu'on a le vent en poupe.

Pacheco baissa les yeux vers les cadavres qui jonchaient le sol. Il secoua la tête.

— Vous faites ce genre de truc tous les jours ?

— J'ai rarement le temps d'aller à la pêche ou jouer au golf, si vous voulez tout savoir. Maintenant, allez m'en chercher d'autres. La voie d'eau s'agrandit...

— Combien, cette fois ? demanda Pacheco d'une voix légèrement défaillante. Encore cinq ? Dix, peut-être. Je pourrais peut-être même tous les ramener d'un coup, non ?

Il eut un rire qui sonnait de façon inquiétante, presque hystérique.

— Ou, mieux, ajouta-t-il, je vais juste les prévenir que le meilleur tireur de l'Ouest se trouve à bord de *l'Evangelina*. Avec un peu de chance, ils sauteront par-dessus bord.

Il rit de nouveau, d'un rire qui semblait devenu incontrôlable.

Bolan avait comme n'importe qui le sens de l'humour, mais il se rendait bien compte que le Costaricien était sur le point de craquer. Le stress accumulé était en train de prendre le dessus.

Glissant le Beretta dans sa ceinture, l'Exécuteur s'avança et posa les mains sur les épaules de Pacheco pour le secouer sans douceur.

— On rigolera de ça plus tard, lui dit-il. Mais pas maintenant.

Il ajouta, plus doucement :

— Vous devez vous reprendre, et tout de suite. Compris ?

Lentement, l'expression lointaine du regard de Pacheco disparut. Il secoua la tête.

— Bien, fit Bolan, qui ôta les mains des épaules du Costaricien et récupéra le Beretta. Maintenant, prenez l'air affolé, expliquez-leur que la voie d'eau s'aggrave et que le capitaine les a fait appeler. Je pense que ça peut encore marcher une fois. Après, les gars qui restent là-haut vont se poser de sérieuses questions.

Pacheco était complètement revenu à lui, à présent.

— D'accord, dit-il. Je... je suis désolé.

Le Guerrier leva la main.

— Pas de problème. Respirez, surtout. Et dites-vous que, dans quelques minutes, tout sera terminé.

Pacheco se retourna et rejoignit l'échelle, dont il gravit une nouvelle fois les degrés.

Sans perdre de temps, Bolan tira les corps qui se trouvaient toujours dans la cale du milieu à travers l'écoutille et il les entassa contre le mur avec les autres. Il lui était impossible de les cacher, à présent – ils étaient trop nombreux. S'il se postait à la même place que précédemment, les autres seraient en mesure de voir les cadavres dès qu'ils auraient descendu l'échelle.

Le moment était venu de changer de stratégie.

Revenant dans la cale du milieu, Bolan se posta de façon à faire face aux marches, tout en bloquant en partie l'écoutille et ce qui se trouvait au-delà. Le Beretta toujours caché derrière lui, il se composa l'attitude d'un type qui attend avec impatience. Il espérait que Pacheco n'avait rencontré aucun problème, là-haut.

Au bout de quelques minutes, il entendit du mouvement au sommet de l'échelle et des chaussures apparurent en haut des marches. Un instant plus tard, le visage de Pacheco apparut. En voyant Bolan, il fronça les sourcils.

Avant que les autres aient pu descendre assez pour voir, le Guerrier lui fit signe de le rejoindre. Pacheco s'avança d'une démarche la plus naturelle possible. Tout en sifflotant, il souleva son T-shirt de sa main gauche et tira le Ruger de la droite. Il garda le pistolet devant lui, hors de vue des types qui le suivaient.

Le premier à apparaître portait un pantalon kaki plein de taches

d'huile et un chapeau qui, à une époque lointaine, avait dû être blanc. Il hésita en voyant Bolan lui faire face et Pacheco se tourner vers lui en planquant son arme ; ils bloquaient ainsi complètement l'écoutille.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Bolan regarda par-dessus l'épaule de Pacheco et répondit :

— J'attends que les autres descendent. Je n'ai pas envie de répéter cinq fois là même chose.

La réponse sembla convenir à l'autre. Du moins, dans l'immédiat.

Le suivant à descendre l'échelle était chauve, la cinquantaine, une cigarette entre les lèvres. Il posa la même question que l'autre, qui lui dit :

— Ferme-la et attends.

Les deux suivants devaient être frères. Le premier était le plus âgé, avec quelques traces de cheveux gris aux tempes. Ils avaient tous les deux un teint olivâtre, assez foncé, et le même tatouage sur le biceps. Un cœur, avec à l'intérieur le mot : « Maman. »

Bolan suivit des yeux le dernier flingueur à apparaître. Lui avait à peine plus de vingt ans, les cheveux coupés avec soin et la barbe taillée en bouc. Il portait un débardeur très près du corps.

— Bon, fit le type au chapeau, on peut savoir ce qui se passe, maintenant ?

Il rejeta soudain la tête légèrement en arrière, fixant un point situé derrière Bolan, dans la cale arrière. À l'expression de son visage, l'Exécuteur fut à peu près certain qu'il avait vu les corps – ou au moins une partie d'un cadavre.

Et le type n'était pas un bleu. En l'espace d'une seconde, son expression passa de la surprise à la peur. Il porta la main à sa ceinture.

Celle de l'Exécuteur avait quitté son dos pour passer devant lui. De son bras libre, il poussa Pacheco sur le côté, ce qui lui fit perdre une fraction de seconde. Mais le sinistre Beretta avait eu le temps de cracher deux ogives dans le torse du flingueur avant que celui-ci ait pu sortir son pistolet Makarov de sa ceinture. Le type heurta durement la cloison de la cale. Le policier costaricien avait lui aussi commencé de tirer.

Sa première balle transperça l'épaule du type à la cigarette, qui alla percuter son copain au débardeur. Pacheco pressa de nouveau la détente de son Ruger et atteignit sa cible dans le dos, au niveau de la colonne vertébrale.

Bolan fit un pas de côté et pointa le 93-R sur le plus vieux des deux frères. Un double-tap, et ce furent deux Parabellum à pointes creuses qui atteignirent le pourri en pleine tête. La première au niveau du menton, et l'autre au niveau de ses tempes grisonnantes, juste au-dessus de l'oreille. Ses cheveux furent brusquement souillés de sang.

Le jeune type au débardeur était toujours derrière le flingueur que

Pacheco avait buté, et il s'en servait comme bouclier. Un couinement de fillette lui échappa quand Bolan et Pacheco se tournèrent d'un même mouvement vers le plus jeune des deux frères. Le Beretta vomit une nouvelle 9 mm, et le Ruger une .22. La première traversa le torse du pourri tandis que l'autre lui ravageait l'intérieur du ventre, au niveau de l'abdomen. Il était mort avant même de toucher le sol.

Jusque-là, Bolan et Pacheco avaient connu la réussite, dans la maîtrise comme dans la chance. La maîtrise était du côté de Bolan. La chance, de celui de Pacheco.

Mais cette chance les quitta, soudain.

Une main surgit de derrière le bouclier humain, prolongée par un semi-automatique Smith & Wesson 469. Une fraction de seconde plus tard, le pistolet vomit trois projectiles dans un vacarme assourdissant.

Bolan leva le Beretta, visant juste au-dessus de l'épaule du cadavre que le jeune type tenait devant lui. Il tira une balle, une seule, qui traversa le flingueur au niveau de l'œil droit et ressortit dans un sillage de sang et de cervelle. Il laissa tomber son bouclier humain, avant de s'effondrer dessus.

Il avait tiré un peu au hasard, dans la panique et gêné par le cadavre qu'il tenait dans ses bras, aussi il n'atteignit personne. Les dommages qu'il venait de causer étaient toutefois considérables. Irréparables. Contrairement aux pistolets de Bolan et Pacheco, son Smith & Wesson n'était pas équipé d'un réducteur de son. Dans l'espace confiné de la cale, les trois détonations avaient retenti comme autant de bombes nucléaires.

Pour Bolan, il ne faisait aucun doute qu'on avait tout entendu, là-haut.

À présent, le reste de l'équipage savait qu'il se passait quelque chose sous le pont qui ne ressemblait en rien à une banale fuite d'eau.

La vraie bataille était sur le point de commencer.

CHAPITRE VII

— Surveillez l'échelle, ordonna Bolan à son compagnon en se tournant vers les sacs de cocaïne alignés le long de la cloison. Grouillez !

L'Exécuteur tira la bâche dissimulant les fusils posés sur les sacs.

— Attrapez ! fit-il.

Il lança un des fusils à pompe en direction du policier, qui l'attrapa au vol, de la main gauche, gardant son Ruger braqué vers le haut de l'échelle.

— Chargeur plein, chambre vide, ajouta l'Exécuteur en balançant deux cartouchières à la suite du fusil.

Pacheco les attrapa et les fit passer par-dessus sa tête, puis en travers de son torse.

— J'ai l'impression d'être Che Guevara, remarqua-t-il en glissant le Ruger dans son pantalon.

— Je préférerais que vous ne finissiez pas comme lui.

Bolan enfila à son tour deux cartouchières, avant de s'emparer de l'autre fusil à pompe. Il actionna la longuesse pour faire entrer une cartouche dans la chambre, et le bruit du pompage se répercuta contre les cloisons de la cale. Poussant le cran de sûreté, il alla se poster au côté de Pacheco, au pied des marches. Il avait gardé le doigt sur le cran, prêt à le dégager au moment voulu.

Lequel moment se présenta presque aussitôt.

Un type assez costaud, avec une barbe de trois jours, vêtu d'un bermuda et d'une chemise blanche, se détacha soudain sur le ciel bleu, au-dessus d'eux. Il tenait un vieux Star 9 mm de fabrication espagnole. Bolan tira une fraction de seconde avant Pacheco, mais le peu de recul laissa à peine le temps à la cartouche de libérer le plomb qu'elle contenait. Les minuscules projectiles atteignirent le flingueur sur une surface équivalente à une grosse pièce de monnaie. Un dixième de seconde plus tard, à moins de deux centimètres de ce premier point d'impact, la mitraille de Pacheco fit son sale boulot. La chemise blanche du tueur fit soudain penser à un chiffon rouge déchiqueté et brûlé. Le type dégringola lourdement les degrés de l'échelle.

Les deux hommes durent se reculer pour l'éviter, tout en gardant leurs fusils braqués sur l'ouverture. Pacheco demanda :

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Le Guerrier ne répondit pas. Il se posait la même question. Rien ne se passait jamais comme on le prévoyait – c'était la règle –, et il n'avait pas prévu de se retrouver bloqué dans la cale du bateau. Il comptait en tout cas profiter du bref répit qui lui était accordé pour réévaluer la situation. Les autres, sur le pont, devaient se poser un certain nombre de questions. Ils avaient entendu les premiers coups de feu, le type à la chemise blanche était venu voir ce qui se passait et, après deux détonations quasi simultanées, il avait disparu.

Ils n'en savaient pas plus, mais c'était suffisant pour leur faire comprendre qu'il y avait péril en la demeure et pour qu'ils tirent à vue dès que quelqu'un s'aviserait de passer la tête au-dessus du pont.

Ils avaient dû comprendre autre chose, songea Bolan. Sachant que Pacheco et lui – les deux nouveaux – se trouvaient dans la cale, ils allaient tout naturellement en conclure qu'ils étaient à l'origine du problème, quel que soit ce problème. Ils auraient aussi sans doute vite fait de penser que les deux nouveaux devaient être des taupes, des pourris d'un autre gang de trafiquants qu'on avait infiltrés à bord pour aider à l'abordage du bateau.

Si son hypothèse se confirmait, des hommes devaient être en ce moment même en train de grimper aux mâts pour scruter l'horizon, guettant un autre navire qui pourrait les arraisonner pour récupérer la cargaison.

— Hé ! fit une voix depuis le haut de l'échelle.

Bolan estima que le type devait se tenir juste sur le côté de l'écouille.

— Quoi ? répondit-il.

— Qu'est-ce qui se passe ?

L'Exécuteur consulta Pacheco du regard, et le Costaricien lut dans ses pensées.

— On a un problème, ici, répondit-il. Les deux nouveaux ont joué avec leurs flingues. Mais on a tout réglé.

Il y eut une pause, sur le pont. Puis la voix reprit :

— Je ne pense pas, non. Je pense plutôt que t'es un des connards de nouveaux.

Pacheco croisa le regard de Bolan et haussa les épaules, l'air de dire : « Ça ne marche pas à tous les coups ! »

Bolan considéra de nouveau la situation. Pour l'instant, ils étaient en sécurité. Après ce qui venait d'arriver à leur copain à la chemise blanche, les flingueurs n'allaient pas se bousculer pour descendre. Mais quand ils arriveraient à La Nouvelle-Orléans, les acheteurs de la cocaïne se pointeraient, et l'effectif des forces ennemies augmenterait. Leur situation n'en serait que plus délicate.

Le canon de son fusil toujours dirigé vers le haut, le Guerrier annonça à Pacheco :

— Je vais jeter un coup d'œil.

— Vous êtes cinglé, ou quoi ?

— Je ne vois pas d'autre moyen de débloquer la situation. Et vous ?

— Moi non plus. Mais la perspective que vous vous fassiez exploser la tête ne m'apparaît pas non plus la meilleure des options.

Bolan haussa les épaules et reporta son regard vers l'écoutille. Le fusil à pompe risquait de lui poser plus de problèmes qu'autre chose – notamment lorsqu'il faudrait grimper. Il le posa sur le plancher, près de l'échelle, et tira le Desert Eagle de sous sa chemise. Il vérifia le chargeur et la chambre, avant de soumettre le Beretta au même examen. Satisfait, le Desert Eagle en main, il commença de gravir lentement les échelons.

Au-dessus de lui, il pouvait voir là tache minuscule d'un nuage blanc qui se détachait sur le bleu immaculé du ciel. De temps à autre, lorsqu'une bourrasque de vent soufflait, il entrevoyait aussi un coin de la voile d'artimon. À part ça, rien. Pourtant, le type qui avait appelé un instant plus tôt était toujours là. Il le sentait.

Un degré après l'autre, l'Exécuteur poursuivait son ascension. À chaque échelon, l'idée le traversait que ce serait peut-être le dernier. Il s'était depuis longtemps résigné à l'idée de sa mort, forcément violente. Dans sa guerre sans fin contre le mal, il l'avait frôlée d'innombrables fois. Et, chaque fois, il avait réussi à se jouer de la Faucheuse. Il était en sursis, il le savait. Tous les matins ou presque, sa première pensée en se réveillant était qu'il allait encore vivre pour se battre, non pour lui-même, mais pour ceux qui ne pouvaient pas se défendre par eux-mêmes. Et puis, un jour, c'en serait terminé. L'Exécuteur s'endormirait pour toujours, en sachant qu'il avait fait de son mieux.

Jusque-là, la lutte continuerait.

À chaque échelon, le pont lui apparaissait un peu plus et, chaque fois, il marquait une pause, tous les sens aux aguets. Soudain, son ouïe lui indiqua la position de l'homme au-dessus de sa tête.

Le marin s'était déplacé à l'arrière de l'écoutille. Il se trouverait directement derrière l'Exécuteur si celui-ci continuait de monter normalement à l'échelle. Le Guerrier entendait le souffle du tueur – la respiration faible et laborieuse d'un homme dont tout le corps réclame de l'oxygène alors que son cerveau a ordonné à ses poumons de rester vides. Dans cette lutte, c'était toujours le corps qui, tôt ou tard, finissait par l'emporter. Et la tension qui habitait cet homme allait précipiter l'arrivée de cette victoire du physique sur la volonté.

Toujours au-dessous du pont, Bolan se tourna lentement du côté où le flingueur l'attendait. Le type devait être tout près, sans quoi sa respiration aurait été inaudible. Et étant donné l'angle dans lequel le

Guerrier se trouvait à présent, il fallait que l'autre soit couché pour demeurer invisible. L'Exécuteur en déduisit qu'il devait être sur le côté, juste derrière l'écoutille, avec son flingue braqué sur l'ouverture d'où il s'attendait à voir sortir quelqu'un.

Bolan leva l'arme et visa un point du plancher, juste au-dessus duquel sa cible devait se trouver. Sans plus attendre, il pressa la détente et le gros pistolet gronda. Le bois épais du pont se fendit en éclats sous la pression du puissant projectile. Lequel traversa probablement le pont, car le chargeur contenait des .44 Magnum anti-blindage.

La deuxième, la troisième et la quatrième ogives passèrent quant à elles sans l'ombre d'un doute.

Bolan ignorait quelle partie du tueur il avait touchée, mais, où que ce soit, ce devait être douloureux. Il en eut la confirmation en entendant une plainte pareille à celle d'un coyote qui se serait pris la patte dans les mâchoires d'un piège. Ū fit suivre les quatre premières balles de trois autres, et la plainte se tut.

D'un geste rapide, l'Exécuteur éjecta le chargeur du Desert Eagle et mit en place un second, contenant des ogives à pointes creuses. Il voulait tirer avantage du choc qu'il avait dû provoquer chez les pourris. Il passa rapidement la tête par l'écoutille. Durant la brève seconde où il se trouva exposé, il vit des silhouettes qui se jetaient derrière des mâts, des canots de sauvetage, des bossoirs et tous les abris disponibles. Effectuant une rotation à 360 degrés, il constata qu'il y avait des hommes à la fois devant et derrière lui. Puis, juste avant de se remettre à l'abri, il eut un bref aperçu du type sur qui il avait tiré à travers le pont avec les balles anti-blindage.

L'une d'elles lui avait arraché la jambe gauche. Une autre l'avait atteint au niveau de la colonne vertébrale, et son corps s'était figé dans une pose aussi étrange qu'inhumaine. Un autre projectile, au moins, avait transformé son visage en une masse rougeâtre informe.

— Alors ? demanda Pacheco quand l'Exécuteur redescendit les marches, glissant le Desert Eagle dans son holster de ceinture et récupérant le fusil.

Bolan leva les yeux vers l'ouverture. Un nuage se détachait sur le ciel, immobile. Il pensa à tous les hommes qui se trouvaient sur le pont, déterminés à acheminer la cocaïne jusqu'à La Nouvelle-Orléans pour toucher leur salaire.

— Qu'est-ce qu'on a en face de nous ? insista le jeune flic.

L'Exécuteur se tourna vers lui.

— La mort, répondit-il simplement.

Et il se retourna vers l'écoutille, braquant son fusil.

Le silence régnait sur le bateau, à peine troublé par le clapotis

régulier des vagues contre la coque de *l'Evangelina* – un bruit apaisant qui, en d'autres circonstances, aurait pu bercer et endormir les hommes qui se trouvaient à bord du quatre-mâts. Sauf que tout le monde, ici, sur le pont comme en dessous, était pleinement éveillé.

Chacun savait ce que cachait cette tranquillité apparente : c'était le calme avant la tempête.

Ils étaient dans l'impasse, Bolan en avait conscience. Là-haut, il restait au moins une douzaine d'hommes, tous armés. Pacheco et lui étaient relativement en sécurité, là où ils se trouvaient. Il était peu probable qu'un des flingueurs se risquerait à s'approcher de l'échelle après ce qui était arrivé aux deux types qui avaient tenté l'expérience. Mais cette sécurité relative n'allait pas durer, songea le Guerrier en consultant sa montre. Ils n'étaient sans doute plus qu'à une demi-heure de La Nouvelle-Orléans, et, aussitôt qu'ils seraient à quai, les acheteurs de la cocaïne monteraient à bord pour rejoindre les autres. Il était même possible que la rencontre se fasse sur l'eau.

Décidément, ils ne pouvaient pas se reposer sur la stratégie de l'attente. D'une manière ou d'une autre, les autres salauds allaient recevoir de l'aide ; pas eux. En laissant ces types poursuivre leur route, le dernier espoir de l'Exécuteur était de voir les Douanes américaines ou les gardes-côtes aborder le quatre-mâts pour l'inspecter – une hypothèse hautement improbable. Des trafiquants aussi organisés que ceux de *l'Evangelina* prenaient en amont toutes les dispositions, soit en graissant la patte aux bonnes personnes, soit en naviguant dans des zones isolées où les autorités n'effectuaient que très rarement des patrouilles.

Bolan secoua la tête. Laisser plus longtemps le contrôle du bateau à ces types serait une erreur tactique mortelle. Il devait agir.

— Je monte, annonça-t-il.

Le Costaricien le considéra avec un mélange de stupeur et d'inquiétude.

— Encore ?

L'Exécuteur ignora la remarque.

— On ne va pas rester ici indéfiniment, déclara-t-il. Et le bateau va bientôt atteindre La Nouvelle-Orléans.

— Tant mieux. Ces salauds seront arrêtés et...

— Vous savez bien que non, coupa le Guerrier. Ce n'est pas une solution, Jaime.

— Parce que le suicide est une solution, selon vous ?

— Vous n'êtes pas obligé de venir avec moi. Restez ici, si vous voulez. Pacheco secoua la tête.

— Pas question. Je vous accompagne.

Sur le point de le raisonner, l'Exécuteur se ravisa en étudiant le visage du policier costaricien. Celui-ci avait de nouveau le regard clair

et affûté. Sa voix avait recouvré toute sa fermeté, et il ne montrait plus aucun signe laissant penser qu'il allait craquer, comme tout à l'heure. Ce qui n'empêchait pas Bolan d'hésiter. En cet instant, c'était d'un tireur d'exception qu'il avait besoin. Pacheco, lui, risquait de se faire descendre dans les quinze secondes qui suivraient le moment où il aurait passé la tête hors de la cale. Il risquait même de le gêner.

— Je n'ai pas besoin de vous, lui lança le Guerrier d'un ton brusque.

— Je le sais bien, répliqua le jeune flic. J'ai vu de quoi vous êtes capable.

Il marqua une pause et regarda Bolan droit dans les yeux, avec détermination. L'Exécuteur hocha la tête.

— D'accord, dit-il. Dès que je serai sur le pont, je vais foncer vers l'arrière et faire le tour dans le sens des aiguilles d'une montre. Vous me laissez cinq secondes d'avance, puis vous y allez. Vous faites le tour dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre. Si ça se passe bien, on devrait se retrouver quelque part sur le pont, avec beaucoup de cadavres derrière nous. Tirez sur tout ce qui bouge.

Pacheco esquissa un sourire légèrement tendu par le stress.

— À part sur vous, j'imagine.

— À part sur moi, confirma Bolan dans un sourire.

Il garnit de nouveau le chargeur du Remington, avant de se débarrasser des deux cartouchières qu'il s'était passé autour du torse. Il allait prendre le fusil à pompe et l'utiliser jusqu'à ce qu'il l'ait vidé. Il savait que, dans le feu de la bataille, il n'aurait pas le temps de le recharger. Dès qu'il serait à court de cartouches, il s'en remettrait à ses pistolets. Ça ne lui posait aucun problème. Le Desert Eagle et le Beretta l'avaient déjà aidé à se sortir d'innombrables situations difficiles, et même désespérées.

Prenant une profonde inspiration, l'Exécuteur vérifia une dernière fois la chambre du Remington, puis il commença d'escalader l'échelle.

Il le savait d'expérience : dans le combat, rien n'était jamais acquis. Il avait vu des types avec plusieurs balles à haute vélocité dans le corps, dans le cœur pour certains, continuer de se battre. Une fois, il avait même vu un flingueur à qui il manquait tout le sommet du crâne se servir de son arme pendant une bonne minute, avant de s'effondrer. Non, rien n'était acquis, et le Guerrier ne devait surtout pas compter que tout se passerait comme il l'avait prévu ou comme il l'espérait.

Il fut donc surpris, quand il émergea de la cale, de découvrir que les hommes répartis sur le pont n'étaient pas franchement sur le pied de guerre. Certains, un peu trop détendus, n'avaient même pas pris la peine de se cacher ou de s'abriter. Peut-être avaient-ils décidé qu'à moins d'être fou, personne dans la position de Bolan, en nette infériorité numérique, ne se risquerait à se montrer sur le pont.

Quelle que soit l'explication de leur inconséquence, elle coûta la vie à

deux hommes aussitôt après que l'Exécuteur eut posé le pied sur le pont.

Il avait dégagé le cran de sûreté du fusil une seconde avant de surgir brusquement de la cale, et il pressa la détente presque en même temps qu'il avisa le tueur le plus proche. Le type, qui se tenait à moins de trois mètres de l'échelle, portait un blue-jean et ce qui ressemblait à un vieux T-shirt des Spetsnaz. Le Guerrier eut le temps de se demander si le flingueur – qui tenait un pistolet Stechkin – avait en effet autrefois appartenu aux forces spéciales soviétiques. À la chute de l'URSS, certains n'avaient pas choisi la meilleure des voies en allant chercher du travail auprès des trafiquants d'armes et de drogue du monde entier. Mais le cerveau de Bolan se concentra sur des considérations plus immédiates dès que la mitraille que contenait sa cartouche colora en rouge sombre, presque noir, les rayures bleues et blanches du T-shirt du pourri.

Il se déporta sur le côté, tout en actionnant la pompe du Remington, qu'il braqua sur un type armé d'un Springfield 1911. La clope au bec, abasourdi, le tueur paraissait cloué sur place. D'une nouvelle pression sur la détente du fusil, l'Exécuteur le fit passer à la position horizontale.

Tous les autres plongèrent ici et là, pour se réfugier derrière les divers abris qu'offrait le pont de *l'Evangelina*. Une balle, tirée trop précipitamment, passa assez loin du Guerrier tandis qu'il fonçait sur le côté du navire et se baissait sous l'artimon. La voile lui permettait d'être dissimulé, mais pas à l'abri, et plusieurs balles vinrent transpercer la toile à mesure que le traumatisme causé par son apparition s'estompait.

Continuant sa progression, l'Exécuteur actionna de nouveau la pompe du Remington, balançant une charge de plomb dans le torse d'un flingueur qui venait d'apparaître derrière un canot de sauvetage. Le type se prit la nuée de métal sur le côté et fut projeté en arrière. Il heurta le bastingage au niveau des cuisses, et, avec un hurlement de surprise et d'horreur, il bascula par-dessus bord et tomba à l'eau.

Bolan ralentit lorsqu'il atteignit le canot, effectuant un tour complet sur lui-même et réarmant le fusil. Personne. Il se mit à marcher, légèrement baissé, tout en scrutant les écoutes qui s'agitaient au-dessus de lui. Il s'accroupit sous la voile du mâât d'artimon et se dirigea vers la poupe du navire. Comme il atteignait le mâât de proue, il entrevit soudain du rouge en mouvement entre la vergue et le bastingage. Il pressa la détente de son fusil.

Touché en plein torse, le type tournoya comme une toupie. Le rouge de sa chemise fonça brusquement, et de l'air mêlé à une espèce d'écume rougeâtre jaillit de ses poumons déchiquetés. Un pistolet suédois M/07 tomba sur le pont, presque aussitôt recouvert par le

cadavre de son propriétaire.

Des balles surgies de nulle part obligèrent l'Exécuteur à battre en retraite, à plonger sur le pont et à rouler en partie sous le canot de sauvetage. Avec le peu d'espace dont il disposait, le fusil devenait soudain trop peu maniable. Il était de toute façon presque vide et il l'abandonna, pour sortir le Desert Eagle. Un silence étrange tomba brusquement sur le navire, alors que la fusillade avait soudain cessé.

Les yeux plissés, Bolan chercha une nouvelle cible.

Il la trouva à peu près au milieu du voilier. Il venait d'entrevoir sous le point le plus bas de la grand-voile l'ourlet d'un bermuda, des genoux et des mollets poilus, des chaussettes blanches et des chaussures de jogging. Sans hésiter, l'Exécuteur balança une .44 Magnum dans chacun des genoux. La première était sa dernière cartouche anti-blindage, qui se trouvait dans la chambre du Desert Eagle lorsqu'il avait changé de chargeur. La suivante était un projectile à pointe creuse. Mais sur des cibles aussi fragiles que des genoux, elles firent autant de ravages.

Un hurlement jaillit de derrière la voile tandis que le flingueur s'effondrait, un 9 mm MAB PA-15 de fabrication française dans une main. Son visage n'était plus qu'un épouvantable masque d'agonie.

Bolan mit fin à sa douleur d'une ogive brûlante, juste au-dessous de la mâchoire. Le type oublia alors ses genoux, et tout le reste. Sa tête explosa comme si une grenade à fragmentation lui éclatait dans la bouche. Son cadavre, presque décapité, roula sur le dos, sous la grand-voile.

L'Exécuteur était sur le point de s'extraire de sous le canot quand il aperçut Pacheco. Le Costaricien tenait son fusil à deux mains, la crosse pressée contre son épaule. Il courait vers l'avant, s'éloignant de l'endroit où se trouvait Bolan, vers les drisses de la voile de misaine. À cause du rétrécissement de son champ visuel, il n'avait pas vu le flingueur à chemise fleurie qui venait de surgir de derrière une voile et braquait sur lui un Walther PPK.

Dans la main de Bolan, le Desert Eagle décrivit un grand mouvement, s'arrêta, et le Guerrier pressa la détente. L'ogive cueillit le tueur dans la partie supérieure du bras. Le PPK lui échappa et il se pencha en avant, plaquant son autre main sur l'énorme blessure.

L'Exécuteur avait plus de temps, à présent, pour ajuster son point de mire sur le nez du pourri. Mais le type commença de se redresser au moment où il appuyait sur la détente, et la balle lui traversa la gorge au lieu du nez.

Le résultat fut aussi dévastateur.

Cette fois, Bolan roula pour sortir de sous le canot et se redresser. Le fusil se trouvait toujours sur le pont, là où il l'avait laissé tomber. D'un coup de pied, il le fit glisser sous le canot – hors de vue d'un flingueur

qui passerait à proximité et déciderait de l'ajouter à son arsenal. Il passa à travers les drisses du mât d'artimon pour traverser le pont et il atteignit le bâbord juste à temps pour voir un des hommes d'équipage lever une copie argentine du Colt 1911. Le type tira trop précipitamment, et la balle passa au-dessus de l'épaule de l'Exécuteur.

L'autre n'eut pas de seconde chance. Bolan tira en double-tap avec le Desert Eagle, balançant deux ogives dans le torse du tueur. Les projectiles lui traversèrent le buste et sortirent par le dos, entraînant dans leur sillage du sang, des tissus et une partie de sa colonne vertébrale.

Du sang résiduel s'échappa des deux blessures en une espèce de crachin épais, qui aspergea les voiles, avant de bruiner sur le pont.

À tribord, d'autres coups de feu se firent entendre. Cela ressemblait à des 9 mm, qui pouvaient très bien avoir été tirées par le Glock de Pacheco. D'un autre côté, la plupart des armes que Bolan avait croisées jusque-là étaient des 9 mm. Il était donc possible que le flic costaricien ait des problèmes.

Un grand type dégingandé apparut soudain de derrière la voile de proue, tenant à deux mains un Colt Anaconda en acier nickelé. Le gros revolver utilisait les mêmes munitions dévastatrices que le Desert Eagle de Bolan. Il était donc tout aussi mortel.

Bolan tira aussitôt, et la balle effleura le canon de l'Anaconda, avant d'atteindre le tueur en plein ventre. Le Colt s'envola en même temps que son propriétaire tombait en arrière, assis, le visage défiguré par la souffrance.

Sa douleur ne dura pas. La balle suivante le traversa juste au-dessus de l'arête du nez, lui emportant le haut du crâne, comme s'il avait été scalpé.

D'autres détonations se firent entendre à l'avant du bateau. Bolan éjecta son chargeur presque vide pour le remplacer. Il le conserva, à tout hasard. Même s'il disposait encore du Beretta, avec un chargeur supplémentaire, ses réserves en .44 Magnum étaient désormais faibles. Deux chargeurs en partie vides – celui qu'il venait de glisser dans sa poche, et celui qu'il avait utilisé plus tôt, avec les munitions anti-blindage.

Et il n'en avait pas terminé.

Des coups de feu s'élevaient du côté où Pacheco devait se trouver. Bolan espérait vraiment que son partenaire s'en sortait. Légèrement baissé, il s'avança, explorant le pont du regard à la recherche de l'ennemi. Il s'intéressait au canot de sauvetage qui se trouvait de l'autre côté, à tribord, et un mouvement attira son attention.

Il plongea au moment où trois projectiles lui filaient au-dessus de la tête. Il avait tout juste eu le temps d'entrevoir un bras tendu et un pistolet, derrière la petite embarcation. À présent, le bras et le flingue

avaient disparu. Toujours à plat ventre, il se tourna pour faire face au tribord du voilier, et il tendit les bras, les coudes bien posés sur le pont. Le Desert Eagle gronda à deux reprises. Deux énormes trous apparurent dans le canot et un gémissement s'éleva. Mais Bolan ne voyait toujours pas sa cible.

Visant légèrement à gauche des deux trous qu'il venait de creuser, Bolan en ajouta deux autres. Puis, avant même d'avoir pu constater leur effet, il déplaça le Desert Eagle sur la droite. Deux nouvelles détonations. Leur écho commençait tout juste de mourir quand le bruit d'un corps qui s'effondrait sur le pont s'y superposa. Derrière le canot, Bolan aperçut deux jambes.

Elles étaient couvertes de sang depuis les chevilles jusqu'aux genoux.

L'Exécuteur conserva son arme devant lui tandis qu'il revenait prudemment sur ses pas. Quand il atteignit le canot, ses yeux parcoururent à deux reprises toute la longueur du voilier. Aucun mouvement. Aucun bruit. Personne.

Passant derrière le canot de sauvetage, Bolan baissa les yeux sur le pont. Un homme était étendu sur le dos, ses yeux sans vie ouverts sur le ciel bleu. Le haut de son corps était indemne, mais, à partir de la taille, il était couvert de sang. L'Exécuteur plissa les yeux à cause du soleil éclatant. Une balle avait atteint l'artère fémorale du pourri, au niveau de la cuisse, et il s'était vidé de son sang.

L'Exécuteur entendit soudain des pas, sur le côté, et il pivota dans leur direction, le Desert Eagle devant lui, le doigt sur la détente. Les pas s'arrêtèrent aussitôt.

— Hé ! fit Pacheco d'une voix nerveuse en baissant le bras au bout duquel se trouvait le Glock. J'avais promis de ne pas vous tirer dessus. Mais ça valait aussi pour vous, non ?

Bolan réprima un sourire. Pacheco n'était sans doute pas le meilleur combattant qu'il ait rencontré, mais c'était un sacré soldat. Il avait du cran, un cran qui – avec l'aide de Dieu, de la chance, peut-être – lui avait permis de s'en sortir. Son polo et son short étaient couverts d'éclaboussures. Le sang de ses victimes, pas le sien.

— Un accord tacite, ouais, fit l'Exécuteur en abaissant le Desert Eagle. Et ce n'est pour aucun de nous le moment de rompre sa promesse.

Pacheco pensait avoir tué cinq hommes. En gagnant l'avant du voilier pour effectuer le décompte des cadavres, Bolan découvrit qu'il se trompait. Un flingueur, un de ceux qui portaient un costume de marin anglais, n'était pas mort – il était en train de mourir.

C'était une grave erreur, de la part de Pacheco. Et dangereuse. On avait souvent vu des types, supposés morts, ressusciter et tirer sur tout ce qui se trouvait à leur portée, avant de succomber sous une dernière

balle. Cette mauvaise appréciation de Pacheco aurait pu lui coûter cher – à lui ou à Bolan, voire à tous les deux. L'Exécuteur ne vit toutefois aucune raison de sermonner son partenaire. Cela ne servirait à rien, et l'expression qu'il découvrit sur le visage du policier lui fit comprendre qu'il avait déjà mesuré la gravité de son erreur. En outre, Bolan pouvait tirer parti de la situation.

Le Guerrier se pencha sur le pourri étendu sur le côté, près du bastingage.

— Ton nom ! ordonna-t-il.

— Arturo, répondit l'autre dans un souffle.

Il avait une vilaine blessure au torse, par laquelle le peu de vie qui lui restait s'échappait.

— Tu es du Costa Rica ?

Arturo secoua la tête, lentement.

— Pé... rou. Je... je vais mourir ?

Bolan ne vit aucune raison de lui mentir.

— Oui.

— Vous ne... pouvez rien... faire ?

L'Exécuteur étudia un instant la blessure.

— Non. Cela prendra peut-être un certain temps, mais tu vas mourir.

— Mon Dieu..., fit Arturo dans un souffle.

Des larmes noyèrent ses yeux emplis de terreur, et il porta la main à la chaîne qu'il portait autour du cou. Une croix en or, sur laquelle il ferma ses doigts souillés de sang.

Bolan se pencha un peu plus sur lui.

— Écoute-moi, Arturo. Tu as peut-être une chance de faire quelque chose de bien, avant de mourir, plutôt que de partir dans le péché.

Il marqua une pause, le temps que ses mots fassent leur effet.

— Moi, je sais ce que je préférerais, reprit-il. Mais il n'y a que toi qui puisses prendre la décision. Alors ?

La tête du Péruvien s'inclina, afin de lui permettre de voir la croix qu'il tenait. Ce simple mouvement lui arracha une grimace de douleur.

— Je... je veux bien... vous aider, chuchota-t-il enfin.

— Alors, tu vas nous dire où ce bateau est censé aller et qui vous deviez rencontrer.

Les yeux qui s'étaient faits vitreux recouvrèrent un peu de lucidité.

— Je ne connais pas les... hommes, dit-il. Mais on n'allait pas dans... dans un port. Pas à La Nouvelle-Orléans.

— Où, alors ?

Curieusement, un mince sourire étira les lèvres du pourri.

— Barataria.

L'Exécuteur se tourna vers Pacheco, qui se tenait à côté de lui.

— Trouvez-moi la trousse de premiers soins du bateau et débrouillez-vous pour stopper ou ralentir son hémorragie. Plus on le gardera

longtemps en vie, plus on aura de chance de lui soutirer des infos.

Le jeune flic partit aussitôt chercher ce que le Guerrier lui avait demandé.

Le Guerrier, lui, marcha jusqu'à la proue et scruta l'horizon. La barre du vaisseau avait été bloquée, et *l'Evangelina* continuait de faire route vers La Nouvelle-Orléans.

Mais ils n'allaient pas à La Nouvelle-Orléans même. Ils feraient un léger détour. Par Barataria.

Les mâchoires serrées, l'Exécuteur examina le compas pour s'assurer qu'ils suivaient toujours la bonne direction.

La partie de la Louisiane connue sous le nom de Barataria était un vaste marécage qui s'étendait des rives du Mississippi, au sud, jusqu'au golfe du Mexique. Les gens du coin en parlaient souvent comme d'une « prairie tremblante », parce qu'il était parfois difficile de dire si on se trouvait sur la terre ferme ou sur l'eau. Au cours des siècles, depuis l'époque où les Européens étaient arrivés dans la région, des milliers de passeurs avaient été pris au piège de ces labyrinthes, s'y perdant pour toujours.

Presque aussitôt avoir été découvert, Barataria était devenu le repaire favori des pirates, contrebandiers et autres bons à rien. Le nom, en fait, apparaissait sur les plus anciennes cartes. Avec le temps, l'endroit avait connu une activité criminelle plus ou moins importante.

Il avait fallu attendre les années 60, et la naissance de la *drug culture* américaine, pour que cette région du sud de la Louisiane renoue avec la triste notoriété de son passé. Il y avait eu d'abord l'explosion du marché de la marijuana et de l'héroïne. Puis, à mesure que grossissait le nombre de ceux qui embrassaient la « nouvelle conscience », la cocaïne était devenue la reine.

L'Exécuteur ne faisait donc que suivre une tradition vieille de plusieurs siècles alors que Pacheco, Arturo et lui-même gagnaient Barataria à bord de *l'Evangelina*.

Il jeta un nouveau coup d'œil au gouvernail, vérifia les instruments pour avoir la certitude qu'ils maintenaient le bon cap, puis il retourna voir l'homme allongé sur le pont. Pacheco lui avait bandé le torse avec soin, mais cela n'empêcherait pas Arturo de mourir. Même s'ils avaient eu un hélicoptère pour le conduire à La Nouvelle-Orléans, cela n'aurait servi à rien. Il avait déjà perdu trop de sang.

Le jeune homme était agenouillé à côté du mourant, quand Bolan les rejoignit. Le flic se redressa et chuchota au Guerrier :

— Il est en train de mourir.

— Je sais.

— Il n'arrête pas de demander un prêtre.

L'Exécuteur fixa le policier costaricien.

— Et on en a un ?

Pacheco ne jugea pas utile de répondre à cette question.

— C'est juste que...

— ... vous trouvez qu'il n'a pas l'air si mauvais, c'est ça ?

— Ouais.

Pacheco porta la main à sa ceinture et, d'un geste nerveux, il ajusta le Glock passé dans sa ceinture.

— Ouais, répéta-t-il. Ça doit être ça.

Bolan s'agenouilla à côté du blessé. Le visage d'Arturo avait pris cette teinte grisâtre symptomatique d'un mal irrémédiable. Ses paupières étaient mi-closes.

— Arturo, appela Bolan en lui secouant doucement l'épaule. Réveille-toi, j'ai besoin de toi.

L'autre ouvrit les yeux.

— Oui ?

En allant chercher la trousse de premiers soins, Pacheco avait trouvé une carte topographique de la région du sud de La Nouvelle-Orléans. Une vague route avait été tracée au surligneur jaune à travers les marécages. Elle s'arrêtait près de plusieurs îles, dans une sorte de grand lac. Bolan mit la carte sous le nez d'Arturo.

— Où est-ce que vous deviez rencontrer les acheteurs ?

Pacheco s'agenouilla derrière le mourant et il lui souleva doucement la tête pour qu'il puisse mieux voir.

— Montre-moi, insista le Guerrier.

Une main tremblante se leva, et un doigt sanglant laissa une marque sur un point de la carte. Exactement là où la route s'arrêtait.

— À quoi correspond cette route tracée en jaune ? Je vois une dizaine de manières plus simples, et plus directes, de traverser les marais.

Retournant la carte, il l'examina de nouveau.

— En plus, c'est dans les bayous, et le voilier a un trop grand tirant d'eau. On n'y arrivera jamais.

Les yeux fermés, Arturo hocha la tête. Il rouvrit les yeux et fixa le canot de sauvetage le plus proche, de l'autre côté du pont.

— Vous deviez prendre un des canots pour rejoindre le point de rencontre, c'est ça ? demanda Bolan. Vous retrouviez les acheteurs là-bas et vous reveniez avec eux ?

Arturo tenta de hocher de nouveau la tête, mais il était trop faible.

— Oui, parvint-il à lâcher dans un souffle.

— La carte est exacte ? lui demanda encore Bolan.

Les bayous pouvaient réserver de mauvaises surprises ; il leur arrivait ainsi de modifier leur cours en l'espace de quelques heures. Des variations qui pouvaient se révéler très importantes d'une année sur l'autre à cause des chutes de pluie.

— On l'a utilisée... la semaine dernière, répondit le pourri.

Ses yeux étaient de nouveau vitreux.

— Mon Père ? appela-t-il. Mon Père, pardonnez-moi...

— Mais pourquoi un trajet aussi long pour rejoindre le point de rencontre ? Il y a des chemins plus courts, non ?

— Mon Père ! gémit Arturo.

— Tu en auras un. Mais avant, explique-moi : vous prenez un canot pour rejoindre le point indiqué sur la carte, et les acheteurs vous retrouvent là, c'est ça ?

— Oui. Et on revient chercher la cargaison à bord de... à bord de leur bateau.

La fin était proche, et le mourant avait le plus grand mal à respirer, à présent. L'adrénaline, alors qu'il luttait pour vivre quelques secondes de plus, lui donna l'énergie de se redresser soudain, comme un homme en parfaite santé, et de crier, les yeux rivés à ceux de Jaime Pacheco :

— Mon Père ! Je savais que vous viendriez ! Je demande le pardon pour tous mes péchés !

L'Exécuteur se tourna vers le jeune flic, qui haussa les épaules.

— Quel mal à ça, après tout ? murmura le Costaricien.

Bolan se redressa. Et tandis qu'il s'éloignait pour aller vérifier une fois encore le cap du voilier, il entendit Pacheco dire :

— Prends ma main, mon fils.

CHAPITRE VIII

— Moi, je dis que ce serait plus simple de couler ce foutu bateau, puis d'aller voir Gothe et Letona et d'en finir une fois pour toutes. Non ? déclara Pacheco en passant les rames dans les tolets du canot de sauvetage. Après ce carnage, je trouve que ce serait une suite logique.

Bolan ramait en direction des marécages, droit devant. Au cours des derniers jours, le Guerrier avait appris à aimer le jeune policier. L'une de ses qualités les plus appréciables était l'innocence presque enfantine qu'il gardait malgré son travail et les gens qu'il était amené à côtoyer.

— Réjouissez-vous d'être en vie.

Pacheco se pencha légèrement vers l'arrière, coinçant ses pieds sous le banc de Bolan pour trouver son équilibre.

— Ouais, j'imagine que vous avez raison.

— Sortez la carte, demanda Bolan pour changer de sujet.

Le Costaricien sortit la carte topographique de sa poche arrière. Il l'avait pliée de manière à ce que l'entrée du marécage soit visible. Il la tint tandis que Bolan baissait les yeux dessus, se tournait légèrement pour se repérer, avant de se remettre à ramer.

Le canot montait et descendait au gré des petites vagues, alors qu'ils approchaient de l'entrée du bayou indiquée en jaune sur la carte. Bolan restait persuadé qu'il existait des moyens bien plus rapides de gagner la baie de Barataria. En même temps, on avait dû indiquer cette route pour des raisons précises. Peut-être les pluies avaient-elles modifié les lieux depuis que la carte avait été imprimée. Peut-être les acheteurs allaient-ils les récupérer quelque part sur le trajet. Il pouvait encore s'agir d'une simple précaution au cas où la D.E.A., les Douanes ou les gardes-côtes seraient sur leurs traces.

Il était trop tard quand il avait demandé des explications à Arturo. L'autre n'avait plus sa tête. Tout ce qu'il voulait, c'était un prêtre. L'Exécuteur pouvait sans doute déjà s'estimer heureux que l'homme ait vécu assez longtemps pour lui livrer l'information qu'il détenait. Et, quelles que soient les réponses aux questions qu'il se posait toujours, son instinct lui soufflait de suivre la route indiquée sur la carte.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, lui dit Pacheco alors qu'ils

entraient dans un large bayou.

— Quelle question ?

— Pourquoi on ne se contente pas de couler le bateau et d'aller s'occuper de Gothe et Letona. Les acheteurs n'auront de toute façon pas la drogue, maintenant.

Les muscles des bras, des épaules et du dos de Bolan étaient bien chauds, à présent ; ils commençaient à travailler comme s'il soulevait des haltères avec une régularité d'horloge.

— Ils ne récupéreront pas cette drogue, d'accord, mais il y aura d'autres cargaisons. Et ils trouveront une autre filière pour acheter la cocaïne. Puis une autre. Et une autre encore.

L'Exécuteur s'arrêta de ramer, le temps de s'éponger le front.

— On va faire en sorte que ça n'arrive pas, ajouta-t-il en reprenant son mouvement rythmé.

Le policier baissa les yeux sur la carte alors qu'ils passaient à hauteur d'une plage de coquillages surmontée par des chênes verts. Ils avaient déjà vu plusieurs petits îlots du même genre, depuis qu'ils avaient quitté les eaux du golfe. Dans le coin, on les appelait des cheniers. Ils constituaient de solides repères.

— Il faut tourner ici, je pense, dit Pacheco en désignant sa droite.

Bolan recommença de ramer, suivant les indications de Pacheco quand celui-ci lui annonçait un coude ou un virage à prendre. Il s'arrêtait parfois pour jeter lui-même un coup d'œil à la carte. Même l'excellent navigateur qu'il était hésitait sur la direction à suivre. Chaque décision était prise avec un taux de certitude inférieur à quatre-vingts pour cent.

Avant de quitter *l'Evangelina*, ancré dans le golfe, ils avaient pris avec eux deux des M-16, des Heckler & Koch MP-5 et des chargeurs pour les deux armes. Auparavant, durant les derniers miles, ils avaient passé toute la cocaïne par-dessus bord.

Le Guerrier put enfin s'arrêter de ramer, pour laisser le canot sortir en dérivant du bayou et s'engager enfin dans la baie de Barataria. Une fois encore, il se demanda pourquoi on les avait obligés à suivre un parcours aussi long et peu logique. Ils avaient pris une route incroyablement détournée, aboutissant à un point qui n'était pas si éloigné de celui d'où ils étaient partis. Il regarda de l'autre côté de la baie, au-delà des îles qui la constellaient, et ce qu'il vit le convainquit encore plus. Il apercevait les eaux profondes du golfe du Mexique ; s'il tendait l'oreille, il pouvait même entendre le ressac des vagues sur la côte. Et si la végétation des marécages qui encerclaient Barataria l'empêchait de voir, il était persuadé que *l'Evangelina* devait être ancré à moins de mille cinq cents mètres de l'endroit où ils venaient de pénétrer dans la baie.

Il n'eut pas besoin de s'interroger plus longtemps, car une partie de

la réponse apparut soudain derrière eux. Alors que Pacheco et lui regardaient les îles dont les pirates et boucaniers du XIX^e siècle avaient fait leur repère, le son d'un moteur hors-bord les amena à se retourner.

Un bateau de pêche filait vers eux. Les hommes qui se trouvaient à bord faisaient penser à des pirates des temps modernes. À cela près que les fusils d'assaut et les pistolets-mitrailleurs avaient remplacé les pistolets et les sabres d'abordage.

Le bateau qui venait d'apparaître derrière eux était un simple bateau plat avec un moteur hors-bord fixé à l'arrière. Cinq hommes étaient perchés sur les hauts fauteuils, vêtus de façon très diverse, puisque les treillis camouflage cohabitaient avec les vêtements de ville, et les bobs avec une casquette de base-ball des Braves d'Atlanta. Leurs armes étaient aussi éclectiques. Deux AK-47, un AK-74, un Uzi et un petit pistolet-mitrailleur tchèque Skorpion, avec sa crosse télescopique.

En revanche, l'embarcation qui fonçait maintenant sur eux à travers la baie, et qui venait de surgir de l'échancrure d'une île, était très différente. Un L.C.A.C. d'un poids de quatre cents tonnes et capable d'atteindre une vitesse de quarante nœuds. L'Exécuteur était vaguement familier avec cet aéroglisseur, avant tout utilisé pour le transport des soldats et de leur équipement, entre un navire et le rivage.

Ce L.C.A.C. avait été customisé pour répondre à des besoins bien spécifiques. Plusieurs compartiments de stockage avaient été fixés sur le pont. Il y en avait un à chaque coin, plus quatre autres répartis de façon régulière sur le pont.

Si deux des caissons, au milieu, étaient pareils à ceux des coins, les deux autres faisaient penser à des carcasses de camping-car qu'on aurait découpées au chalumeau, puis fixées sur le bateau. Le boulot était bien fait, et les petites fenêtres rectangulaires, sur le côté, étaient intactes.

En regardant l'aéroglisseur arriver vers eux, Bolan se rappela que plusieurs L.C.A.C. avaient disparu quelques mois plus tôt. La rumeur affirmait qu'ils avaient « échoué » sur le marché noir. L'Exécuteur savait à présent où l'un d'eux s'était retrouvé.

Comme le L.C.A.C. se rapprochait, Bolan put dénombrer une douzaine d'hommes à bord, entre les compartiments de stockage. Ils étaient habillés dans le même style disparate que ceux qui arrivaient par-derrière, sur le bateau de pêche. L'un d'eux, à l'avant, les bras croisés sur le torse, semblait prendre un peu trop au sérieux le côté pirate de l'histoire. En plus de ses bottes de para, de son pantalon camouflage et d'un T-shirt kaki, il portait un bandana noir autour de la tête et un anneau d'or à l'oreille gauche.

Il ne lui manquait plus qu'un bandeau sur l'œil et un perroquet sur

l'épaule pour compléter le tableau.

Le L.C.A.C. coupa ses moteurs et se laissa dériver sur l'eau. Un des hommes s'avança avec un rouleau de cordage à la main. Faisant tournoyer l'extrémité au-dessus de sa tête, comme un cow-boy avec un lasso, il le fit partir en direction du canot de sauvetage. La corde se déroula en même temps qu'elle s'envolait et atterrit sur le pont, entre Bolan et Pacheco. Le Guerrier comprit ce qu'on attendait de lui. Il déroula l'extrémité du cordage et la tendit à Pacheco, qui l'attacha à la proue du canot.

Un moment plus tard, ils étaient remorqués à travers la baie vers l'île la plus proche. Derrière eux, le bateau de pêche suivait.

Aucun mot n'avait été échangé entre les deux groupes quand le L.C.A.C. glissa sur la plage de l'île. Plusieurs hommes sautèrent sur le sable et tirèrent le canot à la main. À présent, la raison du circuit labyrinthique tracé sur la carte était claire pour l'Exécuteur. Comme il le soupçonnait, on les avait repérés à un certain point, avant de les suivre. C'était une manière de s'assurer qu'ils venaient bien de *l'Evangelina*. Cela donnait aussi une possibilité aux acheteurs de s'assurer que le canot n'était pas suivi. Les hommes du bateau de pêche devaient être en communication radio avec l'aéroglisser, qui aurait eu tout le temps de disparaître en cas d'embrouille.

Dès que le canot se trouva en eaux peu profondes, Bolan et Pacheco descendirent et pataugèrent jusqu'au rivage. L'homme au bandana noir se tenait sur là plage, bien campé sur ses jambes écartées, les mains sur les hanches. Contrairement aux autres, il n'avait pas de fusil, mais un Colt Government Combat Commander plaqué or brillait sous le soleil à sa hanche.

— Vos visages ne me disent rien, observa-t-il en plissant les yeux, alors qu'ils atteignaient le rivage.

Il avait un fort accent du Sud, de l'Alabama ou de Géorgie.

Bolan allait répondre, mais Pacheco le coiffa sur le fil.

— Ça n'a rien d'étonnant. On ne s'est jamais vus.

— Pourquoi ce n'est pas Ricardo et José qui sont venus, comme d'habitude ? demanda le type au bandana.

La question sentait le piège à plein nez, et Pacheco l'identifia aussi facilement que l'Exécuteur.

— Je suis mal placé pour répondre, vu que je ne connais aucun Ricardo et aucun José, déclara le policier costaricien. Du moins parmi les hommes qui sont à bord de notre bateau.

— Et votre bateau est le...

C'était Pacheco qui avait pris les rênes de la discussion. Comme il s'en sortait plutôt bien, Bolan décida de le laisser parler. Cela lui permettait de consacrer une partie de son attention au reste des hommes, qui étaient maintenant en train de descendre du L.C.A.C., sur

le sable.

— *L'Evangelina*, répondit le policier. Je m'appelle Pacheco. Lui, c'est Benedict. Et vous, vous vous appelez comment ?

— Appelez-moi comme ça vous chantera, du moment que vous avez ce qu'on est venus chercher.

Il les jaugea tous les deux, visiblement pas encore convaincu qu'ils étaient réglos.

Aucune arme n'était pointée sur Bolan et Pacheco. Les hommes des deux embarcations portaient pour la plupart leurs fusils et pistolets-mitrailleurs en bandoulière, autour du cou ou à l'épaule. Mais, l'air de rien, ils étaient en train de se disperser de manière à les encercler, et Bolan eut la certitude qu'on en arrivait à une partie décisive de l'entretien. Si Pacheco ne répondait pas de façon satisfaisante aux questions du type, la sanction serait une pluie de balles, et ils finiraient leur existence sur cette plage.

— On a ce que vous voulez, affirma Pacheco. Et vous, vous avez l'argent ?

— Je n'avais pas l'intention de faire du troc, répliqua l'homme au Colt. Vous le verrez quand j'aurai vu la dope. C'est qui, votre capitaine ?

Le jeune flic soupira, comme s'il était fatigué de ce qui ressemblait à un interrogatoire.

— Eagle Jack, répondit-il. Vous voulez peut-être connaître ma couleur favorite ? Prendre mes empreintes ? Ou peut-être un échantillon d'A.D.N. ?

L'autre resta imperméable aux railleries du Costaricien.

— Pourquoi est-ce que Jack n'est pas venu lui-même ? Il le fait, d'habitude.

De nouveau, un drapeau rouge s'agita dans le cerveau de l'Exécuteur. Et Pacheco dut recevoir le même signal.

— Ça m'étonnerait ! s'exclama-t-il. On ne s'est jamais rencontrés, tous les deux, mais je connais Jack depuis assez longtemps pour savoir que ce gros flemmard n'est pas du genre à quitter son bateau, surtout pour s'emmerder à suivre un itinéraire débile à travers les marécages.

Éclatant de rire, il ajouta :

— En plus, cet enfoiré a une chiasse de tous les diables !

Bolan se mit à rire aussi pour donner du poids à la petite comédie de son partenaire. Le Costaricien utilisait un des classiques en matière de manipulation, pour qui se trouvait en mission d'infiltration, notamment : quand tu es dans le doute, change de sujet. Un des meilleurs moyens de diversion consistait à choisir un sujet qui mettait quelqu'un dans l'embarras. Tout le monde, alors, se mettait invariablement de la partie.

— Ce vieux chnoque a dû se choper la chtouille, oui ! lança le type au bandana en se joignant à leur rire.

Scrutant son regard, Bolan ne trouva pas la moindre trace d'humour dans ses yeux. Il vit plutôt un esprit froid et calculateur qui n'avait pas mordu à l'appât de Pacheco.

Ce salaud n'en avait pas fini de les tester.

— Vous avez déjà déchargé la cargaison ?

— Déchargé ? répéta le flic d'un ton incrédule. Où ça ? On est censés fixer les sacs de coke sur le dos d'une colonie de tortues de mer et les remorquer jusqu'à vous ?

— Jack s'occupe toujours du déchargement.

Pacheco se passa une main devant le visage.

— Oh, putain ! fit-il dans un soupir. Il va durer encore longtemps, ce petit jeu ? Je comprends que vous teniez à un minimum de sécurité. Vous devez faire avec les Douanes américaines, les gardes-côtes, la D.E.A., j'en passe et des meilleures. Mais après nous avoir entraînés dans cette espèce de labyrinthe, voilà que vous nous mitraillez de questions stupides. Pourquoi est-ce qu'on ne se dépêche pas de régler cette affaire et de partir ensuite chacun de son côté ? La cargaison est dans le bateau – où elle a toujours été censée se trouver, soit dit en passant.

Le Costaricien marqua une pause et soupira, avant de désigner le L.C.A.C.

— C'est pas pour cette raison que vous avez ce machin, non ?

Le pirate parut satisfait. Il se tourna vers les hommes qui l'entouraient.

— On embarque ! lança-t-il. On a du boulot !

S'adressant aux deux arrivants, il ajouta :

— Vous montez avec nous. On remorquera votre canot dans le golfe quand on aura rapporté la cargaison ici.

— On ne sait toujours pas comment on doit vous appeler, remarqua Pacheco.

— Appelez-moi comme ça vous chantera.

— Alors, je vais vous appeler Bandana, poursuivit le jeune policier.

L'autre haussa les épaules.

— Bon, embarquez, maintenant.

Bolan revint vers le canot, dans lequel il fit mine de prendre un des fusils.

— Vous n'en aurez pas besoin ! lui lança Bandana. On a tout ce qu'il faut à bord, et on est du même... bord, justement, non ?

L'Exécuteur leva les yeux. Pour la première fois, Bandana souriait. Largement. Si largement, même, que Bolan vit une dent en or étinceler. Il avait posé la main sur la crosse de son pistolet doré. Plusieurs de ses hommes s'étaient arrêtés, alors qu'ils gagnaient le L.C.A.C., et ils faisaient maintenant face au Guerrier. Aucune arme n'était dirigée vers lui, mais certains tenaient leur fusil à la main, à présent.

Le message était clair, et Bolan laissa le fusil dans le canot sans insister. Après tout, c'était bien le but qu'il cherchait : donner un signal tordu pour éviter qu'on les fouille et pouvoir garder leur arsenal bien planqué sous leurs chemises. Pacheco et lui grimpèrent sur le pont de l'aéroglesseur, prenant position à bâbord. En regardant par-dessus le bastingage, vers le bas, l'Exécuteur découvrit que ces pirates des temps modernes ne s'étaient même pas donné la peine d'effacer les inscriptions qui figuraient sur le véhicule de transport volé. Sur le côté de l'aéroglesseur, on pouvait encore lire sans peine l'inscription « U.S. NAVY ».

L'embarcation quitta la plage et, un moment plus tard, ils filaient à travers la baie en direction du golfe.

Discrètement, l'Exécuteur se livra à un décompte des forces en présence. En plus de celui que Pacheco avait surnommé Bandana, quatorze hommes se trouvaient tout à l'heure à bord du L.C.A.C. Les cinq flingueurs du bateau de pêche étaient venus les rejoindre. Ils étaient donc vingt en tout.

Le rapport était maintenant seulement de dix contre un. Jaime Pacheco lui jeta un regard et grimaça un sourire. Ses yeux ne trahissaient aucune inquiétude. Il devait pourtant savoir qu'ils allaient devoir passer à l'action incessamment. Dès que le L.C.A.C. serait assez près de *l'Evangelina* pour qu'on voie qu'il n'y avait personne sur le pont – du moins, aucun homme debout –, les autres comprendraient que quelque chose ne tournait pas rond. Et si la vie de l'équipage du quatre-mâts n'avait sans doute aucune valeur pour eux, la cargaison de cocaïne en avait une. Ils seraient très mécontents en découvrant que les cales du voilier étaient vides.

L'aéroglesseur quitta brusquement la baie et tourna sur la gauche. Bolan put constater qu'il ne s'était pas trompé. *L'Evangelina* était ancré à quelques centaines de mètres du rivage, et à peine à trois cents mètres en longeant la côte. En empruntant le chemin le plus direct pour rejoindre la baie, ils n'auraient même pas mis une heure.

Il faudrait moins de dix minutes au L.C.A.C.

L'Exécuteur devait trouver un plan dans les plus brefs délais.

— Alors ? murmura Pacheco, on fait quoi maintenant ?

— Vous attendez que je commence de tirer, lui répondit Bolan. Puis vous allez vous planquer là-bas.

D'un léger mouvement de la tête, il lui indiqua ce qui ressemblait à une cabine. Pas vraiment un bon abri, ni même une vraie planque, mais c'était ce que le L.C.A.C. offrait de mieux dans le genre. Et si Pacheco se retrouvait entre la cabine et le côté du bateau, il n'aurait qu'une surface relativement petite à couvrir. Dans le déferlement de violence qui allait s'abattre sur l'aéroglesseur, il y serait aussi à l'abri que possible.

Bolan ne pouvait pas en faire plus pour lui.

Le Guerrier gardait un œil sur le leader des flingueurs. Il avait repris sa place à la proue et discutait avec un type aux cheveux réunis en queue-de-cheval. Celui-là portait un T-shirt noir, des sortes de gantelets en cuir d'allure médiévale, et il semblait être le second dans la hiérarchie.

Tandis que le L.C.A.C. continuait de filer vers *l'Evangelina*, Bolan prépara son itinéraire. Comme toujours, il ne pouvait pas espérer graver son plan dans le marbre. Il prendrait les choses comme elles viendraient et se reposerait sur son instinct, ses réflexes et l'élément de surprise. Il pariait notamment sur le fait que les hommes à bord ne pouvaient pas se douter que deux types seraient assez fous pour s'attaquer à eux – ils étaient trop nombreux, et le champ de bataille limité. Leur ahurissement ne durerait pas – la plupart étaient visiblement des soldats expérimentés –, mais plus il pourrait en descendre durant la seconde de battement que lui offrirait son attaque soudaine, et mieux ce serait.

Vingt hommes.

Un Exécuteur.

Avec un allié qui n'était pas totalement à l'aise au combat, même s'il avait prouvé qu'il ne s'en sortait pas si mal dans les périodes cruciales.

Le Guerrier regarda de nouveau Bandana. Il était toujours en grande discussion avec le type à la queue-de-cheval. L'idéal serait de se débarrasser en premier de ces deux-là – éliminer le chef d'une tribu permettait souvent de freiner l'enthousiasme de ses guerriers. Mais c'était impossible tant qu'ils restaient ensemble.

Difficile de tuer les deux hommes sans provoquer un peu de grabuge, d'autant qu'ils se trouvaient à l'avant de l'aéroglisser, où tous les yeux avaient tendance à converger. Mieux valait donc commencer par la poupe, pour remonter lentement vers la proue.

S'assurant qu'il n'était pas observé, le Guerrier passa la main sous sa chemise. Le Beretta et le Desert Eagle étaient dans leurs holsters respectifs. Si Bandana ne les avait pas autorisés à prendre leurs armes dans le bateau, il n'avait pas jugé utile de les faire fouiller. Il allait le regretter. En cet instant, du reste, ce n'était pas à ses pistolets que s'intéressait Bolan, mais au Spyderco Chinook, sur lequel ses doigts se fermèrent. Difficile d'imaginer une meilleure arme pour ce qu'il avait en tête. La petite lame, en plus d'être relativement facile à cacher derrière son avant-bras, avait un tranchant qui pouvait lui permettre de se débarrasser d'un certain nombre d'ennemis sans qu'ils aient le temps de comprendre ce qui leur arrivait.

L'Exécuteur tira le Chinook et l'ouvrit lentement, bloquant le cran avec son pouce. Sans bruit la lame se mit en place. Il se tourna vers l'arrière, vers un type qui se tenait tout seul et fumait une cigarette. À

ses yeux en amande et à la teinte auburn de sa peau, le Guerrier devina qu'il devait avoir du sang asiatique. Un AK-47 était passé en bandoulière à son épaule.

Tenant le Chinook à la manière d'un pic à glace, la lame cachée derrière son avant-bras, il se dirigea d'un pas nonchalant vers le pourri. Visiblement, les autres avaient mieux à faire que de le surveiller.

Dès qu'il fut près de sa cible, il lui demanda à voix basse :

— Tu n'aurais pas une cigarette ?

L'autre grimaça, agacé, mais il porta ses mains à la poche poitrine gauche de sa chemise de treillis camouflage. À la seconde où il commençait de déboutonner la languette, la main de Bolan jaillit.

La lame courbée du Chinook atteignit l'homme sur le côté du cou, lui trancha la carotide et ressortit de l'autre côté de la gorge. L'autre resterait environ cinq secondes conscient, et il mourrait dans une douzaine de secondes. Mais Bolan n'aimait pas laisser les choses au hasard. Il leva donc le poignard légèrement plus haut, et en plongea la lame à travers l'artère sous-clavière, juste derrière la clavicule.

Les statistiques laissaient à présent deux secondes de conscience au flingueur, et deux secondes d'espérance de vie. L'Exécuteur ne comptait pas. Il savait que l'autre était mort quand il lui tomba dans les bras.

Il le tourna face à la mer, fit glisser doucement le cadavre par-dessus bord, puis il se retourna vers l'avant de l'aéroglisser et scruta le pont sur toute sa longueur. Il n'avait pas eu de témoin.

Cachant le couteau derrière son avant-bras, il reprit sa progression. Deux hommes se tenaient devant les deux impressionnants turbomoteurs. L'un d'eux était de taille et de poids moyens, avec une moustache en guidon de vélo soigneusement taillée. L'autre, très mince, était chauve. Ils étaient en train de discuter, et le moustachu leva les yeux lorsque Bolan s'approcha d'eux. Il fronça les sourcils en découvrant la chemise ensanglantée du Guerrier. Mais, avant que son étonnement débouche sur une pensée, le Chinook lui avait transpercé la gorge. Bolan se déplaça ensuite légèrement pour aller planter la lame dans le cœur du chauve.

Celui-ci ouvrit la bouche sous le choc, sans qu'aucun son ne franchisse ses lèvres. Bolan replongea à deux reprises la lame, par sécurité, avant de faire disparaître le Chinook et de scruter le pont du L.C.A.C.

Tous les hommes continuaient de regarder vers la proue.

L'aéroglisser filait sur l'eau dans le vrombissement de ses turbos quand Bolan souleva l'une après l'autre ses victimes et les fit passer sans bruit par-dessus bord.

Trois de moins. Plus que dix-sept.

À présent, l'Exécuteur avait le haut du corps couvert de sang. L'effet pouvait être déstabilisant sur les prochains flingueurs qu'il croiserait.

Les deux cibles en question se tenaient le long du bastingage, à tribord, appuyés contre un des caissons. En se rapprochant, Bolan reconnut le tueur le plus proche de lui : il se trouvait tout à l'heure à bord du bateau de pêche qui les avait suivis. Son crâne était coiffé d'un bob délavé et un Uzi pendait autour de son cou. L'autre se faisait pousser une moustache à la Fu Manchu, avec une impériale assortie sur le menton. Des cheveux d'un roux très sombre lui poussaient dans tous les sens sur le crâne.

Les deux hommes moururent avec autant de discrétion que les précédents.

L'Exécuteur s'accorda une seconde pour évaluer sa situation. Il avait eu de la chance, jusque-là, une chance qui lui avait permis de se débarrasser de cinq ennemis sans se faire remarquer. Mais cette chance n'allait pas durer indéfiniment. D'autant que, plus il progressait vers l'avant du L.C.A.C. à la recherche de nouvelles proies, plus il était repérable. Il passa sa main gauche sous sa chemise et ferma ses doigts sur le Beretta. Du pouce il positionna le sélecteur de tir en mode coup par coup. Il continuerait sa sinistre besogne avec le Chinook jusqu'à ce que les événements l'obligent à passer au pistolet. Et, à ce moment-là, le réducteur de son du 93-R lui permettrait peut-être de liquider quelques-uns des pourris sans donner l'alerte.

Trois hommes se trouvaient à présent sur le chemin de l'Exécuteur, tous tournés vers l'avant de l'aéroglesseur, et vers *l'Evangelina*, de plus en plus proche. Bolan reconnut au milieu le type avec la casquette des Braves d'Atlanta. Son voisin de gauche avait le visage bouffé par des cicatrices d'acné. Le troisième, le plus proche du bord, avait les cheveux coupés en brosse. Ils portaient tous les trois un M-16 en bandoulière et se passaient visiblement quelque chose de façon régulière. La fumée qui entourait leurs têtes et une odeur de marijuana éclairèrent Bolan sur ce qui occupait le trio.

Il se rapprocha d'eux en silence et commença sa sinistre besogne sur la droite, plongeant la pointe de la lame du Chinook dans le cou du premier, avant de la faire avancer vers l'avant de la gorge. Alors qu'un gargouillis s'échappait des lèvres du flingueur, Bolan fit voler le Chinook en direction des reins du tueur à la casquette de base-ball. Dans le même temps, il attrapa un peu des cheveux qui dépassaient de l'arrière de la casquette, pour conserver son équilibre. Il fit aller et venir la lame dans le bas du dos de l'homme ; et il la retirait quand le tueur au visage ravagé par l'acné se tourna vers lui, le joint à la main.

Le Chinook était assez bas, et Bolan lui fit décrire un angle de quarante-cinq degrés vers le haut. La lame aussi tranchante que le fil d'un rasoir entra juste en dessous de la pomme d'Adam du pourri, lui transperçant le palais.

Les trois types s'écroulèrent presque ensemble.

Malheureusement, la chance de Bolan cessa au même moment.

Il laissa tomber le Chinook et leva le Beretta à hauteur d'épaule alors qu'un des hommes, bizarrement vêtu d'un pantalon de treillis, d'une chemise brodée de paysan mexicain et d'une veste camouflage des Marines U.S. s'emparait du Uzi qu'il avait à l'épaule et baissait le canon de son arme. Malheureusement pour lui, les réflexes de Bolan furent les plus rapides, et une 9 mm subsonique lui perfora le crâne, entre les yeux.

Le tueur s'écroula sur le pont, et Bolan fit passer le Beretta dans sa main gauche, le braquant sur l'homme qui portait un Skorpion. S'il se montra plus rapide que son copain, il favorisa trop la vitesse, au détriment de la précision, et sa rafale de 7.65 mm manqua largement Bolan.

Le Guerrier, lui, ne le manqua pas. L'ogive à pointe creuse qu'il lui expédia atteignit en plein torse le maladroit. Le petit pistolet-mitrailleur s'envola. Le pourri, à l'agonie, secoué de spasmes annonciateurs d'une mort imminente, recula jusqu'au bord de l'aéroglesseur et passa par-dessus.

Bolan s'avisait qu'il avait parcouru la moitié du chemin. Il s'était débarrassé de dix hommes et il lui en restait dix.

Mais la rafale de 7.6S mm du Skorpion avait modifié les données du jeu. Tout l'équipage avait maintenant été alerté. Bolan bénéficiait encore de quelques secondes de confusion, durant lesquelles les autres essaieraient de comprendre ce qui se passait et qui était l'ennemi. Pour le reste, c'en était terminé de l'effet de surprise.

Des coups de feu claquèrent de l'autre côté de l'aéroglesseur, là où Bolan avait ordonné à Pacheco d'aller se réfugier. Il espérait que le Costaricien aurait le bon sens de suivre ses instructions et de rester tranquille. Mais, dans l'immédiat, il avait d'autres chats à fouetter.

CHAPITRE IX

La fusillade commença, et Bolan sentit deux balles lui passer de chaque côté de la tête. L'une d'elles lui frôla l'oreille. Il se jeta sur le ventre et rampa jusqu'au compartiment de stockage le plus proche. Les seuls hommes visibles étaient ceux qu'il venait de tuer. Il se félicita d'avoir commencé cette campagne par l'arrière de l'aéroglisser. Il s'était débarrassé de la moitié de ses ennemis et ceux qui restaient se trouvaient devant lui. De sorte qu'il n'avait plus à se soucier de ce qui se passait dans son dos.

Le Beretta repassa dans sa main gauche et le sélecteur de tir se retrouva sur le mode rafale. De sa main droite, le Guerrier récupéra le Desert Eagle. Le gros pistolet pouvait arrêter un homme aussi sûrement qu'un .308. Et il faisait au moins autant de bruit. Le temps du silence et de la discrétion était révolu. Au contraire, plus il pourrait faire de raffut, et plus il amènerait la confusion dans les rangs ennemis. Et plus la confusion régnerait, plus Pacheco et lui aurait des chances de survivre à ce combat qui ressemblait au départ à une mission suicide.

Bolan avait déjà évalué les hommes qu'il affrontait – des trafiquants de drogue, et certainement pas des soldats surentraînés des Forces Spéciales. S'il ne fallait pas sous-estimer ce genre de types, assoiffés de sang, le Guerrier savait qu'ils devaient être plus habitués à tirer dans le dos ou à prendre leurs victimes dans des embuscades, qu'à des affrontements violents d'homme à homme.

Les balles s'abattaient les unes après les autres sur la carcasse de camping-car derrière laquelle Bolan avait trouvé refuge. Il restait sur le ventre pour deux raisons. D'abord, parce qu'en général ce genre de flingueurs, qui n'étaient pas des soldats de métier, avaient tendance à tirer à hauteur d'homme. L'autre raison, c'était qu'il n'avait nulle part où aller.

L'aéroglisser filait toujours sur l'eau quand la fusillade s'était déchaînée. Mais on venait de couper les deux moteurs et le L.C.A.C. ralentissait – comme si celui qui manœuvrait l'embarcation, quel qu'il soit, avait décidé de se joindre à la bataille. Les projectiles continuaient d'arracher les côtés de la cabine de camping-car, laissant de grands

trous irréguliers dans le métal. Bolan savait que tôt ou tard, une des balles des autres salauds, sinon plusieurs, allait finir par l'atteindre. Il pouvait s'estimer heureux que ça ne soit toujours pas arrivé.

Il fallait agir.

Il se redressa brusquement, un pistolet dans chaque main et commença de presser la détente du Beretta une fraction de seconde avant que sa tête surgisse de derrière le camping-car. Une vue éclair du pont s'imprima dans son esprit, qui analysa la situation en un millième de seconde.

Des hommes. Des abris. Quelques hommes cachés. D'autres non.

Les projectiles de sa première rafale déferlèrent sur le pont sans faire de victime. Mais ils avaient pour fonction de lui offrir un feu de couverture et de neutraliser momentanément les ennemis à découvert.

Il pressa de nouveau la détente et arrosa encore le pont au hasard. Dans sa main droite, le canon du Desert Eagle se pointa droit sur le visage d'un des trafiquants. Le gros pistolet gronda, et une .44 Magnum fit voler ses lunettes de soleil en éclats de verre et de plastique.

Un Black fit son apparition. Grand et musclé, il portait une veste de treillis dont on avait arraché les manches, découvrant des épaules et des bras musculeux et luisants de sueur. Il dirigea son AK-47 vers Bolan.

Sans cesser de se couvrir lui-même avec le Beretta, Bolan dirigea le canon du Desert Eagle vers sa nouvelle cible et tira. Touché en plein torse, le flingueur alla violemment percuter le côté de l'autre cabine de camping-car. Avec un cri de rage, plus que de douleur, il essaya de soulever une dernière fois le fusil russe.

Une .44 Magnum l'empêcha d'aller au bout de son geste.

Bolan balança une triple rafale avec le 93-R, sans toucher personne. La réplique déferla aussitôt sur sa position, sans qu'il parvienne à deviner sa provenance. Il devait bouger, mais encore une fois en faisant le contraire de ce que pouvait attendre l'ennemi.

Plutôt que de revenir se planquer derrière la cabine, ou de charger sur un des côtés, l'Exécuteur s'élança en plongeant vers l'avant, droit vers les rangs ennemis. Les bras tendus, il continua de tirer. Deux projectiles du Beretta perforèrent par accident l'autre Noir, qui venait soudain d'apparaître sur le côté d'un des quatre caissons d'angle. La première ogive lui arracha le bout du menton et l'autre lui passa à travers la gorge, assez profondément pour sectionner la jugulaire. Le tueur mourut, égorgé.

Bolan poursuivait le décompte de sa moisson mortelle. À moins que Pacheco ne fasse des prodiges, il lui restait toujours sept flingueurs à affronter.

Sa tactique audacieuse avait en tout cas le mérite de prendre les

trafiquants à l'estomac. Alors qu'il atterrissait sur le ventre, Bolan tira parti de la stupéfaction d'un des pourris pour lui expédier une .44 Magnum entre les yeux. Le connard s'était imprudemment penché sur le côté d'un des compartiments de stockage. L'arrière de son crâne explosa et il s'écroula en avant sur le pont.

Le Guerrier roula et passa par-dessus ce nouveau cadavre, pour aller s'accroupir contre le compartiment. Il venait à peine d'y prendre position que le staccato familier d'un Heckler & Koch MP-5 retentit. Le contreplaqué, juste à côté de lui, commença de voler en éclats. Se tournant légèrement, l'Exécuteur découvrit une tête, au-dessus du pistolet-mitrailleur allemand. Une tête surmontée d'une tignasse qui faisait penser à de la paille. Le type avait deux larmes tatouées au-dessous d'un de ses yeux.

Dirigeant le Beretta vers cette nouvelle cible, le Guerrier visa les larmes et balança un trio d'ogives 9 mm. Le MP-5 s'envola tandis que la tignasse peroxydée disparaissait. Le pistolet-mitrailleur fila vers l'avant, heurta une flaque de sang sur le pont et vint presque glisser dans les mains de l'Exécuteur.

Un coup de chance qu'il ne laissa pas passer.

Il glissa ses deux pistolets dans leur holster alors que le H&K terminait sa course vers lui. De l'autre côté de l'aéroglesseur, il entendait des coups de feu sporadiques, sans qu'il sache s'ils visaient Pacheco ou si c'était lui qui tirait. Il espéra que cette fusillade prouvait que le Costaricien était en vie.

Bolan récupéra le P-M et le tourna de manière à éjecter le chargeur de trente cartouches. Celui-ci n'avait pas d'indicateur de chargement. Il le mit à l'horizontale, trouva rapidement son point d'équilibre et le réintégra dans le H&K. Selon son estimation, il devait rester entre dix et quinze cartouches. Plus celle qui se trouvait dans la chambre.

La fusillade, de l'autre côté du L.C.A.C., avait cessé durant les deux secondes que lui avait pris sa petite opération, et Bolan s'avisa que cela faisait plusieurs secondes qu'il n'avait pas entendu de coups de feu à l'avant. D'après ses comptes, il s'était débarrassé de quinze hommes, n'en restait donc cinq, dont le chef du gang et son copain à la queue-de-cheval. Tout dépendait de la tournure qu'avait prise l'affrontement avec Pacheco : soit ils l'avaient tué, soit c'était lui qui les avait eus.

Il se glissa derrière la dernière rangée de compartiments de stockage. Quelque part, juste de l'autre côté, il y avait au moins un homme. Peut-être plus. Le compartiment était une structure en contreplaqué, dépourvu de fenêtre. Ce qui était à la fois un désavantage, car il ne pouvait pas localiser l'ennemi, mais aussi un avantage, puisque l'ennemi ne pouvait pas le voir non plus.

Un calme étrange régnait à présent sur l'aéroglesseur qui glissait lentement sur les eaux du golfe, montant et descendant au gré des

vagues.

En soldat aguerri, Bolan attendit. Il savait que cette soudaine interruption du combat allait agir bien plus rapidement sur les nerfs de l'ennemi que sur les siens.

Le type à la queue-de-cheval fut le premier à craquer. Sans savoir que c'était lui, d'abord, Bolan perçut un mouvement juste de l'autre côté du caisson. Un mouvement lent, posé. Quelqu'un était en train d'escalader le petit container.

L'Exécuteur entendit le léger craquement du bois et il comprit qu'un de ses ennemis venait de monter sur le toit. Souvent, passer par le haut était le plus sûr moyen de se sortir d'une situation difficile.

Ce ne serait pas le cas cette fois, comme allait le constater le type à la queue-de-cheval.

Bolan vit son ombre quand l'autre se trouvait encore à une soixantaine de centimètres du bord. Le flingueur était penché vers l'avant, tenant un pistolet à deux mains. C'est en avisant les longs cheveux noués, à l'arrière de son crâne, que Bolan comprit de qui il s'agissait.

Il resta accroupi sans bouger un cil, bloqua son coude contre ses côtes, braqua le Desert Eagle vers le haut et continua d'attendre.

L'ombre poursuivit sa progression, puis s'arrêta comme si un soudain pressentiment l'avait avertie que quelque chose était tapi juste en dessous, à l'affût. Bolan demeura parfaitement immobile, espérant que l'autre ne pourrait pas s'empêcher de regarder.

Mais l'instinct, peut-être la peur, l'en dissuada. Le trafiquant commença même de rebrousser chemin.

L'Exécuteur décida de ce qu'il allait faire en l'espace d'un battement de cœur. Puis il dut patienter une seconde avant de passer à l'action. Une petite voix lui souffla que les apparences n'étaient pas forcément ce qu'elles paraissaient être. Il avait du mal à croire que le pourri s'était aventuré jusque sur le toit du caisson, pour renoncer au tout dernier moment. En réalité, il n'avait jamais eu l'intention d'aller jusqu'au bout. Son plan consistait à laisser voir son ombre, puis à battre en retraite.

C'était un piège.

Bolan suivit l'ombre du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse, puis il se redressa, espérant qu'il pourrait choper le type à queue-de-cheval juste au moment où il descendrait du toit. Il serait vulnérable, alors. Le Guerrier se débarrasserait au plus vite de lui, ce qui lui laisserait une demi-seconde pour s'occuper du ou des hommes qui se cachaient de l'autre côté, prêts à déclencher le tir sur lui.

Son cerveau eut juste le temps d'enregistrer le fait que le tueur à la queue-de-cheval était en effet en train de descendre du compartiment avant que le Guerrier presse la détente, puis il parcourut le pont du

regard à la recherche d'éventuels tireurs en attente.

Il n'en repéra qu'un – un type qui portait un bandana noir et tenait un Colt plaqué or. Souriant d'une oreille à l'autre, il le braquait sur Bolan. La dent en or, dans sa bouche, brillait presque autant sous le soleil que le 1911 Government Model dans sa main.

Mais Bolan avait anticipé sa présence et le Desert Eagle rugit à deux reprises. La seconde d'après, le chef des trafiquants était couché sur le pont de l'aéroglisser, avec les autres hommes venus acheter la cocaïne de Gothe et de Letona. Il était couché sur le dos, les yeux perdus dans le ciel. Quand Bolan s'approcha de lui, le canon de son énorme pistolet braqué sur sa tête, les lèvres du tueur bougèrent, comme s'il voulait parler, mais aucun mot ne les franchit. Il regarda Bolan, fixa le Desert Eagle. Puis, la petite lueur qui éclairait encore son regard s'éteignit.

Si l'Exécuteur ne s'était pas trompé dans ses comptes, il ne lui restait plus que deux têtes à couper.

Il perçut un mouvement, sur bâbord, et tournoya. Il vit Pacheco s'avancer, un large sourire aux lèvres, et eut l'impression de revivre le final de la bataille sur *l'Evangelina*.

— Les autres sont morts – et bien morts, annonça le Costaricien, hilare.

Une nuit noire. Un ciel noir.

Et deux hommes en combinaison noire.

Alors que l'avion s'approchait de la *drop zone*, Bolan et Pacheco terminaient de vérifier leur propre matériel de saut, puis celui de leur compagnon.

— Vous vous souvenez de la façon dont on effectue ce genre de saut à basse altitude ? demanda l'Exécuteur.

— Bien sûr ! répliqua le jeune policier en feignant d'être vexé. J'ai fait ça des millions de fois.

— On va se poser à l'intérieur du domaine de Gothe, mais le plus loin possible de la maison et au plus près de la jungle. Alors, gardez un couteau à portée de la main au cas où le vent vous pousserait dans les branches des arbres.

— Compris, assura Pacheco.

Le Guerrier se tourna pour lui faire face. Il allait demander au Costaricien s'il était toujours certain de vouloir l'accompagner, mais se ravisa. Il avait appris à connaître le bonhomme, et la réponse qu'il ferait à cette question.

Il se leva pour gagner l'avant de l'avion que pilotait son vieux complice, Jack Grimaldi. Ricardo Toledo était installé à son côté. Le super-intendant de la Police costaricienne était sur le point de « ressusciter » et de reprendre ses responsabilités. Derrière lui était assis Jeronimo Gomez, une bière à la main, un carnet dans l'autre, et

une fiasque de *guaro* dans la poche intérieure de sa veste – la même qu’il portait quelques jours plus tôt. Bolan avait promis au journaliste une exclusivité sur cette affaire, et il tiendrait parole. Après avoir récupéré le Guerrier et Pacheco en Louisiane, l’avion s’était posé à San José pour embarquer le journaliste.

Grimaldi vit le reflet de Bolan dans la vitre du pare-brise, et il jeta un coup d’œil à ses appareils de bord, puis à sa montre.

– Une minute, annonça-t-il. Tu ferais mieux de retourner à l’arrière et d’ouvrir la portière, Striker.

Toledo tendit la main au Guerrier.

– Je ne sais vraiment pas de quelle manière vous remercier.

– C’est inutile, vous savez. D’ailleurs, je n’existe pas.

– Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Mon pays et moi vous sommes infiniment reconnaissants.

– Moi je sais de quelle manière vous remercier, l’ami, affirma Gomez.

Le visage rubicond, il était à moitié soûl. Il passa la main sous sa veste, sortit la fiasque et lança :

– Z’en voulez un peu pour la route ?

– Non, merci, répondit Bolan. C’est moi qui conduis, dans ce saut.

Pacheco avait déjà ouvert la portière, et le vent s’engouffrait dans la cabine quand Bolan le rejoignit. Le flic costaricien avait fixé à sa ceinture son Glock et un Ruger équipé d’un réducteur de son. Bolan, lui, était accompagné du Desert Eagle, glissé dans son holster en Nylon, sur une ceinture alourdie de chargeurs et de divers équipements. Le sinistre Beretta 93-R occupait sa place habituelle, dans son holster d’épaule. Les deux hommes avaient revêtu des gilets d’assaut six poches, garnies de chargeurs 9 mm. Lesquels n’étaient destinés ni au Beretta de Bolan ni au Glock de Pacheco.

Il s’agissait de chargeurs trente coups, réservés aux Heckler & Koch MP-S que les deux hommes portaient en bandoulière. Les deux armes étaient elles aussi pourvues d’un réducteur de son.

– Dix... neuf... huit...

Tandis que l’ami Grimaldi effectuait le décompte, Bolan se tourna vers les ténèbres. Quand le pilote en arriva à « un », il sauta. Quelques instants plus tard, il tirait la sangle d’ouverture et son parachute noir se déployait au-dessus de lui, se confondant avec la nuit.

L’atterrissage n’aurait pu se passer mieux. Il toucha le sol en douceur, roula sur le côté et se redressa. Rapidement, il retira le harnais et regroupa la toile du parachute, tandis que le jeune flic costaricien atterrissait à son tour, à moins de trente mètres. Dès qu’ils eurent caché les deux parachutes dans les sacs harnais, ils s’enfoncèrent dans la jungle et les cachèrent dans le tronc d’un arbre tombé infesté de termites.

— Prêt ? demanda l'Exécuteur.

— On y va.

Bolan passa en tête et prit la direction du baraquement abritant le dortoir des ouvriers. Il ne vit aucun garde, à cette distance de la maison, et cela ne le surprit pas : il les avait observés pendant leurs patrouilles de nuit, quand Maria l'avait introduit dans le bureau de Gothe. En fait, les sentinelles semblaient concentrer leurs rondes autour de la maison et de quelques autres bâtiments, comme l'écurie.

Aussitôt après la fusillade de Barataria, l'Exécuteur avait contacté le Black Warriors Ranch et demandé à Aaron Kurtzman et Herman « Gadgets » Schwarz d'aller faire un tour dans les fichiers informatiques de Gothe. Ils étaient tombés sur un document très intéressant, qui ne se trouvait pas dans l'ordinateur du trafiquant quand Bolan y avait eu accès.

À l'évidence, les avocats de Gothe et de Letona avaient finalisé le contrat de vente des activités légales de Gothe. Le document se trouvait sur son disque dur, n'attendant plus que la signature des deux parties intéressées. L'ami Herman avait aussitôt mené une recherche sur les listes de passagers des compagnies aériennes et découvert que Ramon Letona se trouvait à bord d'un vol pour San José, avec une correspondance pour l'aérodrome qui se trouvait à la pointe extrême de la péninsule d'Osa.

Pas besoin d'être grand clerc pour comprendre de quoi il retournait : Letona venait chez Gothe pour signer les papiers et finaliser leur accord.

Bolan avait ensuite accepté une proposition que Pacheco lui avait faite un peu plus tôt. Le policier avait contacté les services centraux de la police de son pays, à San José, et ils avaient ainsi appris que le nom de famille de Rocio était Sanchez.

Armé de toutes les informations dont il avait besoin, Herman s'était mis au travail sur ses ordinateurs et ses imprimantes high tech. Quand Grimaldi était arrivé en Louisiane du Sud, il apportait une enveloppe destinée à Bolan.

Une enveloppe que le Guerrier portait sur lui tandis qu'il courait sur les quelques mètres qui lui restaient avant d'atteindre le baraquement. Il n'y avait aucun signe de vie, et il présuma que les ouvriers devaient travailler sur un chantier de fouilles.

Après cette nuit, c'en serait terminé de leur condition d'esclaves.

Un rapide coup d'œil par la porte entrouverte lui permit de s'assurer que le grand dortoir était bien vide. Il fit signe à son compagnon de le suivre, puis ils contournèrent la bâtisse pour rejoindre l'autre entrée. Il ouvrit la porte sans bruit, se glissa dans le couloir et inspecta l'une

après l'autre les chambres des gardes. Apparemment, tout le monde était de sortie. L'Exécuteur se demanda si Julio Lima se trouvait avec eux.

Lorsque les hommes qu'exploitait Gothe découvriraient ce qui s'était passé en revenant au petit matin, la propriété du trafiquant d'antiquités risquait de connaître un nouveau déchaînement de violence. Tous ceux qu'on avait traités avec moins de considération que des animaux se retourneraient contre leurs geôliers. La vengeance des esclaves risquait d'être terrible.

Quittant le baraquement, les deux hommes se dirigèrent vers l'écurie. Deux gardes étaient assis devant, hilares, visiblement soûls.

— C'est moi le prochain ! gueula un barbu au visage écarlate.

— Rêve toujours, répliqua son voisin, plus jeune. T'es trop vieux, de toute façon.

Leurs rires et leurs plaisanteries s'éteignirent quand Bolan et Pacheco firent brusquement irruption dans leur champ de vision.

Ils cherchèrent à récupérer leurs M-16 posés au sol, mais les fusils restèrent là où ils étaient. Les deux MP-5 crachouillèrent en silence un mini déluge de balles, et les deux gardes s'affalèrent. Ils s'agitèrent un instant sur le sol, avant de commencer leur voyage immobile vers l'enfer.

Une voix, depuis l'intérieur du bâtiment, appela :

— Jésus ? Antonio ? Qu'est-ce qui se passe ?

Une seconde plus tard, un type apparut, torse nu. Il portait un fusil dans une main et de l'autre remontait la fermeture éclair de son pantalon. Bolan remarqua les griffures qu'il avait au visage en même temps que le MP-5 lui traçait un Z sur le corps, depuis la gorge jusqu'au bas-ventre. Le gars s'effondra, et l'Exécuteur sortit une lampe A.S.P. de son gilet de combat pour éclairer le visage du pourri. Les griffures étaient toutes fraîches et elles avaient été faites par des ongles.

Bolan pénétra prudemment dans les écuries. Un cheval hennit, un autre s'ébroua. Puis le Guerrier perçut un pleurnichement, dans les stalles du fond. Il se dirigea vers le bruit, gardant la torche parallèle au canon du P-M Pacheco et lui avançaient baissés, examinant la paille éparpillée autour des sabots des chevaux chaque fois qu'ils passaient devant une stalle. Ils ne trouvèrent aucun garde.

Mais, quand ils atteignirent la dernière stalle, ils trouvèrent une femme. Ou plutôt, une jeune fille. Une très jeune fille.

L'Exécuteur serra les mâchoires avec rage quand il baissa les yeux sur l'adolescente assise sur le sol crasseux. Elle devait avoir à peine quinze ans. On lui avait déchiré son chemisier, et sa jupe était retroussée sur sa taille. Sa culotte, déchirée d'un côté, était encore accrochée à une de ses jambes. Visiblement, elle ne s'était pas laissée

faire.

— Ça va aller ? demanda le Guerrier en espagnol en s'agenouillant à côté d'elle. Il t'a fait du mal ?

Elle secoua la tête de droite à gauche.

— Il a essayé, répondit-elle, mais il n'a pas réussi à faire ce qu'il voulait faire. Vous êtes arrivés...

— Tu habites près d'ici ?

L'adolescente hocha encore la tête.

— Alors, rentre chez toi. Vite. Et ne te retourne pas.

Les deux hommes la firent sortir de l'écurie, puis ils la suivirent des yeux tandis qu'elle filait vers la jungle. Ils se dirigèrent alors vers les tennis, où deux autres gardes patrouillaient le long de la clôture en fumant tranquillement leur cigarette. Ils ne remarquèrent Bolan et Pacheco que lorsque ceux-ci se trouvaient à environ six mètres.

— Prenez celui de gauche, dit l'Exécuteur en levant son MP-S.

Il pressa la détente, et un essaim de 9 mm déferla sur le crâne du flingueur de droite. Moins d'une seconde plus tard, l'arme de Pacheco œuvrait à son tour en silence. Les ogives brûlantes atteignirent l'autre pourri en plein torse.

Le Guerrier repartit de l'avant, le Costaricien sur ses talons. Alors qu'ils approchaient de la piscine, ils aperçurent quatre gardes derrière la clôture. Deux étaient assis sur le plongeoir, et les deux autres se tenaient à proximité et bavardaient avec eux. Ils étaient moins amortis que les précédents, car ils tournèrent leurs armes vers Bolan et Pacheco dès qu'ils franchirent la porte.

S'arrêtant à environ dix-sept mètres des flingueurs, le Guerrier pressa la détente du PM-S, tout en faisant décrire un motif en huit au canon. La plupart des projectiles atteignirent une cible et les gardes furent précipités dans la piscine, provoquant des éclaboussures plus bruyantes que le crépitement étouffé des deux pistolets-mitrailleurs. Bolan vit que le jeune flic, à côté de lui, avait arrosé les autres sans retenue.

L'Exécuteur perçut alors un bruit en provenance de la pool house et pivota à l'instant où un cinquième flingueur sortait des cabines. Il avait les yeux baissés et, comme son copain de l'écurie, il remontait sa fermeture éclair.

Bolan et Pacheco le découpèrent pratiquement en deux. Il ne releva pas les yeux et s'effondra sans savoir qui l'avait tué.

L'Exécuteur enjamba le cadavre et pénétra dans la pool house. Elle était vide. Les deux hommes firent alors le tour de la piscine sans trouver d'autres gardes, et ils entreprirent de gagner la maison destinée aux invités. C'était sans doute là que Letona serait logé ; peut-être même s'y trouvait-il déjà, ce qui leur permettrait de s'en débarrasser tout de suite. Quand ils atteignirent le bâtiment en pierre grise,

l'Exécuteur tourna la poignée de la porte et découvrit que celle-ci était fermée. Il l'ouvrit d'un grand coup de pied.

Deux hommes étaient assis dans le salon quand Bolan et Pacheco firent irruption à l'intérieur. Aucun d'eux n'avait l'allure d'un brillant homme d'affaires d'Amérique centrale, et le Guerrier en déduisit qu'il devait s'agir des gardes du corps de Letona. L'un d'eux, à la carrure imposante, portait une chemise blanche sur laquelle il avait passé un holster d'épaule en cuir brun. Il leva les yeux du magazine porno qu'il était en train de feuilleter. Quand il découvrit les deux hommes en combinaison noire qui venaient de faire irruption dans la maison, il laissa tomber le magazine et chercha à récupérer son pistolet dans son holster.

Son arme à la hanche, Bolan tira sans lui en laisser le temps et lui cribla le torse de quatre balles 9 mm. Il entendit une porte s'ouvrir, sur le côté, et vit apparaître un type grand et mince. Un verre à la main, il sortait d'une pièce située au fond du salon. La première balle de Pacheco fit voler le verre en éclats. Les deux suivantes l'atteignirent en plein torse.

Bolan se tourna vers le dernier des trois gardes du corps. Assis dans un fauteuil, il regardait la télévision et, jusque-là, il s'était simplement pris une balle de Pacheco dans l'épaule. Le visage tordu par la douleur, il gueulait comme un putois et cherchait à récupérer son arme sur la table, juste à côté de lui.

L'Exécuteur pressa de nouveau la détente de son P-M, et les trois balles qu'il expédia transpercèrent le cœur du pourri. L'autre retomba dans le fauteuil sans avoir pu toucher son flingue.

Éjectant le chargeur du H&K, Bolan le remplaça. Pacheco le vit faire et l'imita. Deux portes menaient dans deux parties différentes de la maison. Bolan désigna la porte de droite au Costaricien. Le flic hochait la tête et partit dans cette direction, le MP-5 devant lui.

L'Exécuteur se chargea de la porte de gauche – celle qu'avait franchie l'homme avec le verre. Il se retrouva dans une cuisine, qui se révéla vide. Rien dans les toilettes attenantes, ni dans la petite remise qui se trouvait derrière.

Retournant dans le salon, Bolan alla franchir l'autre porte à la suite de Pacheco, mais le flic venait de fouiller les deux chambres et il n'avait pas eu plus de chance que le Guerrier. Ils rejoignirent le salon.

La suite des opérations était claire. Letona devait se trouver dans la maison principale. Sans doute y aurait-il d'autres gardes, là-bas, dont il faudrait se débarrasser avant d'entrer. Tout cela, Pacheco l'avait compris aussi bien que Bolan.

— Toujours partant ? demanda l'Exécuteur.

— Plus que jamais. Je pense que les choses intéressantes vont enfin commencer...

Un parfum douceâtre de marijuana flottait dans l'air de la nuit tandis que Bolan et Pacheco s'approchaient de la maison en passant sur le côté. Ils s'arrêtèrent à l'angle, et l'Exécuteur jeta un coup d'œil dans le jardin, à l'avant. Trois hommes se tenaient près des marches du perron, faisant tourner entre eux une bouteille et un joint. Le Guerrier positionna le sélecteur de tir en mode semi-automatique et il balança trois balles, rapides mais précises.

La première perfora la tempe d'un des flingueurs, un gros type qui venait de récupérer le joint. Alors que sa tête explosait comme un œuf, la cigarette tomba par terre. Ses deux copains étaient tellement défoncés qu'ils ne parurent même pas remarquer tout le sang. Au lieu de ça, ils se mirent à quatre pattes pour récupérer le joint.

La balle suivante cueillit de côté le garde le plus proche. La balle lui traversa la cage thoracique et poursuivit sa trajectoire jusqu'au cœur. Le troisième parut enfin se rendre compte que quelque chose clochait, car il tourna des yeux vitreux vers Bolan. Il eut le temps d'ouvrir la bouche, mais pas celui de crier. La 9 mm qui lui rentra dans l'orbite gauche l'en empêcha.

Bolan rejoignit le perron, gravit les marches et essaya d'ouvrir la porté d'entrée. Comme il s'y attendait, elle était fermée à clé. Le petit passe de l'ami Herman eut raison de la serrure, et le battant ne résista pas, quand il le poussa. En entendant le bourdonnement du système d'alarme, il se tourna aussitôt vers le boîtier de contrôle et composa le même code que la veille sur le clavier numérique. Le vrombissement cessa.

Mais il avait été entendu, car la voix de Gothe s'éleva, à l'arrière de la maison.

— Gomez ! Qu'est-ce que tu fous ?

Ledit Gomez devait être répandu sur le perron...

Suivi de Pacheco, le Guerrier traversa le salon, le jardin d'hiver, et il descendit les deux marches qui permettaient d'accéder au bureau.

Gothé était assis dans son fauteuil préféré, et Lima à sa place habituelle, sur le canapé. Un petit homme d'une cinquantaine d'années aux épais cheveux noirs striés de blanc occupait un autre fauteuil, en face du boss de San José. Vêtue de son costume de soubrette, Maria venait de déposer un plateau sur la table basse. Sur le plateau, trois verres et un pichet de bière.

Et, à côté, des documents sur lesquels était posé un stylo plaqué or.

Tous les yeux se tournèrent vers Bolan et Pacheco, et Maria se mit à sourire. Les autres donnaient l'impression de se trouver face à des fantômes.

Mais il en fallait plus pour démonter Gothe.

— Ah ! Benedict, Pacheco ! lança-t-il comme s'il les attendait.

J'imagine que tout s'est passé comme prévu ?

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je ne vous attendais pas si tôt. Maria, apporte d'autres verres pour...

— Inutile, Maria, coupa Bolan.

Il leva le canon de son MP-5 et le pointa sur Gothe.

— Vous ne nous attendiez pas du tout, et on ne va pas rester.

Maria hocha la tête et s'éloigna promptement de l'autre côté de la pièce, loin des trois hommes assis.

— D'accord, fit Gothe d'un ton affable. Je peux comprendre que vous soyez déçus. Je dois l'avouer, je vous ai menti. Peut-être que ça n'était pas bien de ma part.

— Vous n'avez jamais rien fait de bien, Gothe, déclara Bolan calmement.

— C'est possible, oui. Mais les choses étant ce qu'elles sont, je suis disposé à me faire pardonner. Que diriez-vous d'une grosse somme en liquide ? Vous prenez l'argent, et vous m'oubliez.

— Je ne pense pas que ça suffira.

Gothe soupira, comme s'il parlait avec des enfants capricieux.

— Voyons, messieurs, soyez réalistes. Je ne voudrais pas me montrer insultant, mais vous vous rendez bien compte qu'aucun de vous n'était capable de prendre les rênes de mes affaires. Vous n'êtes que des porte-flingues. D'excellents porte-flingues, je le précise. Nous avons chacun nos talents, et le sens des affaires ne fait certainement pas partie des vôtres. Vous n'auriez pas été plus fichus de me remplacer que Lima.

L'intéressé sursauta et leva brusquement la tête. Bolan eut la certitude que c'était la première fois que l'idée le traversait qu'il s'était fait avoir, lui aussi.

— Ramon est un homme d'affaires, lui, poursuivit Gothe. Il était donc tout naturel que je traite avec lui. Maintenant, revenons à la somme qui vous conviendrait. Est-ce qu'un million de dollars pour chacun suffirait ?

Sans même se donner la peine de répondre, Bolan s'avança et récupéra les papiers posés sur la table basse. Comme il le soupçonnait, il s'agissait du contrat de vente des biens immobiliers de Gothe et de ses sociétés. L'acquéreur n'était autre que Ramon Letona. Et les signatures des deux parties figuraient déjà sur les documents. Le Guerrier les parcourut rapidement, puis il les roula et les plongea dans le pichet de bière.

Gothe se mit à rire.

— À quoi cela sert-il ? demanda-t-il en secouant la tête. Nous en signerons d'autres. Je comprends qu'un million de dollars ne vous suffit pas. Combien voulez-vous ?

— Nous ne sommes pas venus ici pour l'argent, répondit Bolan. Et

vous n'aurez pas besoin de rédiger d'autres papiers. Je m'en suis chargé pour vous.

Il sortit d'une poche de sa combinaison l'enveloppe que lui avait fait parvenir Herman « Gadgets » Schwarz. Récupérant les documents qui se trouvaient à l'intérieur, il les posa sur la table basse.

— Signez ! ordonna-t-il en prenant le stylo et en le tendant à Gothe.

L'autre plissa les yeux tandis qu'il examinait les feuillets. Ils étaient presque identiques à ceux que Bolan avait fourrés dans la carafe de bière. Il y avait deux différences de taille. Outre le fait que le nom de Ramon Letona n'y figurait plus.

— Quoi ? fit Gothe quand il remarqua les changements. Mais c'est... grotesque !

— Possible. Mais il va falloir signer.

Le Guerrier s'avança, et la bouche du canon de son MP-5 se retrouva à une trentaine de centimètres du visage de Gothe.

— Vous avez dix secondes.

Jusque-là, Letona était resté complètement immobile, comme figé, et Bolan était à peu près persuadé qu'il devait espérer que ses gardes viendraient à son secours. Mais alors que tout le monde attendait que Gothe se décide, le Guerrier vit le moment précis où l'autre comprit qu'il ne devait plus compter sur une arrivée providentielle de ses hommes.

Comme Gothe, Letona était habitué à ce qu'on se charge pour lui du sale boulot. Il payait pour qu'on livre bataille à sa place et qu'on le protège. En cet instant, il se rendait compte qu'il était seul.

Et il paniqua.

Le pistolet nickelé qu'il sortit soudain de sa poche de veste était un Beretta calibre .25. Il essaya de lever l'arme vers Bolan, mais il ne put aller jusqu'au bout de son geste.

Pivotant à peine au niveau de la taille, Bolan lui perfora le front d'une ogive à pointe creuse. L'arrière de son crâne explosa, et il retomba contre le dossier de son fauteuil.

L'Exécuteur se tourna vers Gothe.

— Plus que cinq secondes...

Gothe récupéra le stylo. Il commença de signer, puis leva les yeux.

— Vous ne me tuerez pas, si je signe ?

Bolan secoua la tête.

— Non. Même si j'aimerais, je ne vous tuerais pas. Pas si vous signez.

Le trafiquant gribouilla sa signature sur les documents, puis reposa le stylo. Tenant le H&K dans sa main droite, Bolan récupéra les feuillets de la gauche et vérifia. Satisfait, il traversa la pièce et tendit les contrats à Maria.

— Félicitations, lui dit-il. Vous êtes maintenant propriétaire d'une importante partie de la péninsule d'Osa. Pour ça, bien sûr, il faut que

vous signiez aussi.

La jeune femme regarda le Guerrier avec perplexité. Puis elle comprit. Elle baissa les yeux sur les papiers. Sa bouche s'ouvrit en grand, et elle plaqua sa main dessus.

— Vous êtes propriétaire de toutes les sociétés et de tous les biens immobiliers de Gothe – à l'exception de ses trafics pourris et d'un des hôtels, poursuivit Bolan. Les trafics finissent avec lui et l'hôtel Santuario de Agua va se retrouver entre les mains d'une certaine Rocio Sanchez.

Maria continuait de fixer les documents.

Gothé, lui, se leva.

— Ne bougez pas ! lui ordonna Bolan.

— Écoutez, vous avez eu ce que vous vouliez, plaida le boss. Et vous avez promis de ne pas me tuer si je signalais.

Malgré son ton presque courtois, son visage était un masque de haine pure.

— Je ne vous tuerai pas, en effet, déclara l'Exécuteur en posant le P-M sur la table, à côté de lui.

Il se tourna.

— Pacheco, il est à vous.

Le policier portoricain s'avança et visa Gothe.

Mais, soudain, Maria laissa échapper les papiers qu'elle tenait pour récupérer l'arme que venait d'abandonner Bolan et la braquer sur Francisco Gothe. Elle pressa la détente et une rafale déchiqueta le torse de l'homme qui abusait d'elle depuis son adolescence.

Se levant d'un bond, Lima se précipita vers la porte.

Comme si elle avait l'habitude des armes automatiques, Maria tourna le pistolet-mitrailleur vers le fuyard, elle lui vida dessus ce qui restait du chargeur, avant de s'effondrer au sol, secouée de sanglots.

Jaime Pacheco s'approcha de Bolan, secouant la tête.

— On dirait qu'on en a terminé, ici.

— Oui. Il est temps pour moi de rentrer à la maison. Mais pour vous, le boulot ne fait que commencer. Vous avez coupé la tête de la pieuvre, mais il vous reste à faire le ménage, maintenant.

— On se reverra ?

— Je ne le pense pas. Mais, pour une fois, je le regretterai. Vous êtes un type bien, Jaime. Ça a été un honneur de travailler avec vous.

— Et pour moi ce fut un plaisir, Mike, même si je ne saurai jamais qui vous êtes vraiment. Bonne route, l'ami...

FIN